

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, OCTOBRE 1925.

N° 2

## *Il faut agir*

**L**ORSQUE le président actuel du Mexique, M. Calles, est arrivé au pouvoir en remplacement du général Obregon, il a énoncé un court programme politique qui a sans doute jeté un peu d'espoir dans son pays si tourmenté, mais a provoqué chez nous beaucoup de scepticisme.

“Le Mexique, a-t-il dit, a vu sa dernière révolution, désormais il se développera en paix.”

Depuis, il est vrai, ce pays n'a pas éprouvé les révolutions accoutumées, mais il accumule des causes qui ne pourront avoir pour effet qu'une autre révolution.

Depuis l'arrivée du président Calles, les catholiques n'ont jamais été si légalement persécutés; les lois sectaires et maçonniques n'ont pas trouvé de gouvernement plus intelligemment malin pour les appliquer selon leur signification sournoise.

Le correspondant du “National Catholic Welfare Conference,” nous donnait récemment des renseignements intéressants sur la situation qui est faite à nos coreligionnaires de ce pays. Il nous donne des exemples qui illustrent bien l'étendue de la persécution, mais aussi l'esprit de résistance aux lois injustes que l'on signale chez la jeune génération.

\* \* \*

Un jeune garçon de quatorze ans était, il y a quelque temps, accosté sur la rue par un homme d'une cinquantaine d'années. Quel insigne portes-tu sur le parement de ton habit, demanda-t-il brusquement au jeune garçon?

C'est l'emblème de l'Association de la Jeunesse catholique du Mexique, lui fut-il répondu.

Alors, enlève-moi cela. Ne sais-tu pas que la loi prohibe le port d'un insigne religieux?

Ayant refusé d'en agir ainsi, le jeune garçon fut traîné à une pharmacie, d'où son agresseur appela un gendarme.

L'agresseur et le gendarme s'ingénierent à convaincre le garçon qu'il devait enlever cet insigne, le menaçant de le mettre en prison s'il refusait d'obéir à la loi.

Rien n'y faisait.

Ils voulurent alors lui faire un mauvais parti; mais plus rapide qu'eux, il leur cria une dernière fois qu'il ne donnerait pas son insigne. Et avant qu'ils ne réussissent à lui déchirer cet enseigne, il l'enleva lui-même, se la porta à la bouche et l'avalait.

La partie était gagnée.

C'est ainsi, dit-on, que la jeunesse catholique du Mexique comprend actuellement la résistance à la persécution. Cette persécution n'est pas nouvelle au Mexique, mais hier on se laissait tranquillement écraser, pendant qu'aujourd'hui on lui oppose une courageuse résistance. Et les exemples du genre sont légion.

Mais la légalité est tenace et méchante. Partout elle traque le catholique.

Personne ne peut avoir la permission de pratiquer une profession libérale s'il n'a obtenu son diplôme de l'université d'État.

Or, parce qu'un étudiant catholique à la nécessaire université d'État faisait partie de l'Association catholique de la Jeunesse, le gouvernement ordonna qu'on lui refuse l'accès à cette école. Ainsi placé le jeune étudiant en médecine est incapable de poursuivre son cours à moins qu'il n'émigre aux États-Unis.

Les étudiants catholiques n'ont presque jamais la chance d'obtenir leurs degrés, parce qu'on trouve toujours le moyen de leur faire bloquer leurs examens. Cet étudiant a-t-il à obtenir ses diplômes, que ces derniers lui deviennent inutiles s'il veut continuer à s'intéresser à la cause catholique. S'il est avocat surtout, ses services ne seront plus requis, parce que ses causes seront irrémédiablement perdues.

\* \* \*

Les exemples du genre sont multiples, légion, mais ceux-ci suffisent à montrer les conséquences de l'inaction des catholiques en face des menées maçonniques. Les catholiques mexicains ont laissé voter de multiples lois sectaires, ils ont été tolérants, se disant qu'ils demeureraient tout de même libres de pratiquer leur religion. Et l'État a poussé la menteuse neutralité si loin qu'un jour le Délégué apostolique dut quitter le pays pour avoir assisté à une cérémonie religieuse en plein air ; il a poussé si loin cette neutralité que ses agents vont brutaliser un jeune garçon parce qu'il porte l'insigne de la jeunesse catholique ; qu'il va refuser à un jeune étudiant son entrée à l'université parce qu'il fait partie à cette même association.

\* \* \*

Détail qui n'est pas à dédaigner et que le correspondant en question ajoute : autrefois la résistance était plus passive et soutenue surtout par les femmes ; aujourd'hui elle devient courageuse et les hommes ne craignent pas de se jeter franchement dans la mêlée pour la défense de leurs droits catholiques.

De ce qui précède, il convient peut-être de tirer deux leçons : celle de la force que sait toujours apporter l'action de la femme ; celle de la nécessité d'action chez les hommes.

La femme canadienne française a gardé chez nous une foi catholique vivante, a maintenu la langue et les traditions françaises. Elle ne fut pas souvent l'auteur d'actes publics brillants, mais toujours le protestantisme et l'anglicisation allèrent se briser sur elle comme sur un roc. Secondée par le patriotisme et l'action de nos pères, les succès de notre foi religieuse et de notre race ont été constants et répétés.

Malgré certaines défections, certaines compromissions regrettables, notre race grandit et s'affirme chaque jour de plus en plus. Sa force paraît si grande que les plus acharnés de nos adversaires sont pris comme de peur et s'imaginent que nous allons leur faire subir le sort qu'ils ont tenté vainement de nous imposer.

La résistance de la catholique mexicaine a été féconde puisqu'elle a maintenu dans les foyers la foi catholique.

Si les catholiques veulent bien maintenant souffrir pour la justice et le droit, s'ils veulent développer le précieux trésor que leur ont conservé leurs mères, il y a lieu de se réjouir, car la victoire est au bout, si éloignée encore qu'elle soit.

Thomas POULIN.

## *Je ne me marie pas*

Le docteur ne se marie pas.

Lui-même hier me l'a dit.

Il l'a dit sur un ton où l'on sent passer toute une âme, une âme volontaire et déçue.

"Je ne me marie pas."

C'est irrévocable.

Le docteur ne se marie pas, parce qu'il ne peut se trouver une femme.

Pourtant s'il en a cherché !

Et si on l'a recherché !

Ça se comprend. Il est jeune, riche, intelligent et sérieux.

Il suffit à peine à sa clientèle toujours grossissante.

Autant on le veut pour médecin, autant on le veut pour mari.

Mais on ne prend pas une femme, comme on prend un taxi.

Quand on a l'esprit et le cœur du docteur Jean Paul, l'on y regarde d'aussi près dans le choix d'une compagne pour la vie que dans le choix des remèdes qui entreront dans une prescription.

Et ces femmes-là, ça ne se trouve plus dans n'importe quel salon, dans n'importe quelle famille.

Il y en a qui se contentent de ce qu'ils trouvent.

Il y en a de rares qui concluent :

"Je ne me marie pas"

J'ai eu beau insister, raisonner, le docteur ne revient plus sur sa décision.

— Mais, docteur, vous êtes trop difficile, vous vous faites un idéal de femme imaginaire, qui n'a jamais existée et n'existera jamais.

— Je n'ai d'autre idéal que de trouver une femme comme furent nos mères, des femmes qui aiment le foyer, le font aimer et sont une aide dans la vie.

— Mais de ces femmes on en trouve encore.

— Moins que vous pensez, M. le curé. C'est une race disparue. Cherchez et vous ne trouverez pas.

— Je vous dis, moi, cherchez et vous trouverez.

— J'ai fréquenté tous les salons distingués ; j'ai eu mes entrées chez plus d'une famille de notre classe dirigeante, j'ai vu, observé ; j'ai été partout déçu. Non, non, il n'y a plus de jeunes filles vraiment conscientes de leur rôle de futures mères, de leur devoir à venir, et préparées pour cet avenir. Elles n'ont plus le goût simple, l'esprit humble et facilement soumis, le cœur vraiment dévoué, capable de sacrifices, capable d'assumer les charges d'une famille et d'une maison. C'est triste à dire, mais ce qui est plus triste, c'est la chose elle-même, l'inquiétante réalité de la femme qui descend en valeur.

— Mais, docteur, vous devenez pessimiste.

— Comment pessimiste ? Mais plus que moi, M. le curé, vous êtes à même de faire les mêmes constatations. Vous sondez plus que moi les cœurs et les caractères. Ah ! je pourrais bien marier un bibelot de salon ; ça fourmille. Mais je veux une femme qui soit à moi. Une femme qui ait des mœurs, des principes religieux et du caractère.

— Qu'une vraie femme soit devenue difficile à trouver, soit ! Mais elle existe.

— Où donc ?

— Peut-être pas dans les salons les plus en vogue, car la jeune fille sérieuse les fréquente peu, mais dans l'intérieur des foyers où réside encore la vie de famille, où l'on s'aime, où l'on travaille, se respecte et respecte tout le monde, où l'on se récréait ailleurs qu'au cinéma, la salle de danse et les promenades de *flirt*, là où la lecture, la conversation intime, et tous les anciens amusements d'autrefois, que n'ont pas encore complètement tués les exagérations folles d'aujourd'hui, savent conserver l'esprit et le cœur.

— Je crois avoir pénétré là ; et là aussi j'ai été déçu. Qu'il y ait encore en ces foyers des vestiges de la femme qui s'en va, peut-être ; mais il s'y mêle tellement un je ne sais quoi de léger, de mondain, de parvenu, d'esprit critique, indépendant, et contraire à la vraie vie familiale que j'en suis venu à croire qu'il n'y a plus que des demi-chrétiennes et demi-païennes, des demi-femmes et demi-hommes ; des femmes-entraves pour qui il n'y a de bonheur ici-bas que dans la vie riche, facile, inoccupée et toute extérieure. Pour faire vivre une femme d'aujourd'hui, il faut un salaire de de huit à dix mille piastres.

Eh ! M. le curé, en voulez-vous des preuves ? Ecoutez : j'ai frôlé l'abîme ; j'ai été près de demander la main de six jeunes filles *très* bonnes et *très* chrétiennes, comme feu les rois de France, distinguées, instruites et spirituelles. Or, l'une ne voulait pas d'enfants ; trois autres exigeaient une auto et ne rêvaient que voyages, thés, danses et distractions légères ; une cinquième ne voulait pas tenir maison mais se berçait de l'espoir de vivre la vie d'hôtel, de maison à appartements, de bohème en un mot ; la dernière qui a failli me faire faire la plongeon avait beaucoup de qualités, mais ne connaissait rien du ménage, n'aurait pu laver un mioche, faire cuire un rosbif, reprendre une culotte et diriger une maison ; me direz-vous, M. le curé, que c'est facilement trouvable une femme, une vraie femme ? Pensez-vous... J'en ai pris mon parti. *Je ne me marie pas.*

— Qu'il y ait tout un déluge de jeunes filles légères, fascinées par la vie moderne envahissante, trop facilement oublieuses du pourquoi de la vie et de leur rôle de mère, je dois malheureusement le reconnaître. Mais de là à généraliser, non. Il ne faut pas devenir misanthrope ou blasé. Peut-être... que celle qui a failli vous faire faire la plongeon aurait vite comblé les lacunes que...

— Non, M. le curé, il faut savoir l'essentiel tout de suite. Puisque nous y sommes, laissez-moi vous avouer que je me surprends souvent à accuser nos couvents de contribuer à mondanser nos femmes. Elles en sortent avec des goûts de milliardaires et des dégoûts de la vie traditionnelle ; elles ont des avidités d'indépendance, de réceptions, un brillant d'esprit que seul peut égaler leur manque de simplicité et d'amour de la vie d'effort et de sacrifice. Elles ne sont pas cuirassées contre l'esprit du jour. Pourquoi ce déficit dans les traditions et les convictions ? Pourquoi ?...

— Vous voyez trop en noir, docteur. Il ne faudrait pas accuser gratuitement et mettre sur le compte des couvents ce que doivent en grande partie endosser la famille et la vie moderne. Des exigences nouvelles ont modifié beaucoup de choses, il y a la période d'adaptation. Qu'une thèse d'exagération ait soufflé, que des parents trop vite parvenus aient eu des idées d'éducation peu en rapport avec nos traditions et notre véritable avenir, et aient imposé un peu leurs points de vue, admettons. Mais de cas particuliers à votre accusation, il y a une marge. Et puis, la réforme est toujours possible.

— Notre avenir, M. le curé, est actuellement dans la femme de demain, c'est elle qui élève l'enfant, c'est elle qui fait les premières semences ; c'est elle qui forme, la première, le cœur et l'esprit des garçons et des filles. Comment ne pas se monter un peu quand on voit tant à faire et si peu d'instruments pour le faire. Il vaudrait mieux que nos filles cessent ce gavage

inutile et dangereux de tout au détriment de l'essentiel. Il faudrait qu'elles entendent sans cesse estimer la vie simple du foyer, il faudrait qu'autour d'eux toujours elles entendent juger les choses et les hommes au point de vue, non de l'argent, mais de la valeur substantielle.

— Ecoutez, docteur : c'est à vous, c'est à moi, c'est à tous ceux qui ont de l'influence de toujours voir et juger la vie au point de vue qui compte, mais il vaut mieux remettre à plus tard cette question importante, pour la discuter dans le calme. D'ici là, poussez un peu plus loin vos explorations ; pénétrez dans nos bonnes familles bourgeoises et trouvez-vous ce qui se trouve encore, une femme sérieuse, pieuse et sachant fort bien l'essentiel.

— Pour ça, c'est fini, fini !

*Je ne me marie pas.*

(Bulletin par. de N.-D du Chemin).

S'agit-il d'aller au théâtre ou à une fête mondaine, vos occupations, vos affaires vous laissent toujours le temps et la liberté. S'il est question de venir à l'église, vous n'avez plus ni la liberté ni le temps.

Saint JEAN CHYSOSTOME.

## VICTIME DE L'ÉTIQUETTE

Philippe III, roi d'Espagne, était malade et assis dans un fauteuil devant une cheminée où flambait une grande quantité de bois.

La chaleur devenant trop forte, le roi dit à des seigneurs qui étaient présents de retirer quelques bûches de l'âtre. Mais le grand d'Espagne, qui seul avait le droit de toucher au feu royal, n'étant pas là, il fallut aller le chercher.

On aurait pu reculer le fauteuil du roi, mais celui qui seul était investi d'une telle prérogative était absent, ainsi que le grand *boute-feu*...

Enfin, il était alors défendu, sous peine du dernier supplice, de toucher à la personne royale.

C'est pourquoi, de par l'étiquette, et en présence des courtisans, le roi se grilla si bien qu'il en mourut le lendemain.

L'excès en tout est un défaut.

La prière et la mortification sont comme les deux ailes de l'âme ; elles la rapprochent de Dieu en l'arrachant aux choses basses et sensibles.

Père DE CLORIVIÈRE, S.J.



M. ET MME WILLIAM CROTEAU, DE SAINT-PATRICE, ET LEURS DIX-NEUF ENFANTS,  
DONT CINQ GROUPES DE JUMEAUX.

# Le chien

(Écrit pour l'Apôtre.)



MADAME Lefrançois avait détesté Saint-Hyacinthe toute sa vie. Elle y était demeurée pendant trente ans, et pendant trente ans avait souhaité la destruction de la malheureuse ville. Car elle était de Montréal, la première des cités. L'ayant quittée à regret, elle pria depuis pour y retourner. Elle se couchait le soir à l'heure des poules, afin de rêver plus longuement de magasins flamboyants et de trams électriques.

Quand son mari trépassa, d'une vague maladie de foie, les mauvaises langues répandirent qu'elle déménagerait sans tarder. Pour se donner de l'importance, ses meilleures amies confirmèrent la rumeur. Elle l'aurait fait en vérité, n'eût été son chien.

Non seulement elle possédait un chien, mais elle adorait cet animal. Depuis dix ans que son lymphatique époux, un matin de marché, le lui avait apporté sous son bras, elle n'avait cessé de le chérir et dorloter. Elle le baignait elle-même, le parfumait, le comblait des meilleurs insecticides. Du jour où deux caniches du voisinage moururent mystérieusement, victimes de boulettes à l'arsenic, elle surveilla sa nourriture.

Descendant indirect de dix races différentes, ce chien était dégoutant. Sans couleur précise, c'était une manière de saucisson à pattes, qui avait des yeux sortis de tête et des moustaches jaunes. Aussi long que large, affligé d'une graisse surabondante, il soufflait en marchant comme un asthmatique. Quand il ne ronflait pas sur un coussin, on le trouvait étendu au soleil, dévoré par les mouches.

A cause de ce chien trop vieux, madame Lefrançois se trouvait donc dans l'impossibilité de partir. Comment le roquet eût-il résisté à l'atmosphère d'un grand centre ? Elle se l'imaginait mal, dégringolant les escaliers en échelle, accotés au flanc des édifices, qui caractérisent l'architecture montréalaise. Ne pouvant songer au sacrifice de ce monument familial, elle voyait son lamentable exil s'éterniser.

— Ce pauvre Bichon, disait-elle, ce pauvre loup blanc, il s'ennuierait tellement . . . Si encore il était plus jeune . . .

Et elle reprochait presque à son mari, dans le fond de son cœur, de n'être pas mort cinq ou six ans plus tôt.

Or si madame Lefrançois adorait son chien, il n'en était pas de même des voisins. Non seulement la bête était repoussante à la vue, mais ses aboiements inutiles, jour et nuit, donnaient sur les nerfs des femmes, qui vouaient au diable l'avorton et sa maîtresse. Bichon avait en plus l'habitude de s'étaler sur les pelouses qui lui plaisaient, sans distinction de propriétaires, selon que le soleil luisait chez le docteur Lapierre ou chez la veuve Loiseau. Comme il avait la particularité d'attirer les insectes, ses visites n'étaient pas appréciées à leur valeur.

A huit heures le matin, à une heure l'après-midi, madame Lefrançois mettait régulièrement Bichon dehors. Elle le portait jusqu'au bas du perron, l'opulence de sa graisse ne lui permettant pas d'en descendre seul les trois marches. Puis sa vaisselle lavée, ses cheveux frisés sur le front, madame prenait ses aiguilles à tricot et s'asseyait sur la galerie. De ce poste, amouusement, elle suivait les mouvements de Bichon.

Le malheureux vieillissait. Elle le constatait chaque jour. Il ne traversait la rue que prudemment, la patte hésitante, l'arrière-train penchant du côté droit. Il dédaignait aussi les gamins qui revenaient de l'école et n'aboyait plus après les chats. Évidemment, l'âge amortissait ses passions.

Et madame Lefrançois, sommeillant sur sa galerie, revivait les mémorables combats que Bichon, autrefois, livrait contre les minets du quartier.

Alors, il avait pour lui la jeunesse. Il partait comme une trombe, s'arrêtait à trois pieds du chat, le nez contre le sol, les yeux dévorant l'ennemi séculaire. Celui-ci hérissait le poil, rentrait le cou entre les épaules, s'arrondissait l'échine en arche de pont. La queue du chat enflait, le chien jappait victoire. Puis le matou exécutait un brusque soubresaut, se trouvait soudain collé au tronc d'un arbre, à huit pieds de terre. Bichon courait à sa maîtresse, grondant avec élégance, son moignon de queue frétilant d'orgueil et de contentement.

Cela, c'était le bon temps.

Un soir qu'elle avait des amies à veiller, deux ou trois chipies comme elle, madame Lefrançois entama le chapitre habituel des jérémiades.

— Quand je pense que je moisissais à Saint-Hyacinthe depuis trente ans... c'est incroyable !!! Passer sa vie dans un trou pareil...

— Qu'est-ce que vous voulez, ma chère dame, il faut suivre son mari... Encore une tyrannie du mariage... J'avais bien rêvé, moi, de vivre aux États, et j'y ai mis les pieds deux fois en vingt ans... Mais vous, maintenant, vous êtes libre...

— Et Bichon ! vous n'y pensez pas...

— Bichon vous suivra...

— Il est trop vieux, il mourrait d'ennui. Pensez qu'il n'aurait pas un bout de gazon où dormir un somme !

Elle réfléchit un moment :

— Non ! c'est impossible, il n'y faut pas songer ! Il ne lui reste que quelques années à vivre, il mourra de sa belle mort... C'est déjà si triste de partir...

Elle appela le chien, le caressa longuement de la main, tournant un peu la tête car il sentait mauvais de la gueule.

La nouvelle se répandit que madame attendait en douceur que le toutou prît fantaisie de crever. Cette boule de graisse était le dernier lien qui l'attachait à Saint-Hyacinthe. Elle n'avait jamais eu d'enfants et son notaire de mari, bedonnant et goûteux, était surtout dans la maison, de son vivant, un meuble encombrant. Les souvenirs avaient peu de force pour la retenir.

Un jour, le chien disparut.

Les amies furent immédiatement prévenues, la police informée. Madame perdit de gros pleurs salés qui lui roulèrent sur les bajoues. A sa connaissance, elle n'avait pas quitté Bichon une minute... Elle ne comprenait rien à cet événement.

On chercha Bichon inutilement. Personne ne l'avait vu. Aussi désespérée que peu résignée, madame Lefrançois s'enferma dans sa maison. Il n'est de chagrin que le temps atténue et elle s'habitua graduellement à son malheur. Un matin d'automne plein de soleil et de feuilles blondes, elle demanda à sa petite bonne si elle ne la suivrait pas à Montréal ? Puis elle se départit de meubles superflus. D'une chose à l'autre, elle vendit un terrain qu'elle avait

dans le Bourg-Joli, remercia laitier et boulanger, annonça dans les journaux que son logis serait à louer.

Un mois s'était écoulé depuis que Bichon n'était plus. Des voyous, peut-être d'anciens ennemis politiques du défunt notaire, l'avaient noyé à la rivière. Peut-être aussi que la bête était morte dans un coin, épuisée d'âge et de rhumatismes. Madame Lefrançois lui donnait une pensée, s'arrachait des cils une larme furtive, se remettait à emplir ses malles.

Car sa détermination était prise, elle retournait à Montréal, la ville de ses rêves prudes de provinciale endormie. Elle évoquait le Montréal d'autrefois, quand la rue Hôtel-de-Ville s'appelait des Allemands, l'avenue Viger, Dubord, et que les résidences des bourgeois cossus s'alignaient sur cette dernière, où se trouve aujourd'hui l'École des Hautes-Études Commerciales. Elle revoyait les reverbères à gaz et les tramways à chevaux. Pour elle, Montréal n'avait cessé d'être la ville de sa jeunesse, où elle avait rencontré un jour, dans une course en raquettes sur la montagne, celui qui devait devenir l'imposant notaire Lefrançois.

\* \* \*

Madame fit ses visites d'adieux.

Comme en pèlerinage, elle se rendit successivement chez le docteur Lemoine et chez la mairesse. Elle déposa sa carte chez le lieutenant-colonel Lamoureux, qui se pensait soldat parce qu'il se pavane en tête du corps de miliciens. Elle s'échoua à l'évêché, se croyant tenue de martyriser le curé pendant une heure et quart.

Elle cloua sa dernière caisse, ficela son dernier paquet. Un après-midi, elle prit une voiture à l'heure et se rendit au cimetière, pour un dernier adieu à son défunt. Le temps était chagrin, des nuées grisâtres flottaient au-dessus des arbres.

Au retour, bercée par le roulement de la voiture, elle s'assoupit doucement. Elle rêva de Montréal et des immenses bonheurs qu'elle y vivrait désormais.

Un faible jappement la tira soudain de sa torpeur. La voiture s'arrêtait devant la porte. Elle se frotta les yeux. Sur le seuil, rayonnant de graisse et de joie, Bichon l'attendait. Il

avait de la boue séchée aux pattes et aux poils du ventre.

— Mon pauvre chéri, s'écria la vieille femme, mon pauvre loup blanc...

La queue du toutou tremblotait.

— Mon pauvre mignon qui m'arrive, mon chien-chien que j'avais cru perdu ! Mais d'où viens-tu, où as-tu passé ?

Il ne répondait pas, mais haletait, étouffé par son gras.

— Lui que je pensais perdu...

Elle le souleva dans ses bras, l'emporta comme un objet précieux, disparut dans la maison sombre.

Quand la bonne vint prendre les ordres pour le souper, elle trouva sa maîtresse qui pleurait.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je suis si heureuse... si heureuse...

Et à travers ses larmes, la voix secouée :

— Nous ne... nous ne partons plus... resterons à Saint-Hyacinthe...

— Vous n'allez plus à Montréal ?

— Tu ne comprends pas... il est revenu...

— ...

— Oui... oui... il est revenu... il est revenu...

HARRY BERNARD.

## LES FACÉTIES D'UN ROI

Le roi Philippe avait la fièvre ; il mourait de soif, il demanda du vin, et son médecin ne voulut lui donner que de l'eau rougie.

— Au moins, dit-il, permettez-moi de boire le vin d'abord et l'eau ensuite.

Le physicien consent ; et le prince de s'écrier après avoir bu le vin :

— A présent, je n'ai plus soif !

Un jour, un jongleur l'aborde en lui demandant un secours, sous prétexte qu'il est son parent.

— De quel côté ? demande-t-il ; et à quel degré ?

— Sire, du côté d'Adam ; mais l'héritage a été mal partagé.

— C'est bien ! reviens demain matin.

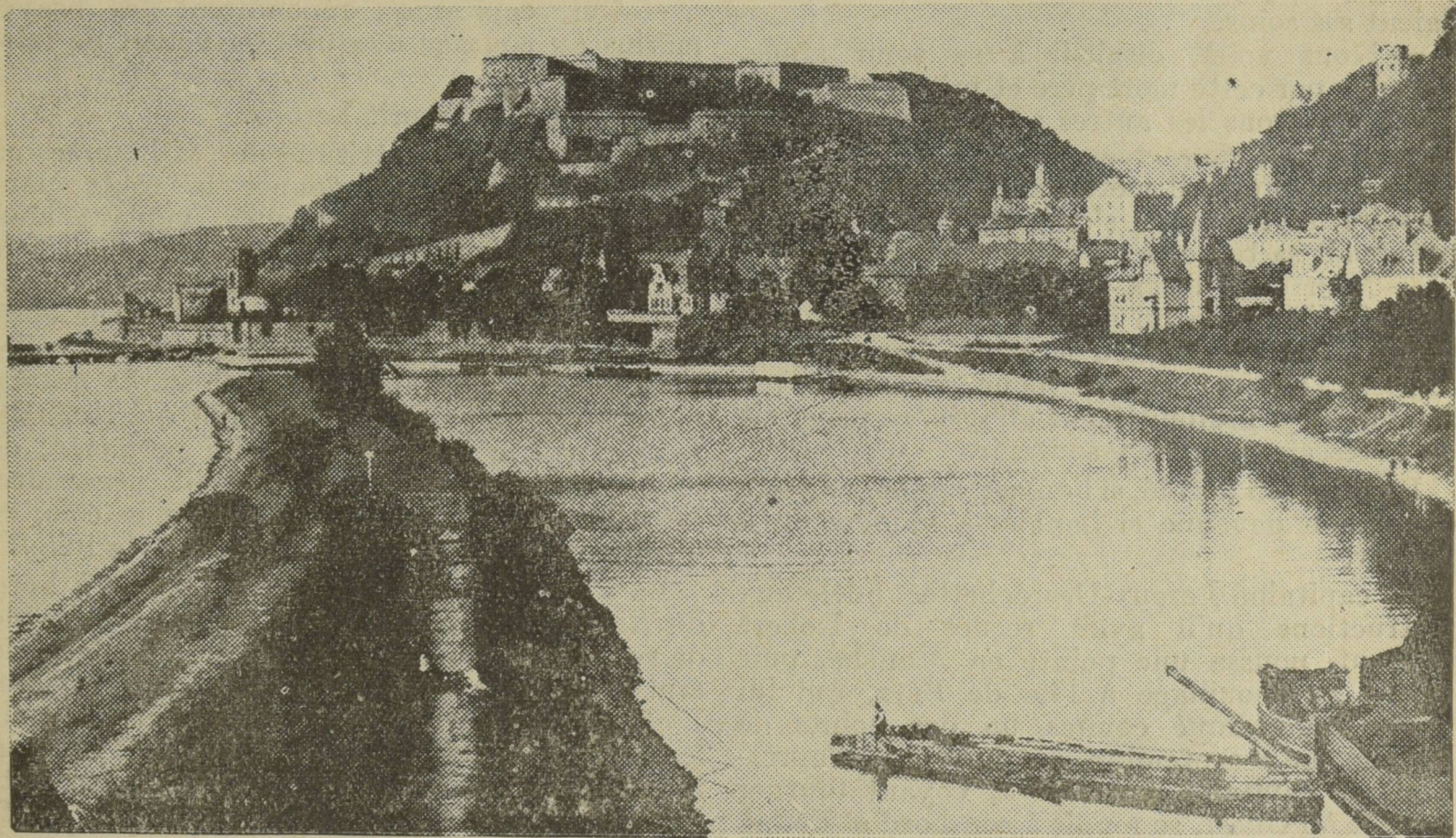
Et le lendemain, Philippe-Auguste lui remet une obole en disant :

— Voici ta part légitime, et va-t-en, car si je donnais aussi une obole à chacun de ceux qui sont mes parents au même degré que toi, il ne m'en resterait pas même autant.

On demande à un gamin de dix ans :

“ Je suppose que tu donnes à ton petit frère 9 dragées, et que tu lui en reprennes 8, qu'est-ce que ça lui fera ?

— Ça lui fera..., ça lui fera de la peine ! ”



LA FORTERESSE D'EHRENBREITEIN, SUR LE RHIN.

# Un capitaine corsaire

ROBERT SURCOUF

*Robert Surcouf fut un des plus braves marins du premier empire français (1773-1827). Le roman et l'opéra se sont emparés de l'héroïque figure de Surcouf, mêlant des faits vrais à des épisodes absolument fantaisistes qui changent l'histoire en fable.*

*M. R. Surcouf, son descendant, a voulu rétablir la vérité, cent fois plus glorieuse que la fable. A l'aide des livres de bord des bâtiments de son glorieux ancêtre, des archives de sa famille, des documents de la marine de Saint-Malo et de nombreux témoignages encore inédits, il a reconstitué l'histoire véridique du célèbre corsaire, histoire épique, sœur des vieilles chansons de gestes françaises.*

*Surcouf eut des lieutenants formés à son école et dignes de lui, tel ce Leroux-Desrochettes, capitaine du Renard, dont voici la tragique équipée :*

## LE CORSAIRE " LE RENARD "



Le cotre le *Renard* quitta Saint-Malo le 23 août 1813 pour aller croiser dans la Manche. Le capitaine Leroux était un marin de mérite et d'une bravoure froide et réfléchie que Surcouf avait souvent appréciée. Au moment où il allait accepter le commandement du *Renard*, un deuil cruel, la perte de sa mère, vint l'affliger. Il avait de jeunes frères et sœurs qui demandaient ses soins.

— Nous voilà, disait-il à sa sœur aînée, devenus par cette mort père et mère de famille. Nous élèverons les autres ; toutes mes économies y seront consacrées.

Un mois après il mettait à la voile avec son corsaire, et avant de s'embarquer, comme s'il prévoyait sa triste, mais glorieuse destinée :

— Mon ami, disait-il à un capitaine-marin de Saint-Malo en lui serrant une dernière fois la main, la réussite ou la mort. Les pontons seraient choses cruelles pour moi, car ma famille, déjà profondément affligée, se priverait du nécessaire pour m'y soutenir.

Il était bien décidé, si l'on ose employer cette expression devenue si banale, à vaincre ou à mourir.

Le capitaine Leroux-Desrochettes, fidèle aux instructions qu'il avait reçues de Robert Surcouf, poussa une pointe en Manche, puis revint au mouillage à l'île de Batz, qui lui avait été indiqué comme un des points de relâche. Le 8 septembre, à 4 heures de l'après-midi, le capitaine du *Renard*, voyant tourner le vent à l'Ouest, se rendit à son bord et donna l'ordre d'appareiller pour gagner la haute mer. Il y avait une bonne brise ; le *Renard* largua

sa grande voile, ses focs et son hunier. Grâce à sa marche rapide, il traversa la Manche pendant la nuit, et aux premières clartés du jour les vigies signalèrent, à quatre lieues de distance dans le Nord-Ouest, les côtes de Star-Point qui sortaient des brumes matinales. La mer était très houleuse et fatiguait le navire. Aucune voile suspecte ne se montrant au large, Leroux-Desrochettes, voulant décharger les hauts de son corsaire, fit descendre dans la cale toutes les pièces de sa batterie, ne conservant que ses quatre canons de 4. C'était là une manœuvre imprudente en raison du voisinage des côtes anglaises.

A 3 h.  $\frac{1}{2}$ , un matelot placé en observation dans la mâture, cria : " Navire devant nous ! " Le *Renard* mit le cap dessus pour mieux le reconnaître. Quand il en fut arrivé à environ deux lieues, l'ordonnance et la symétrie du grément de la voile en vue firent penser au capitaine Leroux que c'était un navire de guerre qu'il rapprochait ; aux signaux qu'il fit, il ne conserva plus aucun doute et constata que c'était un croiseur. Il était alors 5 heures du soir.

Leroux vira de bord, le navire imita sa manœuvre. Il eut, dit M. Cunat, auteur du récit qui va suivre, le pressentiment qu'une lutte suprême allait s'engager, et il rassembla son équipage :

— Nous ne sommes pas en mer, lui dit-il, pour attaquer les navires de guerre ; mais si nous étions obligés de nous défendre contre un bâtiment de notre force, seriez-vous disposés à me seconder ?

— Oui, capitaine ! répondirent les braves marins au courage desquels on venait de faire appel.

— C'est bien, reprit Leroux.

Et, rassuré sur l'attitude de ses hommes en cas d'attaque, il fit donner la route pour essayer d'atteindre Cherbourg, voulant ainsi s'éloigner d'un point où sa présence allait être signalée à tous les croiseurs ennemis fréquentant ces parages. Coquettement incliné sur le côté, le *Renard* filait rapidement poussé par ses voiles blanches. Le capitaine comptait sur la grande marche de son cotre et sur la nuit qui tombait, remplaçant le jour, et allait lui permettre de modifier sa route s'il le jugeait nécessaire. L'artillerie était restée au fond de la cale, ce qui permettait au corsaire de faire de la toile.

La sécurité la plus complète régnait à bord du *Renard*, où un seul quart veillait à la garde de tous, quand, vers 11 h.  $\frac{1}{2}$  du soir, la vigie crut apercevoir une voile courant sur l'arrière. L'officier de quart, prévenu, fit aussitôt avertir le capitaine qui ordonna d'éveiller tout le monde et de faire les préparatifs de combat. Il était temps, car le navire en vue prenait, à ce moment même, le sillage du corsaire, à demi-portée de canon. Les hommes du *Renard*



étaient occupés à monter les caronades de la cale, et déjà onze pièces étaient en batterie, lorsque, à 1 heure du matin, l'ennemi, qui avait gagné du terrain, commença le feu de ses canons de chasse et de sa mousqueterie.

Les Français reconnurent alors le croiseur qu'ils avaient aperçu avant la chute du jour. C'était une belle goélette de guerre anglaise, l'*Alphéa*, armée de 16 canons de 12 en batterie et de 16 pierriers montés, avec un équipage de 80 hommes d'élite. Ce bâtiment, qui appartenait à la flotte de Plymouth, avait pour mission d'éclairer la côte, et, s'étant élevé un peu au large, il avait aperçu le corsaire.

Dès les premiers coups tirés par l'anglais quelques hommes du *Renard* furent atteints et tombèrent aux côtés de Leroux. Celui-ci, se souvenant de la conduite de Surcouf en pareille occurrence, réunit une dernière fois son équipage et leur adressa cette courte allocution :

— Voilà un navire de guerre au moins aussi fort que le nôtre, êtes-vous toujours résolus à vous battre pour éviter les affreux pontons, la honte de l'Angleterre ?

— Plutôt la mort que de nous rendre ! s'écrièrent avec enthousiasme les marins français.

— Alors, que l'on genope<sup>(1)</sup> le pavillon national à la tête du mât et que chacun se rende à son poste, reprend l'intrépide Leroux.

Un agile gabier, Joseph da Rocha, ceint du drapeau aux trois couleurs, s'élance dans les haubans pour aller exécuter l'ordre de son capitaine.

Quand le drapeau se déploie sous le ciel sombre, un cri de : " Vive l'empereur ! " le salue et porte aux oreilles anglaises l'acceptation du duel terrible que goélette a provoqué.

La lune venait de se lever pour éclairer de sa pâle lumière la scène de carnage qui se préparait. Voyant son monde bien disposé à se battre, Leroux, voulant faire cesser le feu de chasse des Anglais qui l'incommodait, profite du moment où il lançait au vent, masque son grand hunier et vient du lof. Par cette manœuvre subite l'*Alphéa* présente son avant au travers du *Renard*. Le commandement de : " Feu partout ! " retentit, et aussitôt les pièces du corsaire, chargées à boulet et à mitraille, éclatent à la fois, enfilant le pont de l'ennemi, qui reçoit en outre une volée de mousqueterie. Déconcertés par cette averse de fer, les Anglais se hâtent d'arriver, passent sous le vent du *Renard*, et l'*Alphéa*, venue à portée de pistolet, riposte de toute sa bordée de bâbord. Les Français se précipitent aux pièces de tribord, et un vif combat d'artillerie s'engage entre les deux adversaires. Malgré la supériorité numérique de leurs canons, les Anglais ne gagnent

aucun avantage sur les Français, qui mettent une incroyable activité dans les services de leurs onze caronades, et rendent coup pour coup aux canonnières ennemis. Les marins de la Grande-Bretagne saluaient de frénétiques " hurrahs " les volées de mitraille que les canons vomissaient sur les Malouins. " Tuons ces chiens de Français ! " criaient-ils dans leur haine sauvage. Et les marins du *Renard*, pleins d'enthousiasme et de courage, répondaient par le cri : " Vive l'empereur ! " et leurs caronades partaient chargées jusqu'à la gueule.

Des morts et des blessés jonchaient déjà le pont du corsaire, dont le feu continuait avec une étonnante rapidité. Le premier lieutenant Derosse, et les officiers Berthelot et Duval-Ramerie, étaient hors de combat. Le dernier avait la jambe coupée par un boulet ; il mourut des suites de cette terrible blessure. Da Silva, second maître de manœuvre, et Julien Le Marchand étaient étendus morts à leur poste. D'Acunha, de Souza, François Helbert, Lebail et Oliveira étaient blessés.

Le capitaine Leroux, voyant avec peine les efforts de son équipage paralysés par la supériorité de l'artillerie anglaise, veut profiter de l'entrain de ses hommes pour en finir rapidement et commande l'abordage. Le *Renard* lance sur tribord et joint l'*Alphéa*, peu éloignée de son avant. Les grappins d'abordage sont jetés sur son bord et lient étroitement les deux navires.

Aussitôt la charge est battue par l'unique tambour du corsaire ; le second capitaine, le courageux Calipet, se précipite à la tête de ses hommes sur l'avant de la corvette, où s'engage une lutte corps à corps, sans merci, dans laquelle les combattants se criblent de coups et roulent ensanglantés les uns sur les autres. Dans cette rencontre sur le pont de l'anglais, les jeunes volontaires Auguste Gauthier et Jean Lebell tombent frappés à mort ; le vaillant maître charpentier Abbey, les matelots Roderick et Logan reçoivent de graves blessures. Le matelot Oliveira, déjà atteint d'un coup de feu, reçoit un coup de sabre au flanc.

L'équipage de l'*Alphéa*, plus nombreux que celui du *Renard*, subit des pertes sensibles. Armés de longues piques estropées, qu'ils lancent d'un bout à l'autre du gaillard, les Anglais repoussent nos hommes et les forcent à repasser sur le cotre, mais sans pouvoir eux-mêmes y pénétrer. Ne voulant pas permettre à l'ennemi de fouler le pont de leur navire, les marins du *Renard* se portent sur les bastingages et sabrent les matelots anglais, qu'ils peuvent facilement atteindre en étendant le bras.

Les Anglais, en voyant la retraite des Français, avaient cru à une victoire facile, et ils avaient poussé des hurrahs de triomphe ; mais, en présence de la résistance opiniâtre qu'ils rencontrent, ils se troublent, leur fureur grandit

(1) Genoper est un terme de marine qui exprime l'action de serrer fortement ensemble deux cordages au moyen d'un troisième qui est la genope.

et dans leur haine aveugle, ils jettent à la tête des matelots du corsaire tous les projectiles qui leur tombent sous la main ; les boulets froids, les sabres, les pistolets se croisent en l'air. Le combat est si animé, qu'au milieu des coups et des vociférations qui s'échangent, les morts et les blessés restent étendus sans secours sur les gaillards.

Cette action meurtrière ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de l'un des combattants. Le second capitaine, Calipet, en encourageant les siens à bien faire, reçoit un biscaien en pleine poitrine ; il tombe et meurt aussitôt. Il est immédiatement remplacé au poste qu'il occupait par le second lieutenant, Herbert-Closneuf.

Quoique les deux navires se fussent abordés les batteries n'avaient pas cessé le feu, qui était d'autant plus meurtrier qu'à chaque coup de roulis la volée des pièces s'engageait dans le sabord opposé. Les membrures craquaient et les éclats de bois volaient de tous côtés au milieu du sang et des lambeaux de chair que la mitraille arrachait aux malheureux qu'elle atteignait.

Les bourres des gargousses tombaient enflammées, au risque de mettre le feu, et éclairaient un moment d'une lueur plus vive le lugubre tableau que formait ce champ de bataille restreint. Un novice du *Renard*, Pierre Denis, a les pieds brûlés ; à ses côtés, l'Américain Georges Cook a les deux jambes coupées et tombe sans proférer une plainte pendant que le matelot Bragaja et le jeune volontaire Pierre Menou sont criblés de balles.

Le sang inonde le tillac du corsaire ; les hommes glissent dans cette boue humaine, et, pour pouvoir se tenir debout, sont obligés de rester pieds nus. L'exaspération est à son comble.

— *Plus de refouloirs, s'écrient les canoniers, chargeons à bras, nous irons plus vite !*

Les pièces échauffées roussissent la peau de leurs mains, qui se dépouillent, ils ne s'en aperçoivent pas. Le feu de l'ennemi leur brûle la figure, ils ne sentent rien ; la mort seule peut arrêter leur courage !

Voyant deux de ses pièces démontées et hors d'usage, le second, Herbert-Closneuf, fait demander des grenades, et assisté de plusieurs marins, les jette à bord de l'ennemi. Elles tombent dans toutes les directions, éclatent et mettent le désordre. Des cris confus, qui partent de l'*Alphéa*, se distinguent fort bien au milieu du bruit du canon et de la mousqueterie. On croit remarquer que la voix sonore du capitaine anglais avait cessé de se faire entendre. Joseph de Rocha, ce brave qui avait genopé le pavillon, monté par ordre sur les barres de hune, rapporte que deux fanaux placés de chaque côté du grand panneau de l'*Alphéa* éclairent les nombreux blessés anglais, que l'on

descend dans la cale. Ce courageux matelot, qui une première fois avait accompli sa mission sans égratignure au milieu d'une violente fusillade, en descendant du mât pour revenir à sa caronade reçoit trois coups de lance, dont il meurt quelques jours après ce terrible engagement.

Leroux voyait avec douleur l'impossibilité pour lui de pénétrer à bord de l'anglais, en raison des pertes qu'il avait essuyées lui-même, et il commençait à craindre que tout ce sang précieux n'eût été versé en pure perte.

Tout à coup, les bosses des grappins cramponnés sur la corvette se rompent brusquement, et les navires se séparent l'un de l'autre.

L'action reprit au canon et continua ce combat si glorieux pour notre pavillon. Trois pièces seulement pouvaient encore être activement servies à bord du *Renard*, toutes les autres étaient hors d'état, et, d'ailleurs, les canoniers manquaient. Les deux navires, complètement désemparés, voguaient sans pouvoir gouverner. La mer était houleuse et les ballotait comme des coquilles de noix.

Une lame monstrueuse, prenant la corvette de biais, vint en déferlant la déposer sur l'avant du corsaire, qui, ayant ses voiles et ses cordages hachés, privé de son gouvernail, ne pouvait manœuvrer et se trouvait dans une position périlleuse. Profitant de la disposition heureuse que le hasard lui a procurée, l'*Alphéa* enfile par ses bordées le *Renard* de l'avant à l'arrière, lui brise son beaupré, et renverse une partie des hommes qui restaient sur le gaillard d'avant. C'était le maître d'équipage Roger, les matelots Oriol, Ron, Christophe et le mousse Pierre Thomas qui rivalisait de courage avec les plus braves. Les marins du corsaire, dans l'impossibilité de se venger de l'ennemi implacable qui les mitraillait, puisque leurs canons ne pouvaient être braqués sur la corvette, restent impassibles sous le feu anglais. On put voir, dans ce moment, qui fut heureusement de courte durée, tout l'héroïsme et toute l'abnégation de cet équipage décidé à vaincre ou à mourir. Une grosse vague, qui se brisa sur les lofs du *Renard*, le tira de cette dangereuse position en le faisant abattre sur bâbord. L'*Alphéa* se trouva de nouveau placée, par son travers, à demi-portée de pistolet. Les canoniers, désireux de venger leurs malheureux camarades gisant mutilés près de leurs pièces, recommencèrent à tirer.

Le pont du *Renard* est le théâtre de vingt épisodes d'héroïque bravoure, de courage stoïque. Insensibles à la douleur, altérés de vengeance, les Français se battent avec une énergie désespérée contre un ennemi admirablement armé, également courageux, et qui puise dans la force du nombre l'espérance de vaincre. Dans cet instant, où la lutte reprend, le volontaire Louis Chardel reçoit une balle dans

le bras gauche. Il prend un couteau, arrache le projectile des chairs, et de sa main sanglante il en charge son fusil, s'agenouille, vise soigneusement et tue un Anglais. Quelques minutes après, un coup de feu lui fracture le bras droit et le renverse. Joseph Glare a l'épaule si fortement contusionnée par un éclat de bois, enlevé par un boulet, que son bras est frappé d'inertie, mais l'entraînement est si grand que, malgré une vive douleur, il reste à son poste et continue le combat d'une seule main.

Cette boucherie, éclairée par une faible clarté de lune, était atroce. La flamme des canons et des mousquets rayait de leur lueur rapide la surface sombre des flots. Le vent s'était apaisé, et au calme de la nature succédait le bruit de la fureur des hommes. Entre deux volées de mitraille on entendait s'élever dans la nuit de grandes clameurs, voix des combattants s'envoyant à travers l'espace une imprécation avec un défi. Puis un court silence, bientôt rompu par le fracas de l'artillerie, s'établissait, et dans ces moments de calme, l'appel affaibli des blessés demandant un secours impossible se mêlait au gémissement des mourants.

Sur le pont des deux navires, les hommes couraient, réparant à la hâte les avaries produites dans le combat, bouchant les trous de boulets à la flottaison, apportant aux caronades les munitions qui devaient porter la mort chez l'ennemi.

Un sang bien précieux devait venir encore se mêler à celui des marins du *Renard*. Debout à l'arrière, Leroux encourageait son équipage par son exemple, quand une bordée de l'*Alphéa* vient en grondant s'abattre sur le corsaire.

Le capitaine Leroux tombe et reste étendu sur les planches rouges de sang ; un boulet lui a coupé le bras droit à l'articulation de l'épaule. Un cri de désespoir s'échappe de toutes les poitrines. Leroux l'entend, et rassemblant ses forces défaillantes :

— Courage, mes amis, dit-il, encore un effort, l'ennemi va se rendre !

Herbert, qui commande sur le gaillard d'avant, accourt à l'arrière, serre la main de son malheureux capitaine, et le remplace au poste d'honneur. La lutte opiniâtre continue. Désespérés de la perte qu'ils viennent de faire, les canonnières redoublent d'activité et entretiennent avec une rapidité étonnante le service des trois caronades du *Renard*.

L'artillerie de l'*Alphéa* ralentit son feu, et bientôt même ne répond plus que faiblement à celui du corsaire, qui en conclut que les Anglais sont réduits à la dernière extrémité. Cependant, d'autres victimes devaient encore succomber dans ce drame qui offre peu d'exemples semblables dans nos annales maritimes. Thomas Pelletier, novice, perd le bras gauche en servant une pièce, et son remplaçant, Pierre Monnier,

reçoit au même poste une blessure dangereuse qui le met hors de combat.

Les Français étaient épuisés de fatigue, et si leur courage restait aussi grand, leurs forces physiques succombaient. Les canonnières, brûlés de la tête aux pieds, avaient été décimés, et leur nombre suffisait à peine à l'armement de deux pièces ; aussi les coups ne partaient plus qu'à longs intervalles. Les deux partis également éprouvés reprenaient haleine, et, de part et d'autre, les capitaines essayaient de faire rétablir les manœuvres courantes pour terminer cette lutte ardente.

A ce moment, le drapeau anglais tomba de la vergue de pic dans la mer. Un cri d'enthousiasme de : " Vive l'empereur ! " se fit entendre à bord du *Renard*, dont les hommes crurent que l'ennemi s'était rendu. Mais il n'en était rien. La drisse du pavillon avait été coupée, et bientôt l'étendard britannique fut arboré sur la poupe de l'*Alphéa*, qui pour assurer ses couleurs se remit à canonner les Français.

Furieux de cette reprise des hostilités et désireux d'en finir, ceux-ci repostent avec vivacité. De nombreux combattants tombent dans cette dernière phase de l'action : ce sont le chef de pièce Borgstroom, le canonnière Martin et le matelot Brûlon, auquel un boulet enlève un bras. Mais cette reprise de combat n'est pas de longue durée. La canonnade faiblit du côté de l'anglais, et ses coups deviennent de plus en plus rares ; l'ennemi semble découragé, tandis que les Français, redoublant d'énergie, envoient rapidement des boulets et des paquets de mitraille au moyen de leurs deux pièces.

Il y a déjà deux heures et demie que la bataille est engagée et que le sang coule sur ce point perdu de la Manche. Enfin, deux coups de caronades partent à la fois du *Renard* et atteignent les flancs de la corvette. En même temps, une flamme vive apparaît, s'élevant des panneaux de l'anglais, au milieu d'une effroyable détonation. Les boulets français ont atteint un baril de poudre ; l'*Alphéa* saute et s'abîme dans les flots.

Le *Renard* avait triomphé !

Les vainqueurs restaient muets d'horreur devant ce spectacle terrifiant qui leur avait montré dans une vision d'une minute les épaves de l'*Alphéa* projetées dans les airs.

Le calme le plus complet s'était établi sur les flots après le fracas du combat. Bientôt les Français perçurent de faibles sons. C'était la voix mourante des marins anglais qui se plaignaient et appelaient à l'aide. La nuit était devenue obscure, les embarcations du *Renard* avaient été broyées par les boulets de l'*Alphéa*, tout rendait le sauvetage impossible.

L'humanité reprenait ses droits et parlait maintenant au cœur des combattants. Dans leur impuissance de porter secours à ceux qui un moment auparavant étaient leurs mortels

ennemis, mais maintenant avaient besoin de toute leur pitié, les Français se désespéraient, et ils jetaient des appels pour permettre aux naufragés de se diriger dans la nuit.

— Approchez-vous du bord ? criaient-ils, et on vous tendra des grelins pour monter sur le pont.

Mais les marins anglais, brisés par l'explosion, répondaient qu'ils ne pouvaient plus nager et qu'ils étaient devenus aveugles.

On remarqua, cependant, quelques petites lames, faibles remous de malheureux qui essayaient d'arracher à la mort un reste de vie mais aucun d'eux ne put atteindre le corsaire. Vainement les cris d'appel et la cloche de *Renard* se firent encore entendre, rien ne répondit. Un silence lugubre s'était établi sur la mer, et pas un seul des 80 hommes de l'*Alphéa* ne survécut à cette épouvantable catastrophe.

Des matelots qui formaient l'équipage du *Renard*, six seulement étaient sans blessures !

Les autres étaient morts ou gisaient blessés dans la cale et sur le pont. Dans l'état-major, l'enseigne Lavergne seul n'avait pas été atteint. Le chirurgien Hinnel, aidé de l'infirmier Jean Yves, ne pouvait suffire à la triste besogne que ce combat lui avait mise sur les bras. Il fut courageusement secondé par deux jeunes enfants, Jean-Baptiste Leroy et Robberechts, mousses, qui durent peut-être leur salut à la réquisition du major. Après avoir fait reconnaître les morts, le lieutenant Herbert les fit jeter à la mer et enlever tous les débris sanglants qui souillaient le pont et offraient aux yeux des survivants de ce drame un affligeant spectacle.

Quand l'aube du 10 septembre parut à l'horizon, le *Renard*, qui avait dérivé pendant la nuit et s'était éloigné du lieu du combat, n'aperçut aucun vestige pouvant rappeler la lutte acharnée qui venait d'avoir lieu. Toute cette journée fut employée à réparer la mèche du gouvernail coupée par un boulet, à boucher les trous qui criblaient la coque du corsaire. Rien que du seul côté de tribord, le *Renard* avait reçu plus de 200 projectiles.

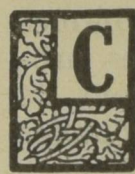
Étendu sur un matelas au milieu de sa cabine le capitaine Leroux-Desrochettes était resté longtemps sans connaissance. Après avoir perdu beaucoup de sang, un caillot s'était formé sur l'horrible plaie qui avait broyé son épaule, et il avait recouvré ses sens. Herbert descendit près de lui, lui rendit compte de l'issue du combat, des pertes subies et de l'état du navire. Un éclair de joie passa dans les yeux du brave Leroux quand il apprit la défaite et la perte de l'*Alphéa*. Il allait donc mourir dans son triomphe ! Voulant jusqu'au dernier moment commander à son bord et contribuer au salut du corsaire, il donna la route au Sud-Est pour se rapprocher des côtes de France.

Le lendemain matin, le *Renard* se trouva dans les eaux d'un brick de guerre, qui le laissa passer sans l'inquiéter, et peu de temps après, on eut connaissance de l'île de Guernesey. Le corsaire passa au nord de cette terre, dans le port de laquelle une frégate anglaise était mouillée ; puis il vint près d'Aurigny, qu'il fut obligé de ranger à si courte distance que les artilleurs anglais du fort d'Alderney le hélèrent pour qu'il eût à arborer ses couleurs. Le lieutenant Herbert hissa à la tête de son mât le yacht de la Grande-Bretagne et salua. Il venait ainsi d'échapper à un double danger. Peu de temps après, il atteignait la côte de Normandie.

Robert SURCOUF.

( Le livre de M. Surcouf a été édité chez Plon, à Paris : 10 francs.)

## Le goitre



HACUN sait que le goitre s'agrippe au cou et qu'il n'en est certes pas le plus bel ornement.

Le goitre, sans épithète, qui se distingue ainsi d'une tout autre maladie : le goitre exophtalmique est, en effet, une tumeur bénigne de la glande thyroïde.

Cette glande, extrêmement précieuse par ses fonctions, occupe au cou une place qui la met en rapports intimes avec les nerfs importants : avec de gros vaisseaux comme les veines jugulaires et les artères carotides ; avec la trachée que, de sa partie retrécie, l'isthme, elle chevauche en avant, tandis qu'à droite et à gauche elle l'enserme de ses deux lobes : avec le larynx, le pharynx et l'œsophage également, mais entre ces deux lobes qui, en forme de pyramides triangulaires, s'élèvent vers la partie supérieure du cou.

La tumeur est faite de l'hypertrophie du tissu glandulaire qui peut, d'ailleurs, subir des dégénérescences diverses et aboutir à des formes kystiques, fibreuses, vasculaires... mais, arrêtons là, car, pour nous, cela est beaucoup trop compliqué.

Le goitre pousse lentement, silencieusement. La femme coquette qui vit sans cesse devant son miroir le surprendra peut-être à ses premiers pas, mais souvent il est âgé déjà de plusieurs mois, de plusieurs années quand il manifeste sa présence par une gêne quelconque.

Il apparaît alors, en avant du cou, comme une grosseur de forme et de volume variables, suivant que la tumeur siège sur l'isthme, sur l'un ou l'autre lobe, ou qu'elle intéresse toute la glande. Dans ce dernier cas elle épouse la forme d'un fer à cheval suspendu la pointe en bas.

Si elle siège sur l'isthme seul, elle est arrondie, globulaire, et se livre, pendant l'acte respiratoire, à un jeu de cache-cache très caractéristique. A chaque inspiration elle descend derrière la fourchette sternale pour remonter et reprendre un instant sa place première au moment de l'expiration. Elle risque ainsi vraiment d'être happée par le thorax, d'y subir une congestion qui, augmentant son volume, rendra non seulement le retour impossible, mais risquera encore de provoquer de graves accidents asphyxiques. On voit aussi ces goitres médians s'étirer, s'allonger et pendre lamentablement enfin sur le sternum ou l'un ou l'autre côté du cou.

Sur les lobes latéraux, la tumeur croît beaucoup plus irrégulièrement. Elle y peut figurer une moitié de poire ou d'orange.

Au devant, la peau est saine, parfois sillonnée plus que de coutume de veines bleues. On peut, en la prenant entre le pouce et l'index et en entraînant avec elle les organes sur lesquels elle repose, mobiliser la tumeur de gauche à droite et de droite à gauche, mais il est impossible de l'élever ou de l'abaisser. En revanche, elle suit docilement — et c'est là un bon signe du goitre — les mouvements du larynx. Il suffit, pour s'en rendre compte, de faire boire au goitreux un verre d'eau à petits coups. A chaque mouvement de déglutition la tumeur s'élève suivant le mouvement d'ascension du larynx.

Ayant fait nous-mêmes toutes ces petites expertises, nous saurons que nous avons un goitre et non pas quelque "mauvais mal". Les doigts experts du médecin en détermineront ensuite le genre.

Si bénin que soit le goitre en lui-même, il ne va pas toujours sans inconvénients en raison surtout de sa situation au cou et de ses rapports avec tant d'organes importants que nous avons dits et dont il peut gêner le fonctionnement par son extension même.

Aucun rapport d'ailleurs entre le volume et les troubles qu'elle peut occasionner. Tel

goitre énorme n'entraînera aucune gêne alors qu'un tout petit goitre mal placé provoquera de graves accidents : paralysie des cordes vocales, gêne de la déglutition, dyspnée, suffocation, trouble de la circulation veineuse avec bouffissure de la face, anémie cérébrale par entrave au débit artériel en cas de compression des artères carotides.

Chez le nouveau-né, le goitre congénital, qui n'est pas rare, entraîne parfois la mort par asphyxie dès la naissance ou dans les jours suivants. Si l'enfant survit, il présentera souvent des accès de dyspnée pouvant entraîner la mort.

C'est d'ailleurs, chez l'enfant, plus que chez l'adulte que le goitre, même le goitre acquis, entraîne le plus fréquemment les accidents dont nous parlons.

D'autre part, quand la glande thyroïde est altérée sur une grande étendue, l'enfant se développe souvent d'une façon anormale, physiquement aussi bien qu'intellectuellement. Il reste chétif, arriéré ; parfois il réalise le type du crétin rabougri, bouffi, apathique au physique et au moral, si fréquent dans les contrées où règne endémiquement le goitre.

Le goitre est surtout l'attribut de la femme. Nous avons vu l'enfant naître goitreux. Il peut le devenir dans la première enfance. La grossesse, d'autre part, mérite d'être comptée parmi les causes prédisposantes. Enfin, nous savons que le goitre ne sévit pas partout. Il est des régions comme certains cantons de la Suisse, certaines contrées montagneuses des Alpes, des Cévennes, des Pyrénées... où il règne à l'état endémique alors que d'autres régions, comme le littoral de la Manche, de l'Océan, de la Méditerranée jouissent d'une immunité pour ainsi dire absolue.

Un point... c'est tout. Pourquoi le goitre en Alsace, dans le Jura, en Suisse ? Les savants ne répondent pas encore à la question.

On a tout imaginé pour expliquer cela jusqu'à prétendre que le goitre venait de l'usage de porter de lourds fardeaux sur la tête.

Mais il est bien des contrées où cet usage règne sans que sévisse le goitre. D'autre part, les pauvres petits rats blancs qui transportés d'un pays indemne dans un pays à goitre deviennent par le fait même goitreux ne

portent point de lourds fardeaux sur leur tête.

On en est donc amené faute de mieux à admettre l'action d'influences telluriques et l'on a tendance de plus en plus à incriminer les eaux potables, bien qu'on ne sache pas du tout, en somme, ce qui leur manque pour être bonnes ou au contraire ce qu'il faudrait leur retirer. Contiennent-elles, ces eaux, un microbe inconnu capable de tous les méfaits qu'on leur reproche? Quelques-uns le prétendent, mais la preuve est encore à faire.

Quoi qu'il en soit, il ne suffit point de quitter un pays à goitre pour guérir le goitre. Toutefois, il est incontestable que le séjour au bord de la mer, les bains de mer chauds, les applications d'eau de mer sur la tumeur ont souvent un effet des plus favorables. Peut-être cela s'explique-t-il par la petite quantité d'iode ainsi absorbée, car le traitement médical de choix du goitre est depuis longtemps et reste l'iode employée surtout sous forme de teinture d'iode chez l'adulte et d'iodure de fer ou de sirop iodotannique chez l'enfant.

Le traitement exige la surveillance du médecin.

S'il échoue, il reste un secours excellent : le traitement chirurgical dont, à tort, on s'effraye en souvenir de ses débuts sans doute qui furent plutôt désastreux pour les pauvres patients. Mais aujourd'hui l'opération vraiment est au point.

G. B.

*La Croix,*

## MATHÉMATIQUES ET GOURMANDISE

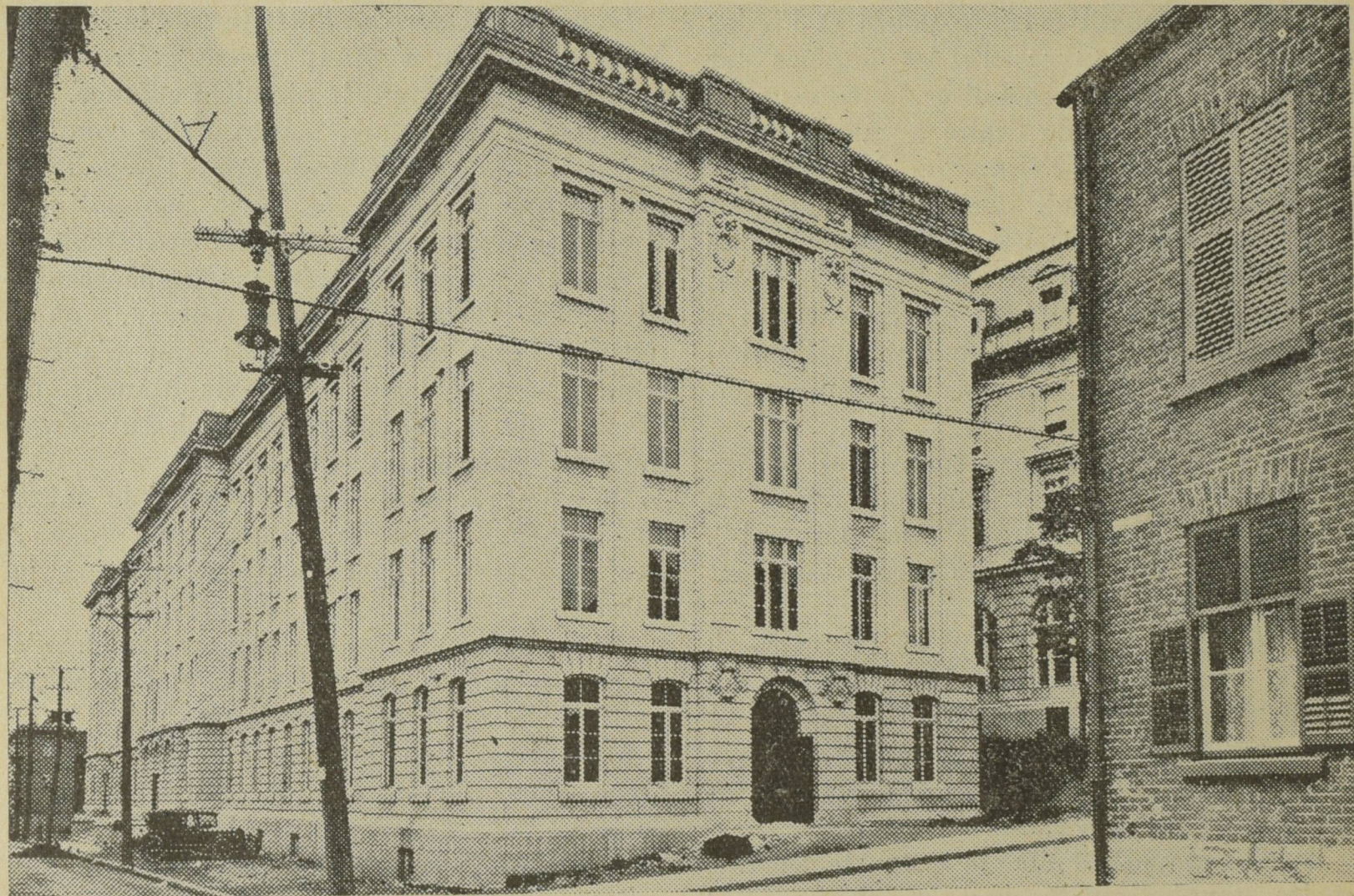
— Pierre, dit l'oncle Jean, je t'ai donné quatre pommes. Si je t'en donne quatre autres, qu'est-ce que tu auras?

Pierre, sans hésiter :

— Une indigestion.

Ne lisez jamais de bons livres ; n'en lisez que d'excellents : nous n'avons pas le temps pour le reste.

Père LACORDAIRE, O.P.



L'AILE NOUVELLE DE L'HÔTEL DU PARLEMENT DE QUÉBEC.

## Une femme plus forte qu'un gendarme

**A**chacune des attaques savantes de sa femme, le vieux capitaine de gendarmerie répondait par un coup de boutoir formidable :

— “ Avec ta sainte Vierge tu m'ennuies, tu m'agaces, tu me... Qu'est-ce encore que cette sainte-là ? La sainte Vierge, connais pas... Bon tout au plus pour les femmes, les enfants et encore...”

\* \* \*

Et devant cette crise affreuse d'impiété, la douce Herminie baissait humblement la tête. Mais quiconque l'eût aperçue quelques secondes après n'eût jamais soupçonné combien le “ vieux brisquard ” avait bouleversé son âme et meurtri jusqu'au plus intime de son cœur, cœur tenace et persévérant comme tout cœur qui aime *sincèrement*, à fond, *pour le bon Dieu*.

Sa mère le lui avait dit et répété souvent. Il fallait du temps, savoir mériter, souffrir en silence, payer “ la note à solder ” du vieux pécheur : en un mot, patienter et attendre... *l'heure de Dieu*, cette heure qui vient toujours à qui sait s'immoler et prier pour le cœur aimé...

\* \* \*

La douce Herminie avait d'ailleurs son plan, imaginé un peu d'après cette stratégie merveilleuse, dont si souvent le bourru bon enfant l'avait entretenue au retour de ses campagnes au Mexique, en Afrique, en Crimée, un peu partout... Pousser des pointes, des sortes de reconnaissances de temps en temps dans le camp... ami, puis disparaître dans le ravin de l'espérance, pour avancer par bonds, profitant des moindres accidents de ce terrain si étudié, enfin, un beau jour, conduire toujours *l'ennemi* dans une embuscade soigneusement dissimulée, sans même avoir l'air d'y tenir et d'un seul coup le laisser terrassé, l'exposer à la mitraille et courir à lui, comme pour le sauver d'un mauvais pas.

Ce jeu, ces combinaisons mirobolantes duraient depuis plusieurs semestres déjà, hélas ! La bonne et sainte âme se mortifiait terriblement, se privant de parler (et c'était dur pour une femme), se passant de telle robe convoitée, de telle autre parure offerte plusieurs fois (car lui aimait bien sa femme, ne lui avait-il pas rapporté un oiseau rare, un souvenir de chacune de ses campagnes ?) En somme, le terrain était surnaturellement miné.— Le grand coup allait éclater, le “ pétard ” décisif fumait déjà.

Avec le secours de la T. S. Vierge, il était impossible que ce nouveau Port-Arthur ne fût pas pris ; autrement dit, que le brave homme, les quatre fers en l'air, sous le coup de cette dynamite féminine et chrétienne (la seule infaillible) ne vînt rouler aux pieds de la “ Mère des Miséricordes ”.

\* \* \*

— Tu sais, Camille, demain, tu me l'as promis, nous allons à Paris. C'est la veille du 15 août, une date à moi, un anniversaire... A quelle heure partons-nous ?

— Que diantre encore un voyage ! Je sors d'en prendre. Et puis, mes rhumatismes (ici une toux des plus artificielles) m'en empêchent. Tu iras toute seule... Ou bien non, se ravisant, nous irons la semaine prochaine. Laisse-moi tranquille.

— Camille, ce n'est pas gentil. Pense donc, un anniversaire... un gros événement de ma jeunesse... Je t'en prie !...

— Puisque tu insistes, eh bien ! nous irons. Que ne ferais-je pas pour toi !...

La bonne Herminie avait gagné la première manche, elle courut vite faire brûler un cierge, à l'autel de Notre-Dame de Lourdes... Merci, ô bonne Mère...

\* \* \*

Le jeudi 14, autre scène à Paris...

Eh bien ! Que faisons-nous, Herminie, nous avons l'après-midi complètement libre. J'ai bien envie d'aller voir “ l'exposition canine ”.

— Si tu veux, mais, vois-tu, j'ai des achats pressés au Louvre. Cela t'ennuierait peut-être d'aller de comptoir en comptoir. Nous ferons notre petite tournée à N.-D. des Victoires, et là, je te laisserai assis confortablement, et vite je ferai mes emplettes...

— Et quoi faire, bonté ! dans cette chapelle !

— M'y attendre, parbleu ! C'est l'affaire de deux minutes.

\* \* \*

Le pauvre capitaine se résigna, toujours par affection, et le voici examinant les ex-voto, les sabres étincelants, le ventilateur électrique de la chapelle miraculeuse... L'ennui le prend, il n'ose sortir fumer son “ culot ”. Si Herminie allait le manquer... Trois heures sonnent, l'autel s'illumine, on commence à parler... Cette Herminie n'en finit pas (je vous crois). Elle le guettait derrière un pilier et pria à deux genoux, ou plutôt à *plein cœur* pour la conversion de son Camille bien-aimé. O bonne Mère ! il est mûr. Tout est prêt, sauvez-le. Et elle sanglotait silencieusement, n'osant plus regarder dans la direction... tant elle avait peur de *douter* un seul instant de la bonté et de la toute-puissance de Marie “ refuge des pécheurs ”...

Le front courbé dans l'angoisse elle se releva cependant timidement, et qui vit-elle? O miracle! Son Camille, son mari, dans un confessionnal, à deux pas de là, dans l'encoignure, et discutant avec animation. Un prêtre à cheveux blancs l'écoutait avec bonté... Oh! quelles larmes de reconnaissance elle versa, la douce Herminie! Comme de toute son âme jaillit droit au cœur de Marie ce "Merci" délicieux, que connaissent seuls ceux qui ont passé par les émotions plus du ciel que de la terre!...

Un quart d'heure après, le vieux capitaine était prosterné, quoique un peu gauchement, vers la table de communion, les yeux fixés sur la statue merveilleuse, et, au sortir de l'église, les indifférents, les camelots voyaient avec étonnement ces braves gens se jeter dans les bras l'un de l'autre. Il leur semblait qu'ils s'aimaient *comme jamais*. C'est que Marie avait divinement *soudé* ces deux cœurs...

Le lendemain, ce furent les joies de la sainte table... une sorte de première communion renouvelée en commun... La T. S. Vierge —

et un peu aussi... la douce Herminie — avait gagné... la belle, et enlevé la place d'assaut.

\* \* \*

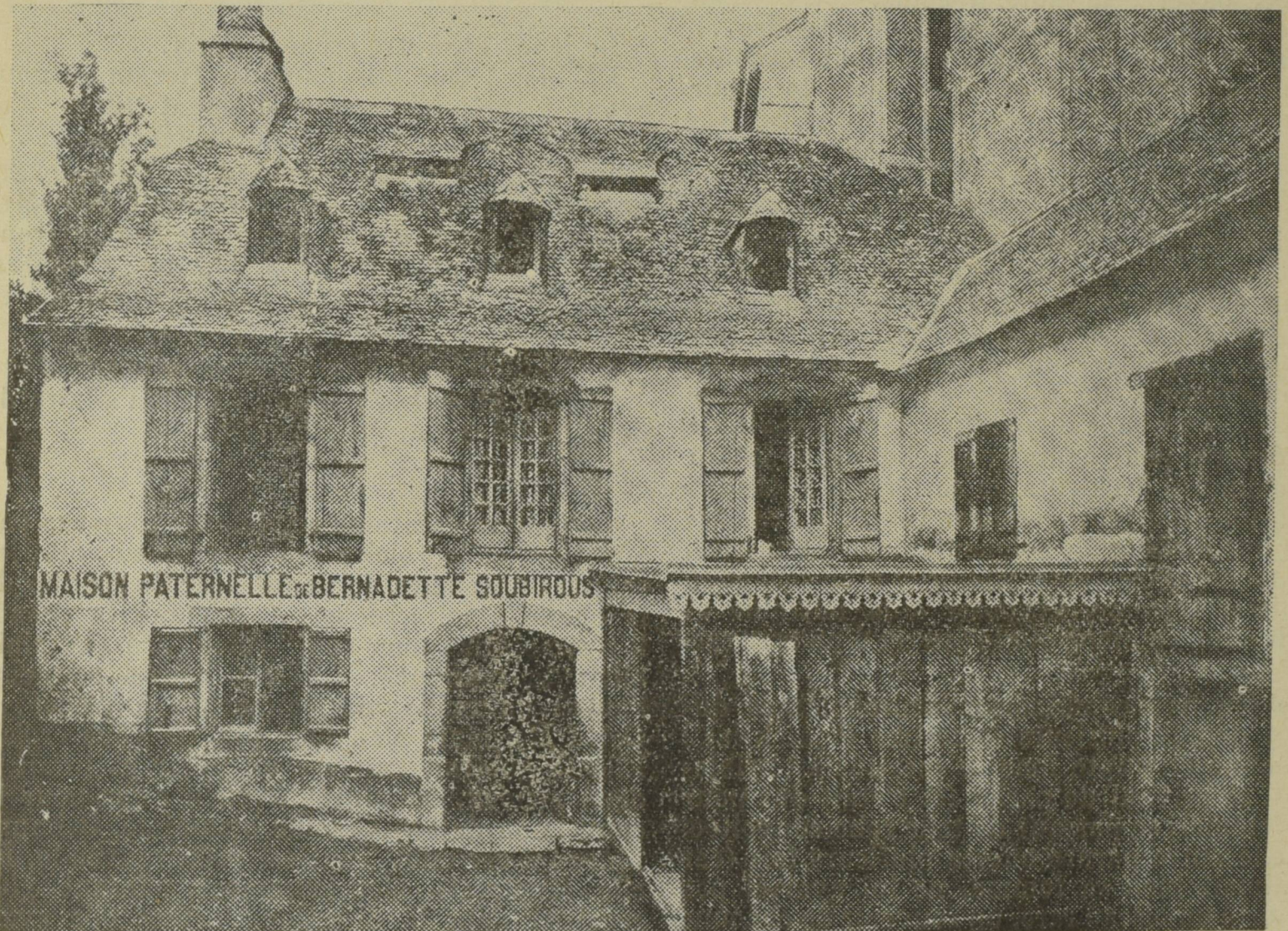
...Et maintenant, savez-vous ce qu'est devenu le *capitaine*? Si vous allez dans tel village de la Sarthe, vous le verrez *catéchisant* les enfants, morigénant doucement les vieux endurcis, surtout les malades, montant la garde, *l'arme au bras* (c'est-à-dire son chapelet en mains) pour faire la chasse aux jeunes trop oublieux de leur dignité — et puis le soir, assis au café, pour *évangéliser* les *purs* de l'endroit (car l'absinthe n'empêche pas les sentiments!)

V. RAMIE.

(*L'Echo des Familles.*)

Faire du bien à quelqu'un c'est lui prendre son cœur.

Abbé A. TIXIER.



LA MAISON NATALE DE LA BIENHEUREUSE BERNADETTE, À LOURDES



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

# “ LE FRANÇAIS ”

PAR DAMASE POTVIN

**M**ONSIEUR Damase Potvin offre, aux amis de la littérature canadienne-française, un nouveau roman, *Le Français*, œuvre d'une écriture fortement régionaliste précédée d'une préface plus régionaliste encore.

Le bonhomme Jean-Baptiste Morel, cultivateur du quatrième rang de Ville-Marie, — chef-lieu du comté de Témiscamingue — amant de la terre un peu à la façon des publicistes-colonisateurs, paraît très sentimental et peu gai certain après-midi d'août que le romancier nous le présente. Il a perdu son fils unique pendant la grande guerre. Il ne lui reste qu'une fille, Marguerite. Et celle-ci ne se presse pas de lui amener le soutien de ses vieux jours, l'excellent fermier que réclame la terre des Morel. Il y a pis. Marguerite vient d'apprendre à son vieux père qu'elle préfère Léon Lambert, l'engagé qui cultive leur ferme, à Jacques Duval, le gendre que Jean-Baptiste Morel désire parce qu'il augmentera de son bien le domaine des Morel. Léon Lambert, en outre, est un étranger. Paysan cénévole, aîné d'une famille nombreuse, il a quitté son pays après avoir fait la guerre des tranchées. Il est venu chercher, au Canada français, de l'argent à gagner et une terre à cultiver, car il aime la terre labourable d'une affection non moins romanesque que le père Morel. Mais après des vicissitudes variées, Léon Lambert, par un soir d'hiver, tombe à moitié gelé, sur la Baie-des-Pères qu'il a entrepris de traverser par une poudrerie redoutable. Jean-Baptiste Morel qui revient du bois, le découvre, le recueille et le soigne. Lambert guéri paie sa dette de reconnaissance par son travail de bon ouvrier agricole.

Et l'on assiste au progrès de l'idylle du paysan cénévole et de l'intelligente fille du cultivateur canadien, — malgré les intrigues de Jacques Duval, traître à la terre dans son cœur et qui n'attend qu'une occasion pour l'abandonner.

Jean-Baptiste Morel ne veut pas de l'alliance avec le Français qui est un étranger. D'autre part, le père de Jacques, cultivateur à l'aise, et qui avantagera son garçon d'un beau bien, le pousse vers Marguerite, dont il connaît les vertus et les talents domestiques.

Dans le même temps, un cultivateur-amateur, ancien négociant montréalais, convoite la terre du père Morel. A chaque nouvel ennui de ce dernier il lui offre pour son domaine un prix très élevé. Mais Jean-Baptiste Morel est inflexible.

Une corvée, deux tempêtes, un feu de forêt, un pique-nique, quelques croquis d'un *chantier*, une fête de la Sainte-Catherine, autant de pièces dont M. Potvin agrmente l'idylle de Marguerite Morel et de Léon Lambert, et le récit des ennuis du père Morel dans son affection pour la terre.

A la fin tout tourne bien et se termine par un heureux mariage pour le repos des âmes sensibles.

\* \* \*

On reprochera beaucoup plus sa préface que son roman, à l'auteur du *Français*.

M. Potvin aime la littérature régionaliste, mais d'un sentiment aussi romanesque que le père Morel aime sa terre du quatrième rang de Ville-Marie.

Le grand amour est la marque des grands cœurs. Mais M. Potvin a crié son amour dans sa préface, l'a extériorisé avec une pointe d'exagération. On lui en fera grief.

En vérité, la littérature régionaliste est un genre littéraire qui ne se discute plus que par les intelligences distraites. Cette formule offre, malgré qu'on en ait, à l'observateur attentif, les mêmes grands problèmes à résoudre, la même étude d'une humanité qui change peu dans le temps et l'espace, mais elle les lui présente sous un jour particulier, dans un décor plus neuf et plus original, sous des dehors d'une couleur spéciale et qu'un artiste a chance

d'utiliser pour renouveler des pensers anciens.

Le secret de l'écrivain véritable est de draper si bien quelque problème éternel d'un vêtement neuf, que ce problème retienne l'attention sous les lignes de son vêtement et que la coupe de ce dernier empêche l'un et l'autre de vieillir.

Il ne faut donc pas chicaner M. Potvin de son sentiment pour la littérature régionaliste, laquelle, d'ailleurs, contribuera plus que tout autre genre littéraire à donner réelle couleur nationale à la littérature canadienne-française. Néanmoins, il y a exagération, à la préface du *Français*, dans la manière dont M. Potvin marque son sentiment.

Relisez *la Brière* du Vicomte de Châteaubriand, *la Closerie de Champdolent* de M. René Bazin. Il semble bien que le régionalisme littéraire ne consiste pas à reproduire mécaniquement un vocabulaire plus ou moins correct, à semer d'anglicisme le langage de ses personnages, à leur faire dire satchel et autres sottises de même acabit.

Outre que l'anglicisme ne constitue pas, malheureusement, une particularité du Témiscamingue, il nous paraît que le régionalisme consiste beaucoup plus à noter la tournure d'esprit, la qualité des âmes, la syntaxe, les figures de langage, plutôt que le vocabulaire maladroit des types que l'on fait revivre.

L'amour rend aveugle, M. Potvin, on le voit et il le dit presque, aime le régionalisme jusque dans ses tares.

C'est une erreur.

\* \* \*

Les Anciens composaient avec une régularité géométrique. On a disséqué leurs ouvrages, mis à nu le squelette de leurs chefs-d'œuvre. Cette anatomie est surprenante. Le vieil Homère organisait ses chapitres en séries et les séries en groupes réguliers.

Mais depuis on a perdu cette forte discipline, cet amour de l'ordre.

Il ne faudrait pas l'exiger en particulier de M. Potvin. La composition du *Français* est beaucoup plus moderne, négligée. On remarque des répéti-

tions maladroitement dans les morceaux mêmes que M. Potvin a voulu soigner, dans les descriptions.

Il arrive, du reste, que M. Potvin n'ordonne pas mieux sa phrase que ses chapitres. Sa syntaxe n'est pas sûre. Il manque de sobriété, de concision, de correction.

Cela n'empêche qu'il n'ait quelque solide mérite. Et ce mérite lui vient surtout de l'imagination. Il est même trop abondant. Il sait d'ailleurs assez bien découvrir la scène à faire.

Et il y a des trouvailles quasi épiques.

Ainsi la corvée et la lutte des faucheurs dans la prairie fait songer à cette page d'épopée où Mistral décrit, dans *Mirelle*, la lutte des deux prétendants.

M. Potvin possède, en outre, des qualités d'observateur minutieux de nos mœurs canadiennes et, sinon beaucoup de robustesse, au moins une très heureuse santé intellectuelle.

S'il avait plus d'habileté dans l'usage des procédés de construction du roman, s'il écrivait mieux, M. Potvin nous présenterait des fruits d'une plus grande maturité littéraire.

Tel quel, le dernier roman de M. Potvin se lit avec beaucoup d'intérêt et n'ennuie pas son lecteur, bien qu'il soit d'un nombre de pages respectable.

Ferdinand BÉLANGER.

Un gamin de Paris, voyant un monsieur chauve :

“Tiens ! en voilà un qui a retourné sa brosse !”

**Vous Appréciez le**

**Thé Vert**

**"SALADA"**

H653FR

La saveur exquise des jeunes feuilles se conserve parfaitement intacte dans le paquet "SALADA" hermétiquement clos. D'un goût plus fin que n'importe quel thé Japon, Gunpowder ou Young Hyson.

# Ephémérides Canadiennes

SEPTEMBRE 1925

1 — Hier soir à Sherbrooke, est décédé le R. Frère Liguori, né Patrice Blais, à l'âge de 55 ans. Le R. Frère Liguori, qui fut pendant plusieurs années chef du Service Avicole de notre province, était directeur du *Bulletin de la Ferme* et l'auteur de quelques brochures pleines d'humour comme *Le diable est aux vaches*, *la Vie de Johnny Cassepinette*.

— Hier également, a eu lieu à Gaspé la bénédiction du nouveau monastère des Ursulines, présidée par S. G. Mgr F.-X. Ross, évêque du diocèse. Ce monastère abritera un noviciat, un pensionnat, une école normale et une école ménagère.

— A Gaspé, on fonde l'Union régionale des caisses populaires du district du même nom.

2 — MM. Jean Guérin, secrétaire général, et Alphonse de la Rochelle, chef du Secrétariat permanent de l'A. C. J. C., et le R. Père Colclough, S.J., aumônier général de la même association, représenteront notre association canadienne-française au Congrès international de la jeunesse catholique qui se tiendra à Rome, du 16 au 19 septembre.

— Le Congrès des Métiers et du Travail, (union internationale) en session à Ottawa, se

prononce en faveur de la journée de huit heures, et contre l'intervention des troupes dans les grèves.

4 — L'agent consulaire du gouvernement mexicain à Victoria et Vancouver, M. Branston, annonce que les relations diplomatiques sont rétablies, entre le Canada et le Mexique.

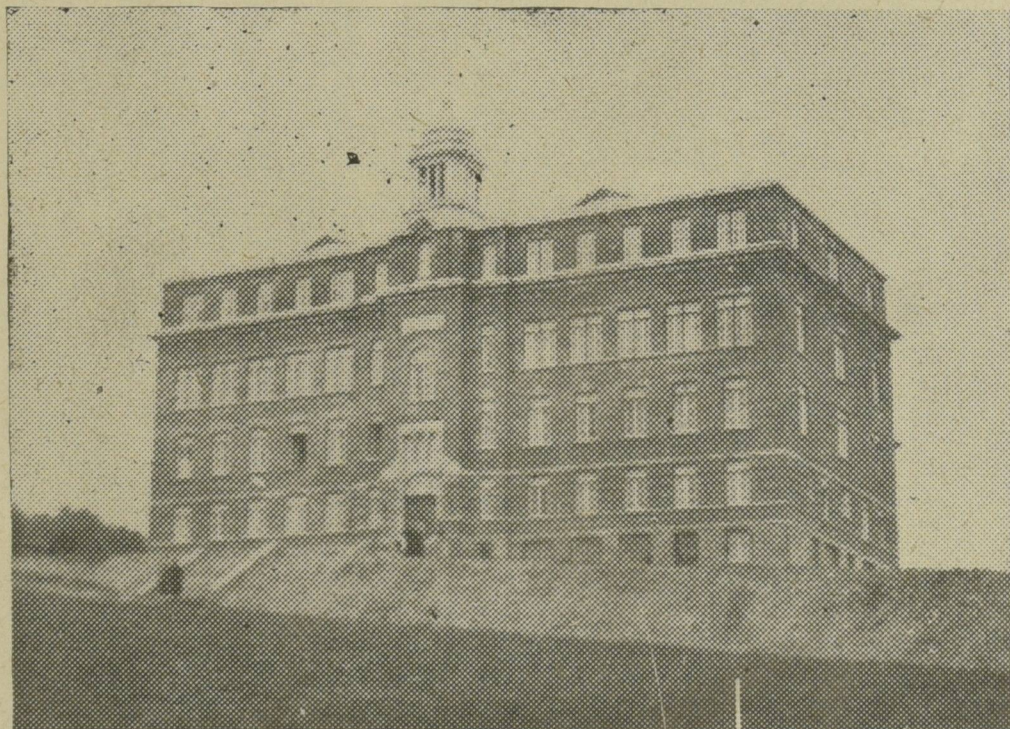
— A Sherbrooke décède S. Hon. le juge Arthur Globensky, de la Cour Supérieure du district de St-François.

5 — Le gouvernement de la province de Québec se propose de faire explorer à fond, au cours de la saison prochaine, les vastes territoires de l'Ungava, qui relèvent de sa juridiction. Ils sont encore peu connus, mais on a lieu de les croire bien pourvus de bois et de minerai. Des avions seront utilisés, pour les fins de cette exploration.

— A Québec a lieu l'ouverture de l'exposition provinciale. Elle se terminera samedi prochain.

— A Richmond-Hill, Ont., devant les électeurs de son comté, l'hon. Mackenzie-King, premier ministre du Canada, annonce la dissolution du Parlement. L'appel au peuple est fixé au 29 octobre prochain.

A cette occasion le Gouvernement fait plusieurs nominations : les hon. H.-S. Béland et Jacques Bureau sont faits sénateurs, ainsi que



LE NOUVEAU MONASTÈRE DES URSULINES DE GASPÉ.

les hon. Charles Murphy, John Lewis (Ontario), P.-E. Lessard et W.-A. Buchanan (Alberta), J.-J. Hughes et Crollman McArthur (Ile du Prince-Édouard) — les hon. Béland et Murphy gardant leur portefeuille.

M. Lucien Cannon, C.R., devient solliciteur-général ; M. Georges-H. Boivin, ministre de la Marine et des Pêcheries ; M. Gordon, vice-président de la Chambre des Communes, devient ministre de l'Immigration ; M. H.-F. Marler, ministre sans portefeuille ; l'hon. M. Cardin devient ministre des Douanes, et l'hon. M. Robb passe définitivement aux Finances.

M. Thomas Vien est choisi comme représentant de la province de Québec à la commission des chemins de fer.

Plusieurs juges sont aussi nommés, parmi lesquels on remarque quelques noms français : M. J.-A.-C. Éthier, député des Deux-Montagnes, qui remplace l'hon. juge C. Lebeuf, à la Cour de Circuit de Montréal ; M. Jos. Archambault, député de Chambly-Verchères, qui remplace le juge Globensky, à Sherbrooke ; M. H.-A. Fortier, député de Labelle, qui remplace le juge Désy, aux Trois-Rivières.

— Sir Henry Thornton est maintenu à la présidence des Chemins de fer nationaux, et son salaire est porté à \$65,000 par année.

— Un incendie détruit cinq maisons à St-Anselme de Dorchester.

7 — M. le sénateur R. Dandurand est élu président de la Société des Nations, à Genève.

— L'Université de Montréal ajoutera cette année à sa Faculté des sciences, un cours de botanique. Le titulaire de cette nouvelle chaire sera le R. Frère Marie-Victorin, des Frères des Écoles Chrétiennes.

8 — Les lieutenants-gouverneurs des provinces du Canada sont à Spencer-Wood, les hôtes de l'hon. M. Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

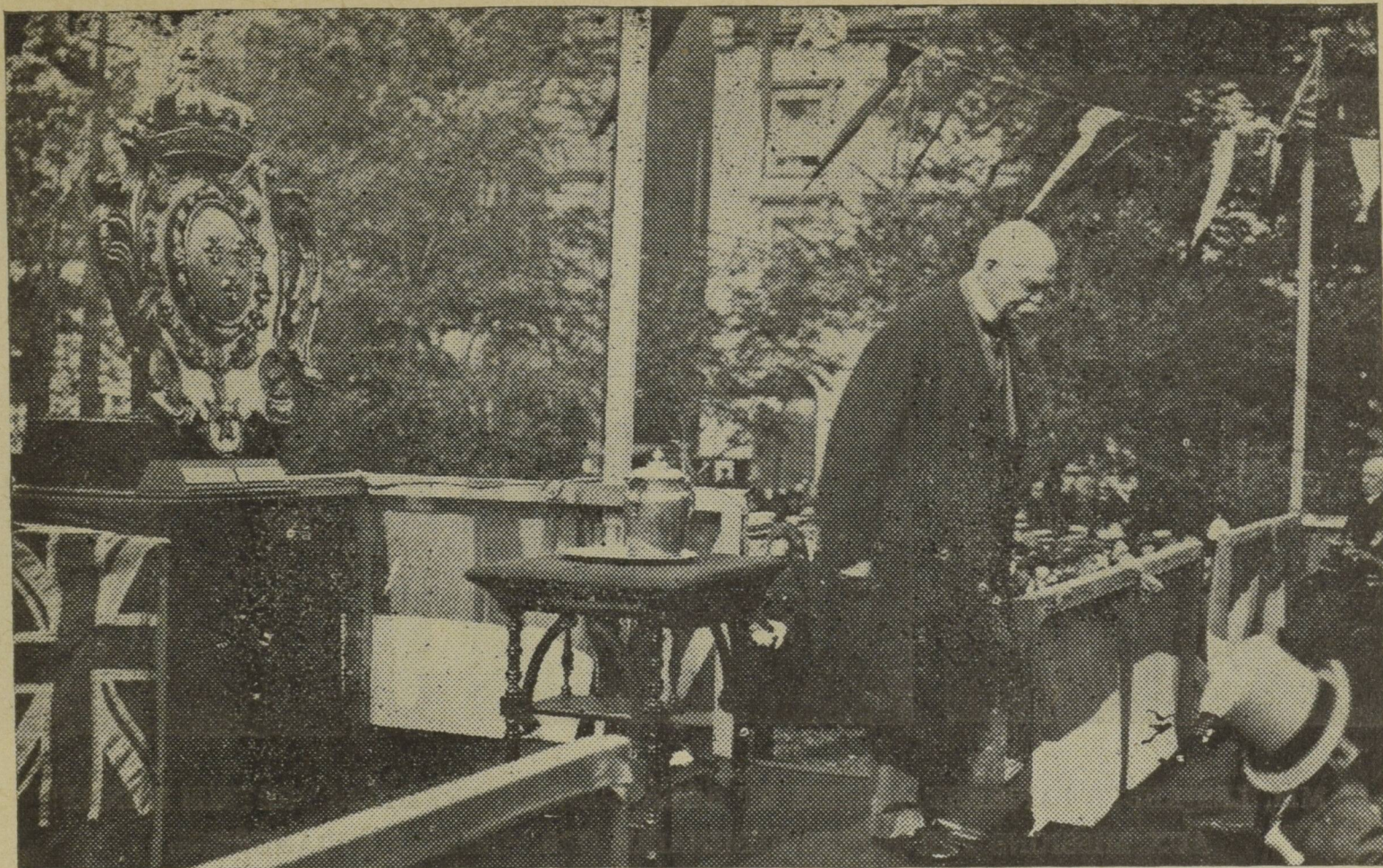
— L'hon. M. Robb, le nouveau ministre des Finances à Ottawa, annonce un emprunt canadien de \$75,000,000. Ces obligations, à quinze ans, porteront un intérêt de  $4\frac{1}{2}\%$ .

— Le gouvernement français mettait récemment à la disposition de l'Université Laval une bourse de 10,000 francs. Cette bourse vient d'être attribuée à M. le Dr Nérée Lavergne, de Sainte-Flore, qui ira compléter ses études médicales à Paris.

9 — A Québec sur la place de l'Esplanade, l'hon. Peter-C. Larkin, Haut-Commissaire canadien à Londres, remet officiellement à la ville de Québec, l'écusson du Roi de France, enlevé des portes de notre ville et donné à la ville de Hastings, en Angleterre, par le général Murray, en 1759.



LES GOUVERNEURS DES PROVINCES CANADIENNES À SPENCER-WOOD.



L'HON. P. LARKIN, HAUT-COMMISSAIRE CANADIEN À LONDRES, REMETTANT L'ÉCUSSON DU ROI DE FRANCE À LA VILLE DE QUÉBEC.

— A Laval-des-Rapides, près Montréal, décède le R. Frère Orestus, préfet des études à l'Académie Commerciale de Québec, à l'âge de 58 ans.

13 — S. G. Mgr Langlois remet à M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, le titre et les insignes de Protonotaire apostolique.

14 — L'Orphelinat d'Youville que les Sœurs de la Charité de Québec viennent de faire construire à Giffard, ouvre ses portes aujourd'hui aux petites orphelines. Les petits orphelins de Nazareth, à Québec, s'y rendront dans quelques semaines.

— M. Charles-Vincent Massey, industriel fort en vue de la province d'Ontario, entre dans le cabinet King en qualité de ministre sans portefeuille.

15 — On inaugure à Ottawa l'immeuble servant de Grand et de Petit Séminaire diocésain. Dès le jour de l'entrée, vingt-huit séminaristes, s'inscrivent au Grand Séminaire. L'ouverture officielle aura lieu le 22 septembre prochain.

— L'hon. M. Patenaude, député de Jacques-Cartier au parlement de Québec, décide de se porter candidat pour le même comté aux prochaines élections fédérales. M. Patenaude sera en même temps le chef des conservateurs de la province de Québec.

16 — On apprend le décès de Mgr J.-A. Prévost, curé de N.-D. de Lourdes de Fall-River. Mgr Prévost était né dans notre province, à Saint-Charles de Bellechasse, le 10 octobre 1849, et avait été ordonné à Saint-Hyacinthe, par Mgr Moreau, le 21 septembre 1879.

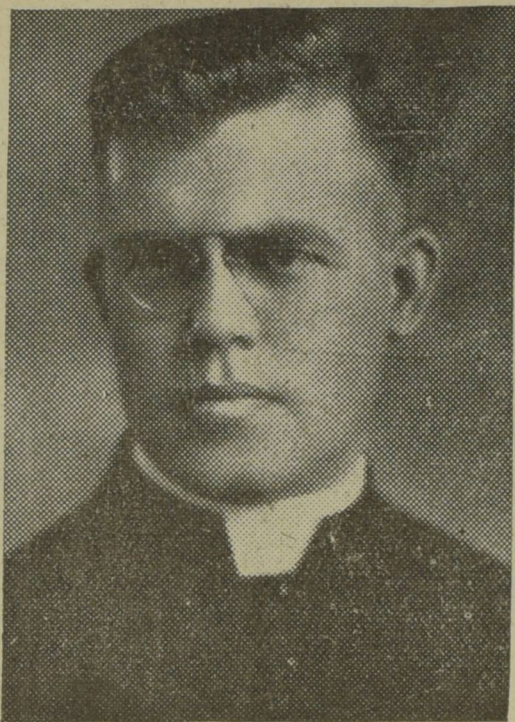
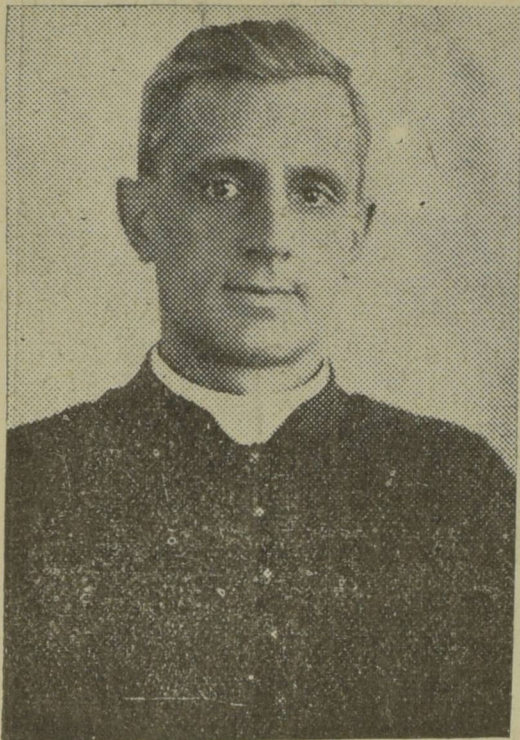
17 — Aujourd'hui se tient à Saint-Hyacinthe un congrès de tertiaires franciscains sous la présidence de S. G. Mgr Decelles, évêque du diocèse.

— Trois prêtres canadiens-français, MM. les abbés Lapière, Lomme et Bérichon, de la Société des Missions Étrangères de la province de Québec, s'embarquent aujourd'hui à Vancouver pour Shangaï, en route pour la Mandchourie. Ce sont les premiers missionnaires que notre Séminaire donne aux missions.

— Deux Pères Franciscains, les RR. Pères Séraphin Benoît et Marie-Gabriel Duchesnay s'embarquent à Vancouver pour Nagasaki, en route pour Kagoshima, Japon, lieu de leur mission.

20 — Les ouvriers des Syndicats catholiques et nationaux, actuellement en congrès aux Trois-Rivières, se consacrent à la sainte Vierge en son sanctuaire de N.-D. du Cap.

21 — On annonce de Saint-Boniface, Man., la mort de l'hon. M. Alphonse-Alfred-Clément Larivière, sénateur, à l'âge de 83 ans.



MM. LES ABBÉS LAPIÈRE, LOMME ET BÉRICHON, LES PREMIERS PRÊTRES DONNÉS  
AUX MISSIONS PAR NOTRE SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

— Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, dans la province de l'Alberta, l'enseignement du français comme langue maternelle, durant les deux premières années du cours, est sanctionné par un règlement du Ministère de l'Instruction publique de cette province.

22 — A Québec, l'hon. M. Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, préside l'ouverture du deuxième congrès annuel de l'Association des Bonnes Routes.

— Un incendie éclate dans un magasin de Saint-Camille de Bellechasse et il en résulte une conflagration. Dix-sept maisons et l'église paroissiale sont la proie des flammes.

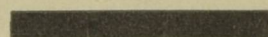
— L'union catholique et nationale des ouvriers du Canada, avant de terminer ses séances aux Trois-Rivières, décide de tenir à Sherbrooke, son congrès de 1926.

23 — L'hon. M. Mackenzie-King, premier ministre du Canada, tient une assemblée à Saint-Sauveur de Québec, au marché Saint-Pierre. Plus de 10,000 personnes assistent à cette démonstration libérale.

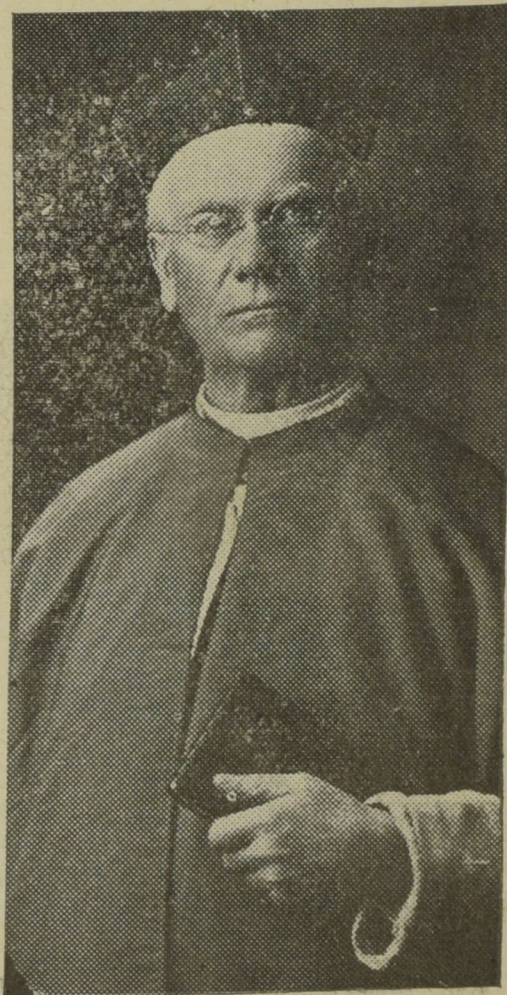
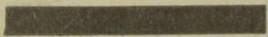
26 — Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, de Montréal, dont la maison de Québec est présentement sise rue Simard, viennent d'acquérir un lopin de terre important au Chemin St-Louis, angle de l'avenue Holland, où elles se disposeraient à établir, sur des bases plus développées et plus commodes, le siège de leurs œuvres grandissantes en notre cité.

28 — Les journaux de ce matin annoncent que M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, accepte d'être candidat dans le comté de Labelle, aux prochaines élections fédérales. M. Bourassa sera indépendant.

30 — On annonce de nouveaux tarifs postaux au Canada à partir de demain, 1<sup>er</sup> octobre. Le tarif d'affranchissement pour les lettres de France, par exemple, sera de huit sous au lieu de dix, et l'affranchissement des cartes-postales, pour le même pays, sera de quatre sous.



MGR J.-A. PRÉ-  
VOST, P.A., curé  
de N.-D. de LOUR-  
DES de FALL-RI-  
VER.



# Gauserie scientifique

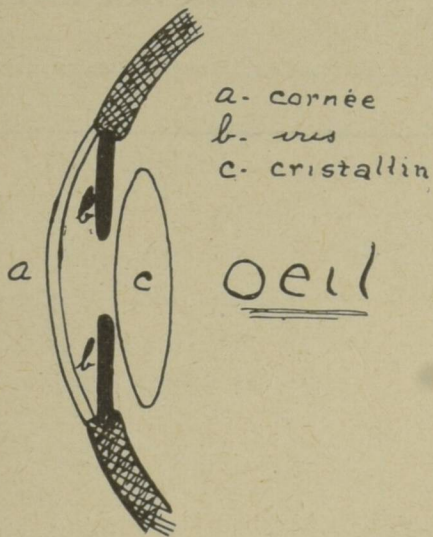
## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### L'IRIS DE L'ŒIL

L'IRIS est cet organe qui particularise l'œil, c'est-à-dire qui lui donne sa couleur, son velouté, son attrait ; ses caractéristiques enfin. L'œil est noir, ou bleu, ou brun, ou gris, suivant la couleur de son iris ; et c'est à lui qu'il doit son plus ou moins de beauté.

L'iris joue essentiellement le rôle du diaphragme dans l'appareil photographique ; mais diaphragme d'une perfection que n'atteint jamais l'appareil artificiel.



Il consiste en une membrane qui se tend entre la cornée et le cristallin, et qui est chargée de *doser la lumière* à la rétine.

La lumière est-elle vive, l'ouverture de l'iris se rétrécit, le *noir de l'œil* rapetisse. Le jour est-il terne ; entre-t-on dans un endroit mal éclairé, l'iris se dilate, le *noir de l'œil* grandit.

\* \* \*

On devine tout de suite l'importance primordiale de cet organe, qui empêche la rétine d'être éblouie par une trop grande lumière, et qui agit de façon à tenir cette lumière constamment égale dans l'œil.

Certains médicaments, comme l'éseryne, font se rétrécir l'ouverture de l'iris, pendant que d'autres, comme l'atropine, la dilatent. C'est un artifice auquel recourent certaines coquettes pour acquérir l'air langoureux que donnent des pupilles dilatées ; mais c'est aux dépens de leur vision, qui est d'abord temporairement compromise, et peut le devenir pour de plus longues périodes si les imprudences sont répétées.

Certaines émotions comme l'angoisse, la peur, dilatent la pupille. Enfin on sait qu'à la mort le relâchement musculaire général la fait se dilater définitivement.

\* \* \*

Comme tous les autres organes du corps l'iris est sujet aux maladies. Il y a donc des *iritis*, ou inflammations de l'iris, dues à diverses causes, et notamment au rhumatisme, dont l'iritis est une complication aussi fréquente que grave.

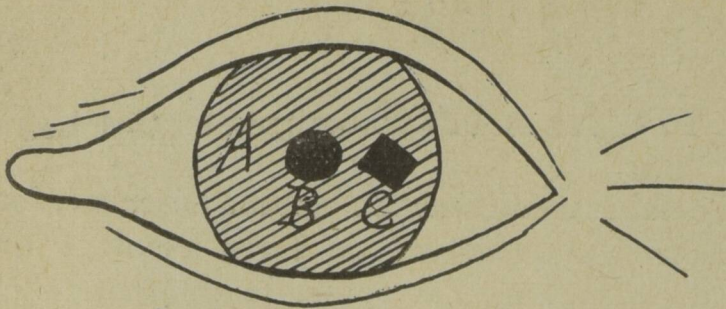
L'une des conséquences les plus redoutables de l'iritis est l'accolement de l'organe à la cornée sous jacente. Dès lors il ne peut plus jouer son rôle parce qu'il est devenu rigide. Il en résulte de graves inconvénients pour l'œil, qui est mal protégé contre la lumière trop vive.

Le chirurgien tente alors de décoller les adhérences afin de rendre à l'organe sa flexibilité. Il n'y réussit pas toujours.

L'iris est aussi le siège d'une autre opération relativement fréquente : c'est la pupille artificielle.

Pour la pratiquer, après avoir fendu la cornée et introduit par la plaie un crochet ou une pince fine, on attire l'iris au dehors et on en coupe aux ciseaux un lambeau plus ou moins grand. L'œil ainsi traité a une apparence étrange. Sa pupille, au lieu d'être ronde, est d'aspect irrégulier, ou le plus souvent il y a deux

pupilles, dont l'une ronde et l'autre plus ou moins quadrangulaire.



- A - iris  
B - pupille naturelle  
C - pupille artificielle

Les effets de cette opération sont en général très bons, surtout lorsque l'opération est pratiquée pour remédier aux inconvenients provoqués par des taches centrales de la cornée. La nouvelle ouverture permet aux rayons lumineux de pénétrer dans l'œil au niveau de ces taches, et la vision est rétablie.

LE VIEUX DOCTEUR.

## UNE DIFFÉRENCE

Un jour, une dame se trouvait chez l'épicier à faire ses emplettes. Son frère, l'abbé L.-O. H., de Montréal, venait, quelques semaines avant, d'être nommé aumônier du pénitencier St-Vincent de Paul. L'épicier demanda à la dame comment son frère allait au pénitencier. Elle lui répondit qu'il semblait s'y plaire assez et qu'il s'attendait bien d'y être pour longtemps. Alors, une femme qui se trouvait là et qui avait écouté la conversation, s'avança et dit toute surprise : "Quoi vous avez un frère au pénitencier et il aime cela? Mon fils est là et s'ennuie beaucoup!"...

Rien d'étonnant à cela, car il y avait une différence, n'est-ce pas?

L'abbé H. est décédé en avril 1912, après vingt-six ans passés au service des prisonniers. Il ne s'y était jamais "ennuyé".

La conquérante des cœurs ce n'est point la beauté, ce n'est point l'esprit et le génie, c'est la bonté.

Père VAN TRICHT, S.J.

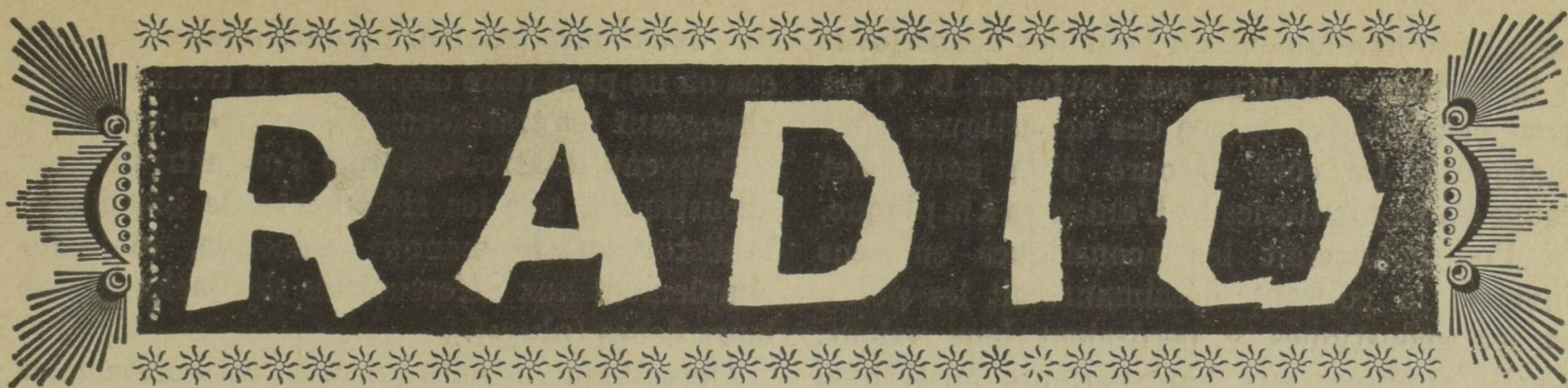


DEMANDEZ NOS PRODUITS

Les chocolats MARIA CHAPDELAINÉ  
et chocolats SANS PAREIL

*Bonbons Candiac*  
- (Canada) Limitée -





# RADIO

## *Acoustiques et haut-parleurs*

\*\*\***L**\*\*\*  
 \*\*\***E**\*\*\*  
 \*\*\***L**\*\*\*  
 \*\*\***E**\*\*\*

Le meilleur récepteur ne vaut absolument rien s'il est condamné à donner sa musique à travers des mauvais acoustiques ou un mauvais haut-parleur. Pour faire de la distance, comme on dit en termes d'amateurs, il faut une paire d'acoustiques très sensibles et ce n'est certainement pas parmi les appareils à prix réduits qu'on les trouve. Pour obtenir du volume, il faut un bon haut-parleur de dimension et de construction convenables et encore là il faut mettre un prix assez élevé pour en obtenir un bon. De plus, il arrive très souvent que des acoustiques ou des haut-parleurs de même marque, donnent des résultats très différents. Il faut donc savoir choisir si l'on veut s'organiser parfaitement.

Commençons d'abord par les acoustiques. Théoriquement une bonne paire d'acoustiques serait celle dont les bobines indiquerait le plus grand nombre d'ohms. Ainsi une paire d'acoustiques de 2,500 ohms serait moins bonne qu'une autre de 5,000 ohms. Mais il faut noter qu'il s'agit ici des ohms fournis par l'impédance des bobines et non pas par leur résistance.

Or il existe maintenant sur le marché des acoustiques qui indiquent 5,000 ohms, qui les ont bien en résistance, mais non pas en impédance. Il suffit pour cela que le fil soit moins bon conducteur. Le résultat est que ces acoustiques marquant 5,000 ohms sont souvent inférieurs à d'autres marquant 2,500. Donc le chiffre ohmique que l'on trouve sur les acoustiques ne signifie pas grand'chose maintenant. Pour un amateur ordinaire il n'y a qu'un seul moyen, c'est de comparer les résultats obtenus

avec différentes marques et même avec différents numéros d'une même marque.

On doit être plus exigeant pour les acoustiques que pour le haut-parleur. C'est-à-dire que les acoustiques, demandant beaucoup moins d'amplification, n'étant pas surmontés d'un pavillon qui déforme toujours, sont supposés nous donner une musique parfaite.

Si donc vos acoustiques vous donnent une musique déformée, ou encore que les diaphragmes vibrent désagréablement, et que d'autre part la réception est bonne, vous pouvez en conclure qu'ils sont inférieurs. Un défaut assez fréquent parmi les acoustiques à bon marché, c'est leur insensibilité. Il faut un courant extraordinaire pour qu'ils indiquent un peu de vie. La musique qu'ils donnent, est amortie, et sans harmoniques. Au contraire une bonne paire d'acoustiques vous donnera l'illusion d'être dans la salle du concert, la musique sera sonore et riche.

Il n'est guère possible d'améliorer une mauvaise paire d'acoustiques. Il n'est pas conseillé, non plus, à moins d'être un expert et d'avoir l'outillage voulu, d'essayer d'aimanter les pôles, de refilet les bobines, de redresser et de fixer les diaphragmes. Dans la plupart des cas on ne fera qu'empirer les choses. Il n'y a pratiquement que des remèdes préventifs pour les acoustiques. Ces remèdes consistent à acheter de bons acoustiques et de les garder en bon état.

Lorsqu'on possède une bonne paire d'acoustiques, il y a certaines précautions à prendre pour les conserver en bon état. Il faudra tout d'abord éviter tout effort qui pourrait casser les fils délicats dans leur enveloppe. Il faut éviter aussi de frapper les acoustiques ensemble ou de leur faire subir un choc quelconque. Cela aurait pour effet de diminuer l'aimantation des pôles. De même il faudra prendre soin, pour conserver l'aimantation des pôles, de bien connecter les acoustiques. On ne peut pas

placer indifféremment un bout des acoustiques à la plaque et l'autre aux batteries B. C'est pour cela que les bornes des acoustiques sont marquées. Le côté entouré d'un petit filet rouge va aux batteries B. L'autre va à la plaque. Si l'on connectait les acoustiques en sens inverse, le courant désaimanterait les pôles, et les acoustiques y perdraient leur valeur. Ceci s'applique aux haut-parleurs aussi bien qu'aux acoustiques.

Il arrive souvent que l'on désire connecter ensemble plusieurs acoustiques. Dans le cas où il n'y a que deux paires d'acoustiques on les connecte en série. C'est-à-dire : la borne "batterie" d'une paire est connectée aux batteries B, la borne plaque de l'autre paire va à la plaque. Et les deux autres bornes qui restent sont connectées ensemble.

Lorsqu'il y a trois paires on connecte deux paires en série comme ci-dessus et la troisième paire est placée en parallèle sur les deux autres. On peut aussi connecter les trois en série, mais souvent avec moins de résultats.

Dans le cas où l'on veut connecter quatre paires, on fait deux groupes de deux connectés en série, on réunit ensuite ces deux groupes en parallèle.

Pour ceux qui ne savent pas ce que c'est que de connecter en parallèle, disons que c'est un genre de connexion où les pôles de même nom sont mis ensemble. C'est l'inverse de la connexion en série qui met ensemble les pôles de noms contraires.

Il arrive assez souvent que les acoustiques soient criards, bruyants et donnent tout autre chose que de la musique. Étant supposé que la réception soit bonne, et que le détecteur opère normalement, le trouble vient plus souvent des transformateurs de basse fréquence que des acoustiques eux-mêmes. Ces cris sont plus sensibles lorsqu'il y a deux étapes de basse fréquence et qu'on emploie un voltage élevé, de 90 volts en montant. Les remèdes à ce mal consistent : 1° à éloigner les deux transformateurs l'un de l'autre, à les placer à angle droit, de façon à diminuer leur interférence mutuelle ; 2° à diminuer le voltage d'amplification ; 3° à mettre "à la terre" les armatures des transformateurs ; 4° à renverser les connexions sur les primaires et les secondaires des transformateurs ; 5° à placer un petit condensateur .0005 en parallèle sur le secondaire

du deuxième transformateur. Dans certains cas on ne peut faire disparaître le trouble qu'en changeant les transformateurs eux-mêmes.

Souvent les troubles que l'on attribue aux acoustiques, tels les sifflements, le brouillage, la distortion, le manque d'énergie, sont dus simplement aux défauts des jacks ou de leurs fiches (plugs).

On sait que la pâte à souder est conductrice d'électricité. Qui n'a vu en soudant un fil sur un jack, la pâte devenir liquide sous l'influence de la chaleur et couler un peu partout sur les différentes lames du jack ainsi que sur leur matériel isolant. Cette pâte fait un court circuit partiel entraînant une partie parfois considérable du courant destiné aux acoustiques. Il faut donc mettre le moins possible de pâte à cet endroit surtout, d'autant plus que la soudure n'en est que meilleure.

Il faut voir aussi à ce que les points de contact des lames entre elles ne soient pas oxydés, et que les lames elles-mêmes aient l'élasticité voulue pour revenir sur elles-mêmes, lorsque la fiche est enlevée.

\* \* \*

Les haut-parleurs ne donnent pas tous également satisfaction. D'une façon générale les haut-parleurs dont la cloche est petite donnent une musique faible et criarde. Par contre les haut-parleurs à grande cloche donnent une musique volumineuse mais déformée. L'idéal serait d'avoir plusieurs haut-parleurs dont les cloches seraient de différentes dimensions. Les notes élevées de la gamme seraient mieux reproduites par les petites cloches, les notes graves seraient plus riches en sortant par les grandes cloches. Mais cela n'est guère pratique et il y a un juste milieu dans lequel on choisit un haut-parleur dont la cloche n'est ni trop petite ni trop grande.

Il y a sur le marché quelques bons adapteurs pour phonographes. Étant donné le degré de perfection avec laquelle on fabrique maintenant les chambres acoustiques des phonographes, on a généralement de bons résultats avec ces adapteurs.

On sait que la cause principale de la déformation de la musique dans le haut-parleur vient du pavillon de ce dernier. Il sera toujours difficile d'avoir de la bonne musique en haut-parleur, tant que l'on conservera ce pavillon.

Il y a actuellement sur le marché des haut-parleurs sans pavillon. L'organe d'amplification est une membrane de parchemin tendu. Les vibrations du diaphragme sont transmises au centre de cette membrane.

De cette façon on évite la déformation produite par le pavillon. Il est vrai que la musique a moins de volume, mais elle est meilleure ; au reste on peut l'amplifier par ailleurs, en ajoutant une autre étape de basse fréquence. Certaines marques de ces haut-parleurs donnent une musique grêle. Ce n'est qu'une défectuosité de cette marque en particulier, qui n'affecte en rien l'excellence du principe.

Ls-M. BOLDUC, ptre.

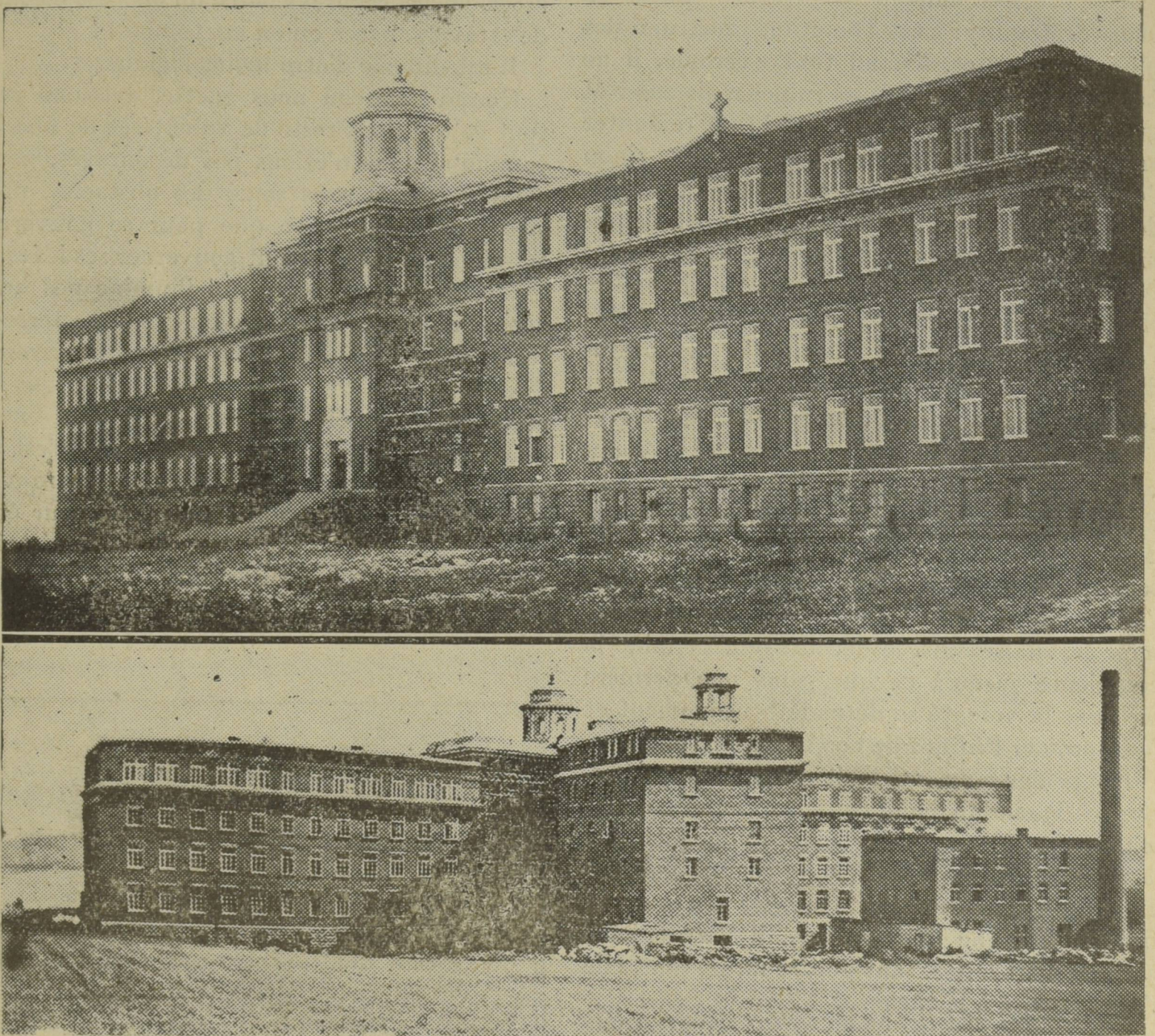
N'achetez pas sans connaître  
les avantages du  
*Radio de Forest*

CATALOGUE adressé sur demande.

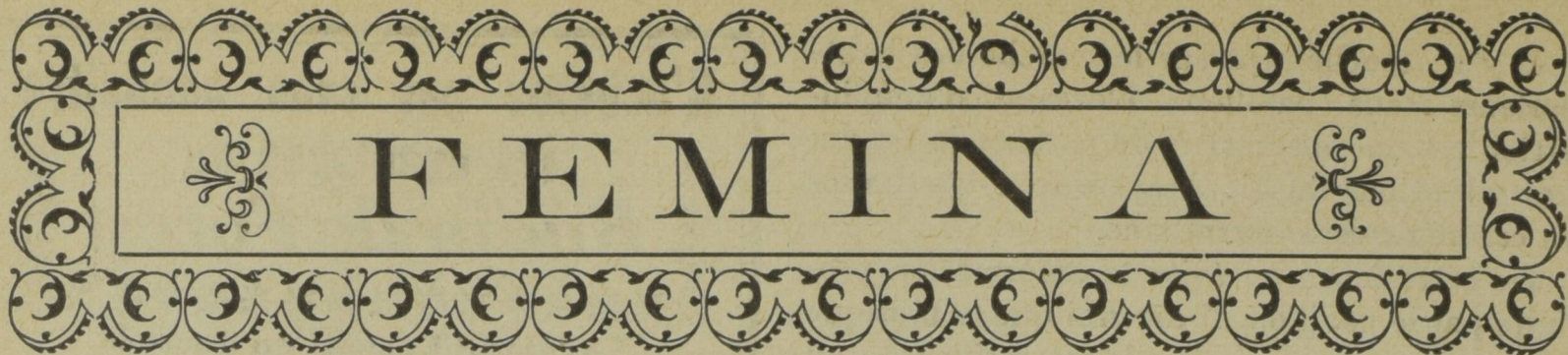
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

*Robitaille*  
Enn

320 rue St-Joseph, Québec.



VUES DU NOUVEL ORPHELINAT D'YOUVILLE, CONSTRUIT À GIFFARD PAR  
LES SŒURS DE LA CHARITÉ DE QUÉBEC.



## Un écueil à éviter

LE DÉCOURAGEMENT

**L**E découragement est, avec la sensibilité, un écueil dont il faut se garer si nous voulons que notre vie morale soit vraiment belle et féconde.

Cet ennemi se présente tantôt en coup de foudre : c'est l'émotion-choc, une des plus dangereuses. Quand tout s'écroule, il ne faut pas s'ensevelir sous les ruines mais aussitôt que l'âme a pu se ressaisir, il lui faut remonter en dépit de tout, au point de départ, sinon l'ennemi s'attaquera directement aux assises de la vie morale pour la désagréger et l'annihiler.

L'âme découragée se laisse abattre, détendre, elle ne regarde même plus comme possible l'action jugée d'abord nécessaire, la contradiction paraît inévitable et l'idée va se réaliser et renouveler la faute qu'on semble déplorer.

Pour d'autres natures moins faciles à émouvoir, le découragement s'infiltré peu à peu : l'âme est surprise de faire à demi ce qu'elle désirait presque parfait. Petit à petit, la conscience se désagrège comme la falaise sous l'action continue de la vague. Comme la vague mine la falaise ainsi le découragement mine la conscience jusqu'à ce que, sous une dernière secousse la volonté se détende brusquement et fasse crouler l'édifice de nos bonnes résolutions.

Rappelons-nous ce trait de l'Histoire Ancienne : Tamerlan tenait conseil après un combat malheureux ; tous ses officiers opinaient pour la retraite. En les écoutant, le célèbre guerrier avait vu le long de sa tente monter une fourmi ; trois fois, d'une chiquenaude, il l'avait jetée par terre, trois fois, sans perdre un instant, elle s'était remise à la tâche.

“ Cette fourmi, dit-il, est plus sage que nous et elle nous a marqué notre devoir : quand on est tombé, on se relève, quand on a reculé, on

avance, quand on est vaincu, on recommence la bataille. En avant ! Tamerlan ne se décourage pas ! ”

Si nous agissions comme Tamerlan !!

Et d'ailleurs, examinons de plus près la valeur du découragement, qu'est-il, sinon un péril et une faiblesse ?

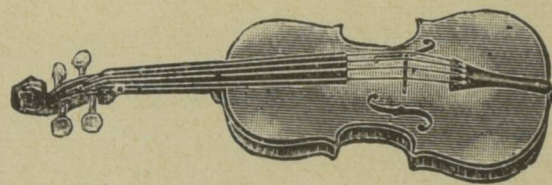
On s'enlève du courage parce qu'on en a pas assez, on se décourage parce qu'on s'est reconnu des travers, parce qu'on est tombé !!

Il est difficile d'être moins logique.

Quand l'ennemi nous guette, agissons avec tout ce qui nous reste de volonté et de liberté, comme si nous n'étions pas découragés, poursuivons le but sans souci des obstacles, nous souvenant sans cesse que pour se gouverner soi-même, il faut surtout gouverner ses idées.

L'idée est la lumière qui illumine nos horizons, l'aile agile qui nous enlevant au terre-à-terre, nous fait planer au-dessus des diverses directions possibles, c'est dans les rayons de cette lumière bienfaisante qu'il faut nous placer pour voir clair et vouloir bien, c'est de ces hauteurs qu'il faut gouverner notre vie, c'est le point stratégique à occuper pour être vraiment maître de soi ; c'est là que la victoire est facile et qu'elle est décisive.

Jeanne LE FRANC.



**\$3.95** Pour ce violon, une valeur de \$7.50, vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

**Allen Nouveautés**

St-ZACHARIE, P. Q.

## BOITE AUX LETTRES

ALYS.— Votre travail ne peut être publié, il vous faudrait revoir un peu les règles de la grammaire.

UNE LECTRICE.— En vous adressant aux maires de ces municipalités, vous auriez, je crois, les renseignements que je ne puis vous donner ici.

MAMAN.— Vous trouverez ce livre dans une librairie.

MADELEINE.— Oh ! la grande joie que m'a causée votre retour, petite Madeleine ! Combien je vous désire heureuse malgré la souffrance morale qui semble vous étreindre, venez avec confiance à la " grande amie " qui saura vous comprendre et vous dire peut-être le mot qui vous aidera.

J'ai fait avec plaisir le message à Violette de l'Immaculée, peut-être vous a-t-elle retrouvée dans votre solitude ?

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Votre poésie a été publiée... la mesure de vos vers ne s'emploie pas dans une pièce de poésie, si ce n'est dans des vers alternés.

Enfin le grand secret est venu ! Si vous saviez comme tout ce qui vous est cher m'intéresse et je fais des vœux ardents pour que bientôt se réalise votre beau rêve ! En attendant, petite amie, soyez toute à la volonté de Celui qui vous veut à Lui sûrement puisqu'Il vous conduit au Calvaire chargée d'une croix que vous n'avez pas désirée mais que vous aimerez bien, parce qu'Il le veut ainsi.

Votre retour me fait toujours plaisir, n'en doutez pas.

Jeanne LE FRANC.



(Suite)

### BISCUITS À LA POUDRE À PÂTE

La pâte dont sont faits les petits pains chauds et les biscuits à la poudre à pâte est mélangée d'une manière différente des pâtes claires. Dans une mixture très épaisse comme celle des biscuits à la poudre à pâte, la matière grasse est coupée dans la farine avec les autres ingrédients secs. On mélange d'abord les ingrédients,

puis on incorpore la graisse. On peut le faire avec les doigts, mais c'est encore mieux de se servir de deux couteaux. Le liquide est ajouté en dernier, ensuite la pâte est manipulée légèrement et doit être plutôt molle et spongieuse ; assez molle pour tomber si elle n'est soutenue des deux côtés, et assez ferme pour se soutenir quand on la fait tomber par cuillerées dans des moules ou sur une tôle.

Il est peut-être nécessaire d'indiquer de nouveau les proportions pour les biscuits à la poudre à pâte, puisque cette pâte est la base de plusieurs sortes de petits pains chauds : 2 c. à thé de poudre à pâte,  $\frac{1}{4}$  c. à thé de sel, un  $\frac{1}{3}$  tasse de liquide eau ou lait et une à deux c. à table de matière grasse par tasse de farine.

### PRÉPARATION-TYPE DES BISCUITS À LA POUDRE À PÂTE

2 tasses de farine	$\frac{3}{4}$ tasse de liquide eau
4 c. à thé de poudre à pâte.	ou lait.
$\frac{1}{2}$ c. à thé de sel.	2 à 4 c. à table de beurre ou de graisse.

I. Sasser la farine avant de la mesurer, sasser encore avec la poudre à pâte et le sel.

II. Faire entrer la graisse en frottant avec le bout des doigts ou bien travailler avec une fourchette, ou deux couteaux. Ne pas trop couper la graisse, lui donner la grosseur d'une moitié de pois.

III. Ajouter le lait promptement et mélanger avec un couteau, ou manipuler le moins possible.

IV. Abaisser la pâte et lui donner 1 pouce d'épaisseur.

V. Couper et dorer le dessus avec du lait ou une mixture de sucre et d'eau : 2 cuillerées de sucre pour une tasse d'eau.

VI. Faire cuire 12 à 15 minutes dans un fourneau chaud.

Avec cette formule on peut faire :

#### 1° BISCUITS INSTANTANÉS

Travailler la pâte, tel qu'indiqué ci-haut puis faire tomber la pâte par cuillerée sur les tôles graissées.

#### 2° BISCUITS ROULÉS AUX FRUITS

I. Ajouter à la recette-type 2 cuillerées de sucre, 1 œuf, le  $\frac{1}{3}$  d'une tasse de raisin sec égrené et haché, 2 c. à table de citron haché fin, et  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de cannelle.

II. Procéder comme méthode générale.

III. Faire une abaisse de  $\frac{1}{4}$  pouce ; badi-geonner avec du beurre fondu et saupoudrer avec du sucre, de la cannelle et des fruits, ou raisins de Corinthe.

IV. Donner la forme d'un gâteau roulé ; couper en tranche d'un pouce et  $\frac{1}{2}$  de longueur.

V. Mettre sur des tôles ou dans une lèchefrite graissée et faire cuire dans un fourneau chaud 15 minutes environ. On fait ces biscuits plus riches en ajoutant des œufs.

### 3° PETITS FOURS

Aux ingrédients secs employés dans la formule ci-dessus,

I. Ajouter 4 c. à table de sucre.

II. Mélanger et battre. On relève le goût davantage en ajoutant un œuf et en diminuant la quantité de lait de 2 cuillerées à table.

III. Faire cuire dans des moules graissés 25 à 30 minutes.

### 4° BISCUITS AU FROMAGE

Les biscuits au fromage se préparent comme les biscuits roulés aux fruits, en supprimant les œufs et le sucre. Les essences et les fruits, se remplacent par le  $\frac{1}{4}$  d'une tasse de fromage râpé. Faire une abaisse de  $\frac{1}{4}$  pouce et couvrir de fromage.

### 5° GÂTEAU AUX POMMES

Le gâteau aux pommes est un biscuit à la poudre à pâte auquel on a ajouté un œuf.

I. Verser la mixture dans une lèchefrite.

II. Étendre par dessus la pâte des pommes tranchées, ou encore superposer par rang avec la pâte.

III. Saupoudrer la surface de sucre et de petits morceaux de beurre, ou encore badigeonner avec du sirop de maïs.

IV. Mettre le plat dans un fourneau d'abord, puis vers la fin de la cuisson, diminuer la température du fourneau pour être sûr que la pâte et les pommes soient bien cuites.

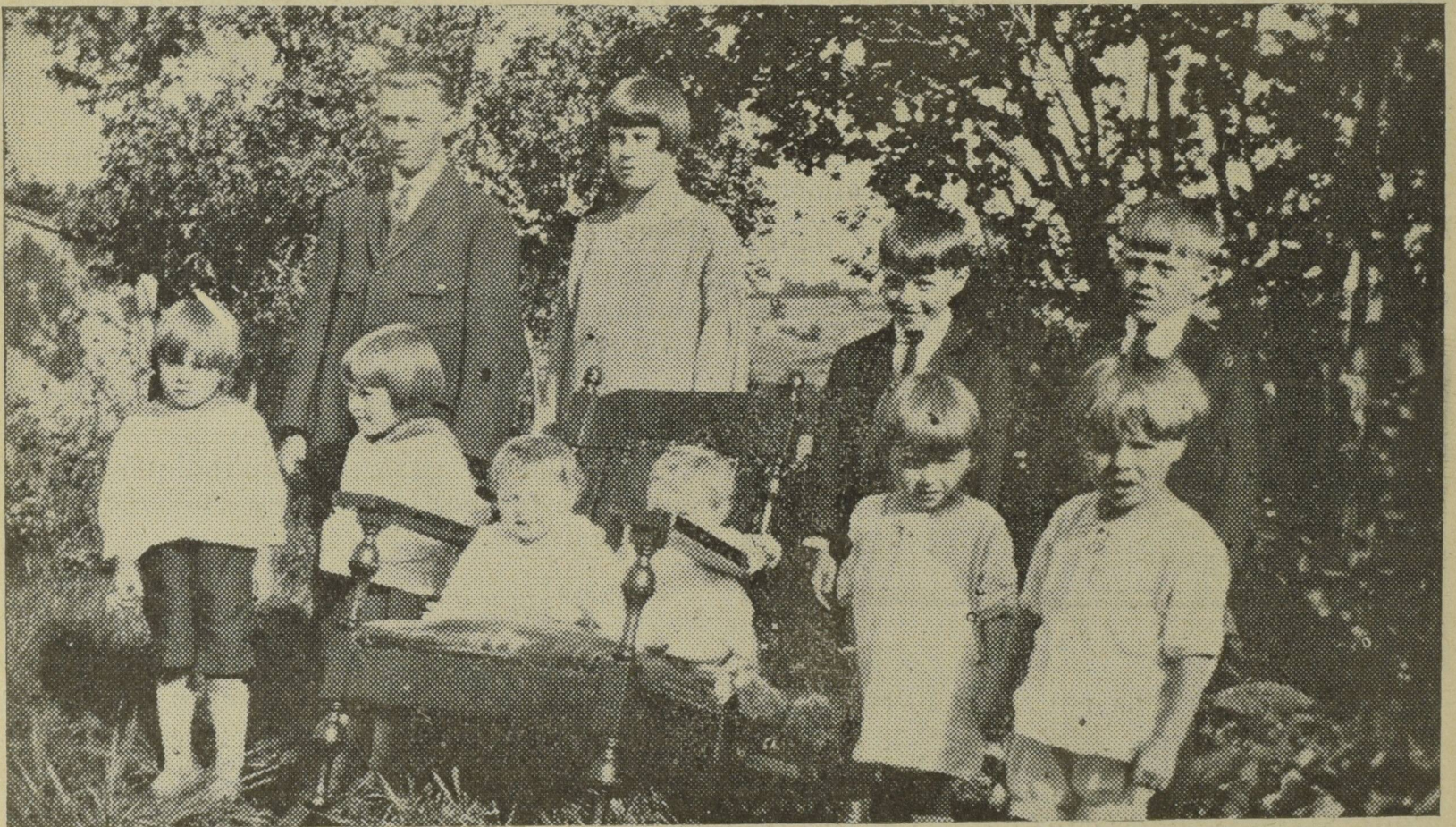
### 6° LES ÉCHAUDÉES

I. Couper la pâte en carrés de 4 pouces.

II. Placer sur chaque carré une pomme moyenne, pelée et le cœur enlevé.

III. Saupoudrer la pomme avec du sucre et du beurre, de la muscade ou de la cannelle, plier les coins de la pâte sur la pomme, les presser ensemble et faire cuire dans une lèchefrite, fourneau moyennement chaud.

(*La Cuisine à l'Ecole primaire.*)



LES CINQ GROUPES DE JUMEAUX DE M. ET DE MME W. CROTEAU,  
DE ST-PATRICE DE BEAURIVAGE.

# AU GOIN DU FEU

JEUX D'ESPRIT NO 76

DEVINETTES

1° Quelle différence entre un champ et une pipe ?

2° Quel était le plus noir seigneur de la cour du roi Louis XIII ?

RÉBUS GRAPHIQUE

Lundi, Mardi, MERCREDI, JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE.

LOGOGRIPE

Je suis avec mon cœur  
Une pauvre monture,  
Ote-le-moi, lecteur,  
Et j'orne la nature.

RÉBUS NO 67

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

DEVINETTES

1° Ce sont les gens habiles (à bile).  
2° C'est la ville de Nuits.

RÉBUS GRAPHIQUE

L'ingratitude est le plus noir de tous les vices.

RÉCRÉATIONS MATHÉMATIQUES

Rien de plus simple ; il n'y a qu'à procéder comme suit :

4  
20  
19  
1  
—  
44

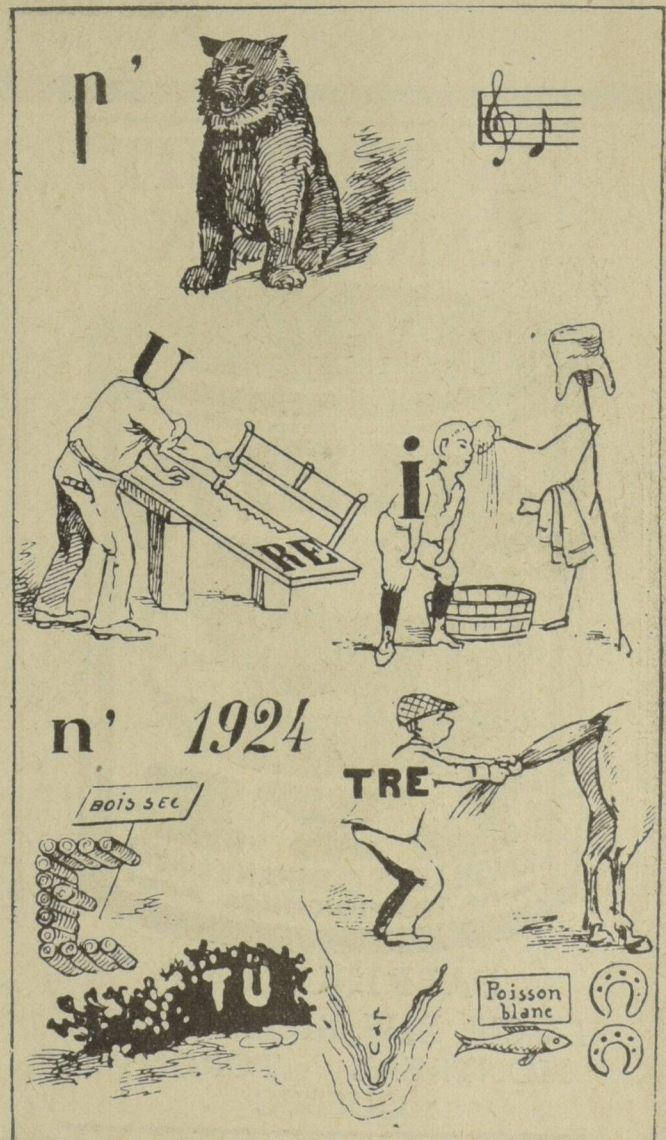
RÉBUS NO 66

Chacun a ses défauts et ses bonnes qualités.

Mot à mot : Chat — qu' Hun — As — E —  
Dé — faux — haie — C bonne — K lit — T.]

Ont trouvé des solutions partielles : M. Yvon Sirois, Collège Ste-Marie, Montréal ; M. L.-P. Leclerc, Mlles Marie-Jeanne et Cécile Leclerc et M. Charles-Ed. Leclerc, Loretteville ; M. l'abbé Lucien Leclerc, curé de N.-D. du Portage ; Mme Omer Ethier, 1044, Eveline, Verdun, Montréal.

A trouvé toutes les réponses : M. l'abbé J.-P. Deschênes, Séminaire de Rimouski, à qui nous avons envoyé un de nos prix.



## C'est la maman

(Poésie à faire apprendre aux enfants.)

Qui nous aime dès la naissance ?  
 Qui donne à notre frêle enfance  
 Son doux, son premier aliment ?  
 C'est la maman.

Bien avant nous, qui donc s'éveille ?  
 Bien après nous, quel ange veille,  
 Penché sur notre front dormant ?  
 C'est la maman.

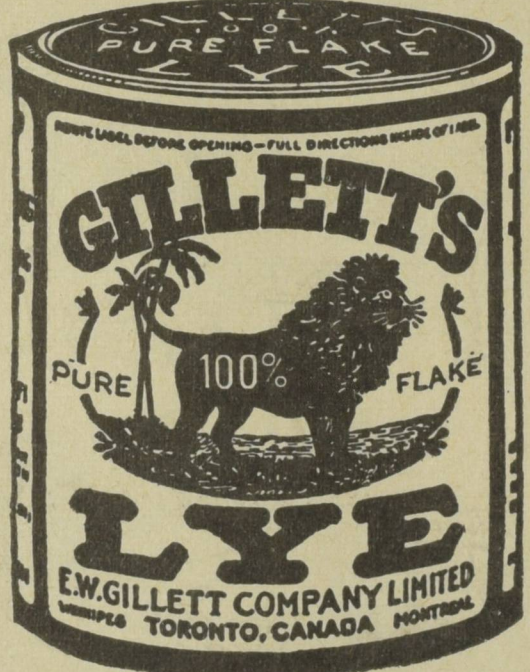
Qui nous fait dire la prière  
 Au bon Dieu qui fit la lumière,  
 Et la terre et le firmament ?  
 C'est la maman.

A nous rendre sages qui pense ?  
 Qui jouit de la récompense  
 Et s'afflige du châtiment ?  
 C'est la maman.

Aussi, qui devons-nous sans cesse  
 Bénir pendant notre jeunesse,  
 Chérir jusqu'au dernier moment ?  
 C'EST LA MAMAN.

Mme TASTU.

**UN PRODUIT  
CANADIEN**



**FABRIQUE PAR  
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.  
MONTREAL TORONTO  
QUEBEC**

## LES LIVRES

“L'AMOUR OU LA GRANDE FORCE MORALE”  
 Par le R. P. EHRHARD. Un volume in-18. Broché : 3 fr.  
 Affranchissement : 0.40. Avignon, Aubanel frère, édi-  
 teurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Peu d'auteurs ont osé entreprendre de traiter *ex professo* de l'amour. Le sujet est en effet difficile, tant à cause de l'étendue des considérations qu'il suggère que des points délicats et parfois mal compris qu'il peut mettre en question. Il a cependant tenté la plume du R. P. Ehrhard, qui a apporté à son étude la clarté de vues et la vigueur d'argumentation dont il est coutumier. Et elle vaut la peine d'être développée ; on en reste convaincu après la lecture de ce livre substantiel et attrayant à la fois qui apprendra aux lecteurs bien de choses qu'ils ignorent et leur révélera des aspects auxquels peut-être ils n'ont jamais songé. Le but de cet ouvrage c'est, comme l'explique l'auteur, défendre et expliquer l'amour, en sonder la nature la plus intime et en célébrer la force prodigieuse afin de le distinguer de la corruption et du faux amour, de le canaliser et de le concentrer en l'écartant des bas-fonds malsains et de le diriger vers le Souverain Bien, objet et centre unique de l'amour pur et beau, rendre enfin à l'individu, à la famille et à la société sa base, sa stabilité et sa dignité.

Dans ce but l'auteur a traité la question aussi complètement qu'on peut le désirer. La première partie de son livre est une étude serrée de tous les éléments qui nous font connaître la nature et l'essence de l'amour, dont on apprend à distinguer les multiples formes et les nombreux aspects ; dans une seconde partie sont décrits, disposés hiérarchiquement, les objets de l'amour ; enfin les effets de l'amour : inhésion, donation, tendresse, repos, joie jouissance, sacrifice, anéantissement, qui se produisent dans l'agent, et ceux qui se réalisent dans le terme, comme la bienfaisance, l'aumône, le zèle.

On a ainsi un traité entier de ce phénomène complexe qui est à la base de tous nos actes et de toutes nos aspirations, avec des développements appuyés, sur une doctrine philosophique irréprochable qui nous montre par contraste l'inanité de tant de théories modernes qui ont déplacé, au grand détriment de l'humanité, l'axe de la vie morale et ont abouti aux errements qui font de notre monde actuel une société désespérée. “Le salut du monde, conclut l'auteur, dépend du retour au vrai amour.” Ce qu'est cet amour, son livre le fait parfaitement comprendre.

*Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés*, par le R. P. Vandandaigue, S. J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

### LOGIQUE ENFANTINE

Edmond, cinq ans, taquine un canard ; le volatile s'enfuit, en entendant les cris de l'enfant.

— Edmond, dit la maman, il ne faut pas faire de mal aux animaux.

— Alors, pourquoi les mange-t-on ?



## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 2

(Publié avec la permission des éditeurs: la librairie Beauchemin Limitée, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.— En vente dans toutes les librairies.)

## CHAPITRE SIXIÈME

## LA CHASSE

Durant la nuit, les deux vaisseaux, dont le haut des mâts était à peine visible à l'horizon au coucher du soleil, s'étaient tellement rapprochés qu'au point du jour l'un d'eux se trouvait par le travers du *Zéphyr* du côté du vent, à une portée de canon. C'était un polacre, sous toutes ses voiles, et offrant au vent tous les chiffons de toile qu'elle pouvait porter. A cinq ou six milles en arrière, une corvette qui, elle aussi, charriant de la voile autant qu'elle en pouvait porter, faisait tous ses efforts pour gagner au vent du *Zéphyr*.

La polacre semblait attendre la corvette, car elle commença à rentrer ses bonnettes et à amener ses perroquets volants.

L'officier de quart crut qu'il était à propos de réveiller le capitaine, et il descendit dans la cabine.

— Capitaine, deux voiles en vue !

— Et après ?

— Je n'aime pas leurs manœuvres !

— A quelle distance ?

— L'une par notre travers, au vent ; et l'autre à cinq ou six milles en arrière.

— Quelle espèce de navires ?

— Le plus près est un trois-mâts. Je n'ai pas pu bien distinguer, mais j'ai cru entrevoir des sabords. Le second est à peine visible ”.

Le capitaine sauta à bas de son hamac, saisit sa longue-vue et monta sur le pont.

L'aurore commençait à poindre ; une lueur pâle et faible semblait sortir des flots vers l'Orient ; de gros nuages noirs, poussés par la brise, semblaient courir au-dessus des mâts.

D'un coup d'œil le capitaine reconnut que c'était une polacre, armée en guerre. Il ne pouvait encore reconnaître le vaisseau qui était à l'arrière, et qui apparaissait comme une masse noire, s'avancant en roulant sur les ondes, comme le génie des tombeaux.

— En haut, tout le monde sur le pont ! cria le capitaine.

Cet ordre fut répété par l'officier de quart, et en un instant tout l'équipage fut debout.

— Large les ris du petit hunier !

Et cinq à six matelots s'élançèrent dans les haubans du mât de misaine.

— Borde le grand foc, en avant là !

— Timonier, veille à la risée !

— Oui, oui, capitaine.

— Lof à la risée !

— Lof, répéta le timonier.

— Laurin, cria le capitaine en s'adressant au maître canonnier vieux loup de mer à la moustache grise, chargez-moi un canon à poudre pour assurer notre pavillon. Ce vaisseau ne montre pas ses couleurs, nous allons lui montrer les nôtres.

— Oui, oui, capitaine ”.

Un instant après, le pavillon américain montait au haut du mât le long de sa drisse, son battant flottant au vent et déployant ses couleurs nationales. Un coup de canon, tiré à poudre, vint ébranler le *Zéphyr* jusqu'au fond de sa cale.

Frappé comme par un coup d'électricité, un homme bondit comme une balle dans la cabine et retomba sur ses pieds en dehors de son lit. La première impulsion de cet homme fut de se fourrer sous la table, mais la vue de Sir Arthur Gosford, qui s'habillait à la hâte, modifia considérablement l'évolution qu'il allait exécuter.

— Oh ! mon cher monsieur, qu'est-ce que ça veut dire ? nous avons été surpris par des pirates ! je crois les entendre qui montent à l'abordage ; ils nous ont tiré une bordée à bout pourtant ! Entendez-vous ? quel piétinement sur le pont !

— J'espère que ce n'est rien, répondit Sir Gosford, d'une voix calme. Peut-être quelque signal. Montons sur le pont nous en informer.

— Oui, c'est ça, montez ; vous descendrez me dire ce que c'est. Pendant ce temps-là, je vais m'habiller et charger mes pistolets.

— Oh ! comte, vous n'avez pas besoin de vos pistolets, je vous en garantis.

— C'est toujours plus prudent, qui sait ?

Quand Sir Gosford fut monté sur le pont, il vit le capitaine Pierre, sa longue-vue à la main, examinant de dessus la hune d'artimon où il était monté, le

vaisseau qui ne se trouvait plus qu'à une petite portée de canon et qui s'avancait vers le *Zéphyr*.

La moitié de l'équipage était distribuée dans les mâts et sur les vergues déferlant toutes les voiles ; l'autre moitié de l'équipage, rangée par file à tribord, se tenait prête à exécuter les moindres ordres.

Le capitaine ayant terminé son examen, redescendit sur le pont.

— Que pensez-vous de ce vaisseau ? demanda Sir Gosford, en s'approchant du capitaine.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Nous avons montré nos couleurs ; il ne montre pas les siennes, j'ai envie de lui demander pourquoi. Après, nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte. Et le capitaine se tournant vers maître Laurin :

— Un coup de canon à boulet à l'avant de ce navire !

Et un canon tonna, son boulet allant ricocher à l'avant de la polacre.

— Ah ! ah ! s'écria le capitaine, il montre ses couleurs ! c'est un pavillon Hollandais. Et la polacre s'avancait toujours, en maintenant sa position par le travers du *Zéphyr*.

— Babord la barre !

— Babord la barre, répéta le timonier.

Au mouvement du gouvernail, le *Zéphyr*, arrivant un peu, prit plus de vent dans ses voiles et s'élançait gracieusement en s'éloignant graduellement de la polacre, qui serrait au plus près afin de ne pas dépasser le *Zéphyr*, qui était sous le vent à elle.

La polacre exécuta la même manœuvre que le *Zéphyr* et fit une semblable arrivée.

— Capitaine, ce vaisseau manœuvre comme nous ; que prétend-il faire ?

— Je n'en sais rien, répondit celui-ci en secouant la tête ; je n'aime pas son apparence, et j'aime encore moins celle de cette corvette, qui charrie de la voile, plus qu'il n'en faut pour marcher décemment ”.

Il faisait alors grand jour et l'on pouvait facilement distinguer la corvette, qui n'était guère plus qu'à quatre ou cinq milles, et gagnait à chaque instant sur le *Zéphyr* qui n'avait pas encore toutes ses voiles dehors.

En ce moment, Trim, le gros nègre, qui regardait attentivement la polacre, appuyé sur le bastingage de babord, fit signe à Tom de venir près de lui.

— Tom, lui dit-il quand il fut arrivé, je ne sais si je me trompe, mais ce vaisseau m'a tout l'air d'une certaine polacre que nous avons rencontrée aux environs du Cap Frio, il y a un mois, lorsque nous allions à Rio, et que nous avons alors reconnue pour un de ces maudits pirates, qui infestaient les côtes du Brésil à cette époque.

— Trim, tu as raison.

— Tiens, Trim, regarde sa voile de misaine ; vois-tu cette pièce de toile ronde au milieu, et cette autre un peu au-dessous ? Oh ! je suis bien sûr maintenant.

— Moi aussi je la reconnais maintenant, c'est bien la même polacre. Nous allons danser tout à l'heure au son du canon. Si encore nous n'avions pas à nos trousses cette maudite corvette, que je n'aime

pas du tout, je me moquerais bien de la polacre ; nous lui ferions bien vite prendre le large comme nous le lui avons déjà fait prendre ” !

— Capitaine, cria un matelot, placé en vigie au mât d'artimon, la corvette fait des signaux à la polacre.

Le capitaine dirigea un instant sa longue-vue sur la corvette.

— Courez vite en bas, Sir Gosford, pour rassurer votre fille et mademoiselle Thornbull. Vous les ferez passer dans la grande cabine.— Nous allons bientôt essayer une bordée et peut-être aussi aurons-nous besoin des canons de poupe qui sont dans ma cabine. Dans tous les cas, soyez tranquille, je tâcherai d'éviter le combat et ferai force de voiles pour leur échapper, si, comme je le crois, ce sont des ennemis. Si une fois je puis virer de bord, je me moque bien d'eux. Allez, allez vite.

A peine Sir Gosford fut-il descendu, que les flancs de la polacre s'embrasèrent, un nuage de fumée l'enveloppa toute entière, et trois à autre gros boulets vinrent mourir à une demi encablure du *Zéphyr*. Au-dessus de la fumée on vit un pavillon noir, sur lequel se dessinait en blanc une tête de mort et au-dessous deux os en croix, monter le long de sa drisse et se fixer à la tête du grand mât.

— Oh ! oh ! murmura le capitaine Pierre, il paraît qu'on ne fait plus de mystère maintenant ; ils ont eu tort tout de même de commencer le bal à cette distance, avec des caronades qui ne portent qu'à moitié chemin.

— Allons, mes enfants, pointez dans la voilure !

— Oui, oui, capitaine.

— Attention ! feu !

Et les quatre canons de babord, qui éclatèrent en même temps, firent trembler le *Zéphyr* dans toute sa membrure. Le capitaine suivit de l'œil l'effet de sa bordée dans la voilure de la polacre.

— C'est bien, mes enfants, donnez-moi des dix-huit à cette distance : ça parle au moins.

— Holà en avant là, nettoyez le gaillard d'avant ! c'est au tour de Cicéron à parler maintenant, il aura peut-être quelque chose à dire !

En un instant tout fut prêt.

Le capitaine se rendit lui-même sur le gaillard d'avant, et là, de sa voix qui dominait le bruit du combat et les clameurs du pont, il fit entendre les ordres suivants, de l'exécution vive et prompte desquels dépendait peut-être le salut du *Zéphyr*.

— Pare à virer !

Tous ceux de l'équipage destinés à la manœuvre coururent se placer à leur poste, le timonier amena un peu pour faire poster les voiles.

— Adieu, va !

Aussitôt on brassa l'ourse d'artimon tout à fait sous le vent et le timonier mit la barre sous le vent.

— Largue le lof !

En un clin d'œil les écoutes des focs et des voiles d'étai ainsi que l'amarre de la grande voile, furent larguées.

Le capitaine profita de l'instant où l'on exécutait cette manœuvre, pour pointer lui-même son canon

favori, son Cicéron. Aussitôt que la proue du *Zéphyr* arriva en droite ligne avec le flanc de la polacre :

“ — Feu ! cria le capitaine.

Et sans perdre le temps de regarder l'effet que pouvait avoir produit l'éloquence de son prince des orateurs à la parole de fer, il cria à l'équipage d'une voix sonore et retentissante :

“ — Décharge derrière !

Et, au moment où la proue du *Zéphyr*, obéissant à cette manœuvre, commençait à dépasser le lit du vent, encore une fois la voix du capitaine retentit et fit entendre l'ordre de :

“ — Décharge devant !

A ce commandement, les vergues des voiles de misaine furent vivement brasseyées et orientées sur le côté opposé ; et le *Zéphyr*, ayant viré de bord vent de vent, s'élança en bondissant à travers les flots comme un coursier qui, un instant retenu par le mors, se sent enfin libre sous les rênes qu'on lui abandonne, tressaille, secoue sa crinière et dévore l'espace. Le *Zéphyr* frissonnait dans sa membrure sous l'effet du vent qui sifflait dans ses voiles, en ce moment toutes dehors ; sa proue, en fendant l'onde, faisait jaillir à l'avant des tourbillons d'écume qui s'enlevaient et se dispersaient en vapeur emportée par la brise.

“ — Hourra ! hourra ! crièrent spontanément tous les matelots du *Zéphyr*, en le voyant si gracieusement franchir les lames écumantes.

Mais la manœuvre si hardie de virer de bord vent de vent sur un vaisseau ennemi, n'avait pu s'exécuter sans approcher le *Zéphyr* à la portée des canons de la polacre, qui envoya sa bordée en plein dans ses voiles, emportant le grand perroquet et la perruche, causant plusieurs avaries assez importantes dans ses cordages, et blessant légèrement deux gabiers dans les huniers.

Quant à la polacre, elle avait bien plus considérablement souffert dans sa mâture, ayant eu son mât de misaine brisé, un peu au-dessous de son hunier, entraînant dans sa chute une partie des cordages du grand mât, déchirant du haut en bas le grand hunier et la grand'voile.

Trim, qui durant tout ce temps s'était tenu campé au-dessus de la cambuse, avait suivi de l'œil l'effet de la décharge de Cicéron. Au moment où le coup partit, il se dressa sur ses genoux, et quand il vit le mât de misaine de la polacre tomber, il jeta un cri de triomphe, lança sa casquette pleine de graisse dans les airs et sautant sur le pont, il se mit à crier à tue-tête, en gesticulant et cabriolant comme un fou :

“ — Hi ! hi ! hi ! Bonjour la polacre, en voulez-vous encore ? hi ! hi ! hi ! Bien visé ça, mon petit maître ! hourra pour mossié Céron ! Cré matin ça que mossié Céron ! il est temps moué couri faire le déjeuner ! Cré matin ça que mossié Céron ! hourra ! hourra ” !

Et le pauvre Trim, ivre de joie, entra dans la cambuse où il tisonna vigoureusement le feu et brassa ses chaudrons. Puis un instant après, ressortant sur le pont quand la bordée de la polacre vint causer les avaries dont nous avons parlé dans la voile du *Zéphyr*, il agita son poing vers la polacre,

en lâchant un énorme juron, et s'étonnant que le capitaine ne lui courut pas sus, pour la punir de sa témérité. Mais le capitaine ne pensait pas ainsi, et d'ailleurs il avait bien d'autres choses à faire.

Le *Zéphyr* qui, sous sa nouvelle bordée, courait grand largue, fut bientôt hors de la portée des caronades de la polacre ; mais comme il avait perdu deux de ses mâts et souffert de graves avaries dans son grément, il était évident que la corvette gagnait considérablement sur lui.

Le capitaine Pierre appela le maître de l'équipage, et lui recommanda de faire servir à ses gens une double ration de rhum et un bon déjeuner.

Après avoir fait l'inspection de la mâture, examiné les avaries, s'être assuré que les blessures de ses matelots étaient légères et avoir assisté à leur pansement, il donna quelques ordres au contre-maître et descendit dans la cabine, où il crut qu'il était temps de se rendre.

Sir Arthur Gosford était assis sur un sofa tenant une des mains de Sara, qui sanglotait et pleurait à chaudes larmes, et qu'il s'efforçait de rassurer ; Clarisse, calme et tranquille, était assise près de son père, sa tête appuyée sur son épaule.

A l'arrivée du capitaine, tous trois se levèrent à la fois, et d'une seule voix lui demandèrent où en étaient les choses sur le pont.

“ — Tout est clair maintenant. Pas d'accident sérieux, quelques voiles et quelques gréments endommagés. Voilà tout.

— Pas de blessés ? demanda Sara d'un air timide.

— Pas pour en parler, deux hommes égratignés.

— Et la polacre ! demanda Sir Gosford.

— La polacre ! oh ! nous lui en avons donné assez pour aujourd'hui. Je ne crois pas qu'elle y revienne une seconde fois. . . Mais à propos, où est donc M. le comte d'Alcantara ?

— Le comte d'Alcantara ? répétèrent Clarisse et Sara d'une voix.

— Oui, je ne le vois nulle part ; il ne s'est pas montré sur le pont, il doit être resté dans la cabine continua le capitaine.

— Il était ici quand la canonnade a commencé, lisant dans ce livre à l'autre bout de la table. Je suis parti un instant pour aller chercher mes deux enfants, et quand je suis rentré il n'y était plus.

— Vous êtes bien certain ?

— Bien certain.

Le capitaine s'avança pour voir par curiosité quel était ce livre qui pouvait avoir assez intéressé le comte, au milieu de la confusion de la canonnade.

C'était un livre d'heures, ouvert à la prière des agonisants.

“ — Comte d'Alcantara, cria le capitaine à haute voix, où êtes-vous ?

Personne ne répondit.

Le capitaine appela le maître d'hôtel, et lui ordonna d'aller sur le pont voir si le comte d'Alcantara y était, et s'il ne l'y trouvait pas, de s'informer et de le chercher partout.

On appela, on chercha, mais en vain.

— Écoutez, s'écria Clarisse, il me semble avoir entendu quelque chose au fond de la salle, écoutez !

Le capitaine, Sir Gosford, Clarisse et Sara coururent à l'endroit d'où semblait venir un son faible et étouffé. On écouta encore, puis on entendit une voix qui criait : " au secours ". La voix venait de la soute aux vivres. Le capitaine voulut ouvrir la porte, mais elle était fermée en dedans ; sans perdre de temps il l'enfonça d'un coup de pied et entra. Personne !

— C'est pourtant bien d'ici que venait cette voix, dit Clarisse.

— Oui, oui, répondit une voix, qui semblait venir de l'autre monde.

— Où ?

— Ici.

— Où, ici ?

— Ici, ici, j'étouffe dans le baril à fleur ; vite, vite, j'étouffe !

Le capitaine en un instant comprit tout, il débarassa un baril à fleur qui se trouvait couvert de sacs, de boîtes et d'autres choses ; et au même instant on vit le couvercle se soulever, puis une tête et une figure, toutes blanches, sortir de dedans un baril à demi plein de farine, soufflant et éternuant comme un marsouin.

Une explosion d'éclats de rire vint saluer cette grotesque apparition. Étrange combinaison des facultés humaines. Tout à l'heure des pleurs, maintenant des rires ! Tant il est vrai que souvent les extrêmes se touchent. Le sublime et la mort à un bout, le ridicule et la folie à l'autre ; la bravoure sur le pont et la peur dans un baril de farine ! quels contrastes, et quels rapprochements !

— Ne riez pas de mon malheur, je vous en prie, cria le comte, en essuyant sa figure du revers de sa main. Je vais vous raconter comment cet accident m'est arrivé ; attendez.

Et en disant, il passa dans la cabine du maître d'hôtel, où il se lava et fit sa toilette.

— Allons sur le pont, mes enfants, dit Sir Gosford à Clarisse et à Sara, pour prendre l'air un peu, et examiner ce qui se passe au dehors.

Sur le pont, tout se ressentait des effets de la dernière escarmouche.

Des bouts de cordage coupés, des tronçons de mâts, des épars, des vergues brisées qu'on était activement occupés à réparer. A l'arrière du *Zéphyr*, la corvette qui avançait toujours, et qui avait regagné le chemin que la manœuvre si heureuse et si hardie du *Zéphyr* lui avait fait perdre. Plus loin dans la distance, la polacre qui avait abandonné la chasse pour le moment, et réparait ses avaries.

Ce spectacle avait quelque chose d'effrayant, aussi Sir Gosford eut-il regret d'être venu sur le pont avec ses deux jeunes filles. Il fut bien aise de redescendre dans la cabine quelque temps après, quand la cloche du maître d'hôtel vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Allez déjeuner, Sir Gosford, lui dit le capitaine, ne m'attendez pas ; j'irai vous rejoindre dans un instant.

Le capitaine donna les ordres nécessaires pour se préparer à l'abordage, car il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de l'éviter. Après avoir jeté encore un coup d'œil sur la corvette qui s'avancait toujours, il recommanda qu'on vint l'avertir aussitôt qu'elle commencerait à arriver à la portée de ses deux pièces de retraite, qui étaient dans sa cabine ; et il descendit prendre sa place à la table du déjeuner.

Le silence le plus profond régnait dans la cabine. Les figures étaient sérieuses ; celle du comte d'Alcantara trahissait une certaine confusion qu'il s'efforçait de surmonter. Le capitaine, qui voulait prolonger le repas, et faire diversion aux sombres pensées qui occupaient l'esprit de ses convives, s'adressa au comte d'Alcantara et le pria, en s'efforçant de supprimer un sourire, de leur raconter la cause de l'accident qui lui était arrivé.

— C'est une vraie fatalité, répondit le comte, imaginez que voulant monter à la hâte sur le pont, pour aller me mêler aux combattants, je pris le chemin de cette chambre croyant y arriver plus tôt. Je cherchais à mettre le pied sur un baril pour sortir par l'écouille, quand, fatalité ! le couvercle s'enfonça sous mes pieds et voulant me soutenir sur une espèce de tablette, la planche manqua et je fus précipité dans le baril, entraînant avec moi sacs, boîtes et tout ce qui se trouvait sur la tablette.

— Mais, c'est un terrible accident, vous pouviez étouffer.

— Dans toute autre circonstance, continua le comte en reprenant tout son aplomb, ce n'eût été rien ; mais vous pouvez juger des tortures que j'endurai, quand je vis qu'il m'était impossible de soulever l'énorme poids qui était tombé sur le baril, surtout quand je réfléchis que peut-être ma présence sur le pont pouvait être de quelques secours !

— L'effronté et imprudent bavard ! pensèrent tous les passagers. Le capitaine se moucha, Sir Gosford toussa, Clarisse avala une énorme gorgée de thé au risque de se brûler, et Sara sourit tristement. Cependant à mesure qu'il parlait, l'idée de la scène du comte sortant de la farine, vint peu à peu prendre la place des idées plus sombres, que la vue du spectacle sur le pont avait réveillées dans leur esprit.

Déjà le déjeuner avait duré quelque temps, quand un coup de canon se fit entendre. Tous se levèrent à la fois. Le capitaine s'élança sur le pont.

## CHAPITRE SEPTIEME

### L'ABORDAGE

Le reste des passagers se hâta de suivre le capitaine. Celui-ci vit que dans deux heures, tout au plus, la corvette les aurait rejoints, et qu'il était inutile à lui de songer à réparer les avaries qu'avaient éprouvées les mâtures et les cordages de son navire. Sa figure de gaie et souriante qu'elle était au déjeuner, était devenue sérieuse et sombre. C'était une bien critique situation que celle dans laquelle il se trouvait. Sa vie qu'il allait risquer, il n'y songea pas un seul instant ; ce n'était pas ce qui l'occupait ; il pensait au sort bien plus effrayant que la mort qui attendait

ses deux jeunes passagères, dont l'une était si aimable dans sa gaieté et l'autre si intéressante dans sa timide mélancolie, si les pirates parvenaient à s'emparer de son navire. Cet homme si fort eut un instant un indicible sentiment de crainte ; mais il sentit instinctivement qu'à ce moment tout le monde avait les yeux sur lui, et il fit violence à l'émotion qui commençait à le dominer.

— Faites venir ici le maître d'équipages ! cria-t-il.

En un instant le maître d'équipage fut auprès de lui.

— Débarrassez-moi le pont de tous ces bouts de câbles, d'épaves, de voiles ; serrez-moi tout ça dans les soutes !

— Oui, oui, mon capitaine.

Et le capitaine, qui venait de donner cet ordre bien plus pour rendre à sa physionomie son expression de calme ordinaire, que pour l'urgence de la chose, se tourna vers Sir Gosford auquel il fit signe de s'approcher.

— Passons ensemble sur le gaillard d'avant, j'ai quelque chose à vous dire et je n'aimerais pas à être entendu de vos enfants, lui dit tout bas le capitaine.

Et ils passèrent tous les deux à l'avant du navire.

— Sir Gosford, lui dit le capitaine, je n'ai pas besoin de vous le cacher, vous le voyez aussi bien que moi, nous allons bientôt avoir un combat à mort avec cette corvette, qui nous poursuit avec acharnement. Dans deux heures elle nous aura rejoints. Dans deux heures nous serons peut-être forcés d'en venir à l'abordage.

— Et croyez-vous qu'il n'y a pas moyen de l'éviter ?

— Oh ! si mon *Zéphyr* avait toutes ses voiles, mais n'en parlons pas ; s'il les a perdues, c'est galamment au moins ! Non, Sir Gosford, je ne crois pas qu'on puisse l'éviter. Et ce qui me fait le plus de peine, croyez-moi, c'est d'avoir à bord vos deux intéressantes jeunes filles. Si elles n'étaient pas à bord, ah ! morbleu, je ne les aurais pas laissés courir si longtemps, ces pirates, et je leur aurais au moins sauvé la moitié du chemin. Ce n'est pas la première fois que mon bon *Zéphyr* s'est trouvé bord à bord d'un forban. J'ai un équipage, Sir Gosford, comme vous n'en trouverez peut-être pas un autre semblable. Mais, vous savez, il ne faut qu'un accident, une chose qu'on ne peut prévoir, un rien, pour tourner les chances, et je crains pour vos enfants, seulement pour elles.

— Et si mes enfants n'étaient pas à bord !

— Oh ! alors ce serait bien autre chose. Vous rappelez-vous, il y a dix-huit mois, avoir vu sur tous les journaux des États-Unis la destruction d'un nid de pirates et la prise de trente-cinq forbans qui furent jugés et exécutés à la Nouvelle-Orléans ?

— Oui, je m'en rappelle.

— Eh bien ! ces trente-cinq forbans faisaient partie d'un équipage de soixante-dix, qui montaient un navire de plus grande force que cette corvette qui nous suit à l'arrière ; et c'est mon *Zéphyr* avec

mon équipage qui ont attaqué et pris ces pirates, après avoir tué la plus grande partie de leur monde et avoir vu périr le reste avec leur vaisseau dans les flammes.

— Et n'aviez-vous pas un plus nombreux équipage ?

— Non, le même nombre, et tous les mêmes hommes, à l'exception de sept qui furent tués dans le combat, et que j'ai remplacés depuis.

— Eh bien, capitaine, voici ce que j'ai à vous dire : je suis le père de l'une de ces jeunes filles et l'autre est sous ma protection, vous sentez que leur vie et leur honneur me sont aussi précieuses que ma propre vie.

— Sir Gosford, vous êtes un noble père, lui dit le capitaine ; vous veillerez sur vos filles dans la cabine.

— Non, capitaine. Je me battrai sur le pont avec vous.

— Et pourquoi faire ? Ne serez-vous pas bien mieux auprès de vos enfants pour les rassurer et veiller sur elles ? Retournez maintenant les trouver et le plus tôt vous pourrez descendre sera le mieux. Surtout donnez-leur à entendre que la corvette est un vaisseau de guerre et non un pirate.

— Croyez-vous qu'il y ait actuellement quelque danger ?

— Non, pas encore, leurs boulets ne pourront pas nous atteindre de quelque temps. Allez et je vous dirai encore un mot avant le combat ”.

Pendant que le maître d'équipage faisait exécuter les ordres du capitaine, celui-ci, un bras passé par dessus d'étau de misaine, réfléchissait à la terrible responsabilité qui en ce moment pesait sur lui. Il se figurait les atrocités que commettraient les pirates s'ils s'emparaient de son navire, son cœur se serrait dans sa poitrine et il tressaillait involontairement. “ Oh ! non, se dit-il à lui-même, oh ! non, avant que cela arrive, ils me marcheront sur le corps ou je ferai sauter mon vaisseau. On peut mourir avec honneur, cela n'arrive qu'une fois ; mais vivre pour voir un tel spectacle, oh ! jamais ” ! Sa figure s'était animée, son œil brillait, ses narines se dilataient comme s'il eut respiré le carnage.

— Holà ! mes enfants, nettoyez-moi ce pont bien net, leur dit-il en se retournant vers son équipage ; si ces messieurs veulent nous faire une petite visite, qu'on les reçoive au moins proprement !

— Et moi, mon maître, interposa Trim en riant de son gros rire de nègre, j'ai envie de leur préparer une ratatouille de ma façon accompagnée d'un gombo filé, ce qu'on appelle filé, mais tel qu'ils n'en mangent pas souvent.

— Bravo ! cria l'équipage ”.

Le capitaine sourit et s'assit sur l'affût d'un des canons du gaillard d'avant. Il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'orgueilleuse satisfaction de se voir à la tête d'aussi braves marins. En effet, il aurait été difficile de trouver soixante hommes, y compris Trim, aussi braves, aussi robustes, aussi actifs, aussi expérimentés, aussi obéissants. Il sentait qu'il fallait qu'ils mourussent tous, jusqu'au dernier, avant que les pirates pussent se dire maîtres du

vaisseau, et que tant qu'il y en aurait un, un seul celui-là ferait plutôt sauter le navire que de se rendre. Cette idée était bien une consolation sans doute, mais elle n'en était pas moins une preuve que, dans l'opinion du capitaine au moins, l'engagement qui se préparait allait être acharné, et que les chances étaient douteuses.

Quand le pont eut été nettoyé, le capitaine fit distribuer à chacun les armes suivant son occupation ; il fit ouvrir les soutes aux poudres et apporter aux pieds des mâts tout ce qui pouvait servir à l'abordage. Les gabiers avec leurs carabines montèrent dans les hunes, les canonniers se rangèrent près de leurs pièces, la mousqueterie se distribua le long des passe-avants ; les grappins, les piques, les grenades, tout fut disposé en son lieu et place.

Les passagers, sans en excepter l'intrépide comte d'Alcantara, étaient dans une inquiétude facile à imaginer ; Sir Gosford seul conservait son calme et son sang-froid habituel. Quant au capitaine, sa résolution était prise, se battre jusqu'à la mort, et à la dernière extrémité faire sauter le navire. Sa résolution était extrême, mais enfin mieux valait la mort que le déshonneur.

Clarisse Gosford était restée sur le pont, examinant tous ces préparatifs de défense et de destruction. En vain son père lui avait conseillé de descendre et de suivre sa jeune amie dans la cabine. Clarisse avait suivi avec une anxieuse curiosité toutes ces dispositions ordonnées avec calme par le capitaine, et exécutées tranquillement, sans confusion, sans bruit, mais promptement, par les gens de l'équipage, dont la figure impassible et sévère ne trahissait pas le moindre signe de crainte, quoiqu'elle exprimât en même temps la gravité avec laquelle ils considéraient la présente conjoncture.

Le capitaine, qui avait évité de se trouver près de Clarisse, ayant été obligé de se rendre, pour surveiller une manœuvre, sur le gaillard d'arrière, où elle était avec son père, elle alla droit à lui et lui demanda d'un ton ferme :

— Monsieur le capitaine, je sais que nous allons avoir une bataille, vous n'avez pas besoin de me le cacher, je le vois bien ; je n'ai pas peur, ainsi ne craignez pas de me dire la vérité. Croyez-vous que vous ne pourrez éviter l'abordage ?

La question était directe. Il n'y avait pas moyen d'éluder la réponse. Dire ce qu'il ne pensait pas, pouvait avoir de funestes résultats, au cas où ses plus sérieuses craintes se réaliseraient ; dire ce qu'il pensait, pouvait lui causer un choc dangereux. Le capitaine se trouvait plus embarrassé qu'il ne l'aurait été, s'il eut eu à répondre à dix brigands qui lui auraient demandé la bourse ou la vie, le pistolet sur la gorge.

— Vous ne répondez pas, capitaine.

— Pardon, mademoiselle, mais je ne sais pas... peut-être, voyez-vous... ça dépend.

— Tenez, capitaine, je vais vous dire : je vous comprends, c'est assez. Vous croyez qu'un abordage est inévitable, et vous n'osez me le dire. C'est bien bon à vous, capitaine, mais ne vous inquiétez pas

par rapport à moi, j'ai ici de quoi me défendre, et elle lui montra deux petits pistolets en miniature, damasquinés et montés en bois d'acajou.

— Mais que feriez-vous avec cela, faible et courageuse enfant que vous êtes ?

— L'un pour le premier qui osera me toucher ; l'autre pour moi, plutôt que de tomber vivante entre leurs mains !

— Vous exagérez notre position ; quand même nous serions vaincus, ce qui n'est pas encore accompli, nous en serions quittes pour être faits prisonniers de guerre et être relâchés quelque temps après, aussitôt qu'ils auront reconnu que nous sommes citoyens américains, naviguant sous le pavillon américain.

— Mais ce navire n'est donc pas un vaisseau pirate ?

— Pirate ? mais non ; ne voyez-vous pas le pavillon anglais qui flotte au haut de son mât ? C'est un vaisseau de guerre qui nous prend pour quelque ennemi portant de fausses couleurs.

— Oui, c'est vrai ; je vois bien le pavillon anglais. Ainsi vous croyez donc que ce ne sont pas des pirates, comme nous l'a dit le comte d'Alcantara ?

— Le comte ? Mais comment peut-il vous avoir dit une semblable folie ? A moins qu'il ne soit troublé, il aurait dû voir, comme vous et moi, que c'est un vaisseau de guerre anglais. Demandez à votre père, il vous dira comme moi.

— Holà, Sir Gosford, n'est-ce pas que ce vaisseau porte le pavillon... ?

— De la Grande Bretagne, répondit Sir Gosford qui venait d'entendre ce que le capitaine avait dit.

En ce moment un éclair brilla à l'avant de la corvette, une légère fumée s'éleva à sa proue et une détonation se fit entendre.

— Un coup de canon ! dit Clarisse, en tressaillant malgré tous ses efforts pour rester calme.

— Oui, mademoiselle, répondit le capitaine. Le boulet est venu s'ensevelir dans une lame à deux ou trois encablures de nous ; vous ferez bien d'aller rejoindre votre amie, qui n'est pas aussi courageuse que vous. Aussi bien j'ai un mot à dire à votre père, qui ira bientôt vous retrouver.

— Sir Gosford, dit-il aussitôt que Clarisse fut partie, voici ce que j'avais à vous dire : mon parti est pris, je n'attendrai pas que les pirates viennent à l'abordage ; j'irai, moi, les trouver chez eux. Aussitôt que je verrai la corvette assez près, je virerai de bord sur elle, et ce sera sur le pont de la corvette que se décidera la bataille. Si nous sommes vaincus, vous ne me reverrez plus, car je serai mort. Dans ce cas, il ne vous restera plus qu'une chose à faire, et ce sera bien mieux que de tomber aux mains des pirates : vous ferez sauter le *Zéphyr*. Vous connaissez l'écoutille qui communique à la soute aux poudres ; un tison ou un coup de pistolet, et l'affaire est faite ! J'ai confiance toutefois que vous n'en serez pas réduit à cette extrémité. Je vous connais et je ne crains pas d'imprudences de votre part. Je vais faire boucher et clouer le grand hublot de la cabine et fermer toutes les issues. Il n'y aura que l'escalier

à garder, dans lequel il ne peut descendre qu'un homme à la fois. Vous fermerez la porte et je vais vous donner trois hommes, en outre de mon nègre Trim, sur lesquels vous pouvez compter comme sur vous-même. Je réponds que tant que Trim ne tombera pas, il n'y a pas de danger. Il tiendra son poste jusqu'à la mort. D'ailleurs j'aurai moi-même un œil à la cabine, et comme la scène sera transportée sur le pont de la corvette, il n'y aura pas de danger, j'espère.

— Capitaine, mais n'est-ce pas un grand risque que vous faites-là ? Il serait, ce me semble, plus prudent d'attendre l'ennemi que d'aller chez lui. Il peut vous préparer quelques embûches.

— C'est vrai ; mais cependant comme il ne s'attend certainement pas à ce que nous l'abordions, il sera surpris ; et en profitant du premier instant d'étonnement, nous en viendrons peut-être à bout plus facilement. Dans tous les cas telle est ma décision pour le moment, et à moins qu'il ne survienne quelque chose pour déranger mes plans, je l'aborderai.

— Je sens que c'est par rapport à mes enfants que vous en êtes venu à cette détermination ; merci, capitaine !

Une larme de reconnaissance vint un instant trembler à la paupière de Sir Gosford ; il pressa la main de Pierre dans les siennes, et le quitta pour aller rejoindre ses enfants, en lui jetant un de ces regards qui veulent dire : " J'ai foi en vous, vous êtes le plus noble et le plus généreux des hommes ". Une amitié vive et profonde venait de se former entre ses deux hommes qu'un simple hasard avait rapprochés.

— Timonier, comment est la barre ?

— Ouest quart nord-ouest, capitaine. Le vent mollit.

— Jetez le loch.

— Oui, oui, répondirent deux matelots, qui s'élançèrent pour jeter le loch à la mer ; ils comptèrent.

— Combien de nœuds ?

— Cinq, capitaine !

Le vent avait molli tout d'un coup. Il ne ventait plus que par petites risées inégales, et le vaisseau ne filait plus que cinq nœuds. Les voiles étaient à peine enflées, et par moment battaient sur les mâts quand le *Zéphyr* revenait, en se soulevant sur la lame. Le capitaine fit border la brigantine et orienter toutes les voiles au plus près. Sous cette nouvelle allure, le *Zéphyr* faisait autant de route que la corvette ; il se tint ainsi à la même distance, hors de portée de canon, pendant plus d'une demi-heure.

Quand il ne venta plus qu'une brise légère, le capitaine donna l'ordre aux gabiers de descendre, fit déposer les armes aux pieds des mâts, et commanda tout le monde à la réparation des manœuvres. Deux vigies furent placées dans les hunes pour surveiller les mouvements de la corvette. Au bout d'une heure, le temps était à peu près calme ; le navire cependant continuait à plonger à la lame, et tanguait considérablement.

En un instant toutes les soutes aux cordages, aux voiles, aux mâts de rechanges, furent ouvertes. La plus grande activité régnait sur le pont, qui avait changé son apparence de guerre pour celle d'un vaste atelier où cent bras étaient activement employés.

Le capitaine, qui se sentait soulagé d'une immense responsabilité, descendit à la cabine.

— Eh bien ! capitaine, quelle nouvelle ?

— Le vent est tombé. Si le calme peut durer jusque vers les trois heures de l'après-midi, nous aurons réparé nos avaries, jumelé les mâts, remplacé nos voiles, et après cela qu'il souffle tant qu'il voudra, nous sommes sauvés.

— Et vous croyez que le calme tiendra ?

— Il y a toute apparence !

Cette nouvelle fut reçue comme une bénédiction du ciel, puis chacun s'empressa de monter encore une fois sur le pont, où un spectacle bien différent de celui qu'ils y avaient vu une heure auparavant, vint frapper leurs regards. A l'arrière, la corvette, un peu en dehors de la portée de canon, se balançait lourdement et s'élevait sur les lames, ayant toutes ses voiles dehors. Le *Zéphyr* aussi portait ses voiles, qui clapotaient sur les mâts à chaque roulis du vaisseau.

Le temps était chaud, le soleil dardant à pic ses rayons brûlants ; quelques nuages gris restaient stationnaires au firmament, et semblaient contempler ces deux vaisseaux prêts à s'entre-détruire, et qui n'attendaient qu'un souffle de vent pour commencer leur œuvre de destruction et de carnage.

A mesure que le calme durait, la sérénité prenait dans l'âme de tout le monde la place des sentiments si naturels d'appréhension et de crainte, que l'on éprouve à la veille d'une bataille et surtout d'une bataille sur mer, où il n'y a pas de retraite possible. Sur mer, la mort vous environne de tous côtés ; sur le vaisseau le fer, le feu, les balles ; hors du vaisseau la mer et ses abîmes. La mort, partout la mort !

Les heures s'écoulèrent ainsi, chacun parlait peu mais pensait beaucoup, jusqu'à ce que la clochette du maître d'hôtel, encore une fois, vint annoncer que le dîner était servi.

Sur les quatre heures de l'après-midi, la mer était tout à fait calme ; les avaries du *Zéphyr* étaient complètement réparées ; des mâts de rechange avaient été substitués à ceux qui avaient été brisés, de nouvelles voiles avaient remplacé celles qui manquaient. Quand le dernier cordage eut été fixé dans les poulies, un hurra s'échappa simultanément de la poitrine de tout l'équipage, et à bord tout sembla rentrer dans les habitudes de routine journalière. Il semblait que la corvette n'était plus là, à leurs talons. Le *Zéphyr* avait toutes ses voiles maintenant et pouvait se jouer de la corvette ! A la profonde sollicitude avait succédé une espèce de folle et insouciance sécurité. Les tribordais descendirent dans la batterie, et les babordais faisaient nonchalamment leur quart.

Le reste de la journée se passa ainsi et le soleil descendit dans la mer où il s'engloutit lentement comme un globe de feu.

Après le souper, l'atmosphère était lourd et le temps bas et sombre. Aucun souffle de vent ne ridait la surface des eaux. Le timonier avait quitté la barre et regardait, par-dessus le couronnement de poupe, la mer qui phosphoresçait lorsque quelque poisson venait sourdre à la surface de l'eau. Les gens de quart, assis par groupes, conversaient entre eux et fumaient.

Il n'y avait pas d'apparence de vent. Tout annonçait une nuit tranquille. Peu à peu les passagers descendirent à leurs cabines et se couchèrent.

Le capitaine Pierre fit le tour du navire, examina soigneusement toutes choses, fit mettre les canots en serre, après quoi il appela l'officier de quart.

— Vous aurez soin, lui dit-il, de tenir constamment une vigie à la hune d'artimon, et de veiller strictement les mouvements de la corvette à l'arrière. Au moindre signe de brise, faites-moi éveiller. Sur-tout, veillez la corvette.

— Oui, mon capitaine ”.

Le capitaine Pierre descendit, se coucher, non sans quelque inquiétude à l'endroit des pirates.

Quatre coups viennent d'être piqués sur la cloche. Les passagers dorment profondément ; le capitaine ronfle ; le *Zéphyr* est immobile, comme une sentinelle des horse-guards à Londres ; le matelot qui vient de piquer la cloche fait entendre son nonotone refrain “ à l'autre bon quart ! Tout repose à bord du *Zéphyr* ”.

Cependant tout ne reposait pas à bord de la corvette. Qui eut pu voir ce qui s'y passait et entendre ce qui s'y disait, eut entendu beaucoup de choses et vu beaucoup de mouvement et d'activité. Il eut vu des canots, des chaloupes et toutes les embarcations de la corvette descendre tranquillement à l'eau ; il les eut vues remplies de figures féroces ; il eut vu des pistolets et des poignards à leurs ceintures, et il eut lu dans leur physionomie “ mort et carnage ” ; il eut vu les embarcations glisser rapidement et sans bruit sur la surface liquide et se diriger vers le *Zéphyr*.

Parmi l'un des goupes qui causaient nonchalamment et fumaient à bord du *Zéphyr*, il y avait un homme qui n'était pas de quart, mais qui veillait parce qu'il ne pouvait pas dormir. Cet homme c'était le docteur Trim. Le docteur était très aimé des matelots pour ses contes, qui les amusaient, et ses chansons de nègre, qui les faisaient rire. Or Trim leur racontait, en ce moment, une des plus intéressantes histoires de nègres marrons, et il en était à une scène qui les faisait rire à cœur-joie, quand tout à coup Trim se redressa, fit un signe du doigt et leur cria “ chut ”. Il écouta encore de toutes ses oreilles.

— C'est rien, dit-il, moué cru entendu qué chose.

— Qu'as-tu entendu ?

— Moué sé pas, pit-être la brise, pit-être la lame li clapoté, pit-être rien.

— Allons, continue.

Trim continua son histoire, la reprenant où il l'avait laissée. Il eut à peine dit quelques paroles, qu'il s'arrêta tout court.

— Chut ! moué entendit qué chose, c'est sûr C'est pas la lame, c'est pas la brise. Allons voir par dessus le bord

Tout le groupe alla avec Trim ; ils regardèrent mais ils ne virent rien.

— Écoutez, dit Trim, entendez-vous ? moué entendu qué chose ; moué sé pas quoué, mais entendu toujou.

Ils prêtèrent l'oreille et n'entendirent rien.

— Tu rêves, Trim, viens nous rachever ton histoire ou bien va-t-en rêver dans ton hamac.

— Non, moué pas rêve : dans tout cas moué va aller comme vous di, non pas dans mon l'hamac, mais dans la zune.

Trim monta dans la hune d'artimon à côté de la vigie qui s'était endormie, et qui se réveilla en entendant monter dans les haubans.

— Trim, est-ce toi ? que viens-tu faire ici ?

— Y fairi trop chaud en bas, et moué vini prendre l'air en haut, et pis encore moué cri avoir entendu qué chose, sé pas quoué, comme le bruit des rames sourdes, écoutons, regardons. Ah ! moué entendu encore.

Le matelot en vigie mit sa grosse main goudronnée derrière son oreille, en forme de cornet acoustique, et écouta.

— Je n'entends rien, rien du tout.

— Eh bien, moué entendu bien à c't'heure. Ah ! tiens, regarde du côté de l'arrière, là-bas, vois t'y qué chose qui brille sur l'eau ?

— Sur l'eau, non ; ah ; oui, arrête ; mais ce n'est rien ; quelques gros poissons qui dorment à la surface, et qui agitent l'onde et la font étinceler avec leurs nageoires.

Trim regarda et écouta encore quelques instants, et quand il eut été satisfait de son examen :

— Vois-ti et entends-ti maintenant ?

— Je n'entends rien, et je ne vois rien, si ce n'est de temps en temps l'eau qui étincelle, quand quelque poisson vient l'agiter.

— Oh, non, n'est pas poisson qui agite l'eau, trop régulier pour ça ; moué voyé bien longue trace continuelle et de chaque côté itou des étincelles comme des rames qui plongeaient. Tiens, regarde, y a un, deux, trois, quatre embarcations. Moué sûr, moué descendi avertir officier de quart.

— Eh bien, va ; je vais veiller de mon côté.

Trim descendit et alla faire part à l'officier de quart de ses soupçons. L'officier de quart, après s'être satisfait par lui-même qu'en effet il y avait quelque chose qui remuait et faisait étinceler l'eau à une grande distance encore dans la direction de la corvette, descendit réveiller le capitaine.

— Capitaine, capitaine.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Je ne sais trop, on aperçoit au loin, à l'arrière du navire, la mer qui étincelle comme si elle était frappé par quelque chose comme le mouvement ré-



gulier des rames. Le docteur Trim m'assure qu'il entend le bruit des rames.

— Trim dit qu'il entend le bruit des rames ? — distinctement.

— C'est bien, retournez, dans un instant je vous suis.

Le capitaine s'habilla à la hâte et monta sur le pont. Les divers groupes de matelots s'étaient levés et regardaient par dessus les bastingages. Trim était remonté à la hune d'artimon où le capitaine le suivit, tenant à la main sa longue-vue de nuit.

“ — Eh bien, Trim, que vois-tu ?

— Cinq chaloupes, mon maître, là-bas.

Et il étendit la main dans la direction de la corvette.

“ — Et entends-tu quelque chose ?

— Oui, mon maître, la plonge régulière de rames dans l'eau et leurs contrecoups contre les tolets.

— Es-tu sûr ?

— Bien sûr.

Le capitaine, qui connaissait l'extraordinaire développement des organes visuels et acoustiques de son nègre, crut qu'il était prudent de prendre ses précautions, quoique lui-même ne put rien entendre, et qu'avec sa longue-vue il put à peine distinguer la phosphorescence, régulièrement interrompue et renouvelée de la mer, dans la direction que Trim lui avait désignée. Il fit en conséquence appeler tout l'équipage sur le pont, fit carguer toutes les basses voiles et les focs, et recommanda le plus grand silence et la plus stricte attention. Il fit placer au pied du mat de misaine un chaudron qu'il remplit de combustible et d'alcool, afin de donner de la lumière sur l'avant en cas de besoin. Un baril de goudron fut défoncé et placé auprès afin d'alimenter la flamme, s'il était nécessaire. Les armes furent distribuées, deux canons furent tirés de leurs embrasures, chargés à mitraille et placés sur le gaillard d'arrière à tribord et à babord, de manière à enfler le pont de bout en bout. La plus grande obscurité régnait sur le pont ; le capitaine fit éteindre tous les fanaux, un seul fut allumé et suspendu au beaupré. Il fit soigneusement enlever et retirer toutes les amarres qui pendaient le long du navire, excepté celles qui pendaient au beaupré. Puis, quand toutes ces opérations furent terminées, il alla à l'arrière du vaisseau. Appuyé sur le couronnement de poupe il pouvait alors clairement distinguer les chaloupes par leur sillage phosphorescent. Il entendait aussi le bruit sourd que faisaient les rames rembourées sur leurs tolets. Il n'y avait point à s'y tromper, quoique les chaloupes et les pirates fussent enveloppés dans la plus profonde obscurité. Grâce à l'extrême finesse de l'ouïe du docteur Trim, une surprise n'était plus possible de la part des pirates. Les écoutes furent fermées, le grand hublot de la cabine cloué, trois hommes et Trim, furent placés au pied de l'escalier de la cabine, armés de pistolets et de sabres. Trim avait préféré s'armer d'une énorme barre de fer carrée, qui semblait en ses puissantes mains comme une baguette légère. Les gabiers de combat étaient placés sur les hunes avec leurs

carabines et des provisions de grenades ; tout le long des passe-avants se tenaient cachés ces hardis marins du *Zéphyr*, dont le capitaine avait raison d'être si fier. Le capitaine était partout, examinant et ordonnant tout par lui-même. Son pas léger et actif, sa parole vive et animée, ses manières posées et assurées, tout annonçait chez lui la plus grande confiance dans les dispositions qu'il avait prises pour recevoir ses nouveaux hôtes. A chacun il adressait un mot bienveillant et une parole d'encouragement.

“ — Remercions la Providence, mes enfants, leur disait-il, de ce que nous avons été avertis à temps pour pouvoir faire à ces gens-là une réception digne de leur visite. Ils ont cru nous prendre à l'improviste et nous trouver plongés dans les bras du sommeil ; ils pensaient nous surprendre, et ils vont être bien surpris à leur tour. Les choses sont arrangées pour leur faciliter l'abordage par l'avant ; nous leur avons allumé un fanal et tendu des amarres ; c'est par là qu'ils monteront et nous saurons où les prendre. Silence, mes enfants, et attention. Quand je vous donnerai le signal, vous vous jetterez tous à plat-ventre et nous essayerons sur eux l'effet de ces deux canons à mitraille, que nous avons braqués à l'arrière.

En ce moment une figure montait de la cabine. Cette figure c'était celle du comte d'Alcantara, qui, ayant entendu tous ces préparatifs et voyant quatre hommes armés dans la cabine, ne put résister à son envie d'aller sur le pont voir ce qui s'y passait. Par précaution il s'était armé de deux pistolets à six coups chaque, espèce de *revolvers* nouvellement en usage, qu'il mit dans les poches de son paletot. En arrivant sur le pont, son premier soin fut de regarder tout autour de lui, puis ne voyant rien, n'entendant rien, il s'assura que la brise dormait et qu'il n'y avait pas de vaisseau à craindre, alors il se hasarda de faire un pas en avant. Ayant appris que le capitaine était en ce moment près du mâd d'artimon, il passa à l'avant. A mesure qu'il avançait, sa résolution et son assurance faiblissaient en voyant tous ces hommes silencieux, qui se baissaient pour ne pas se montrer au-dessus des bastingages.

“ — Mais, est-ce que je rêve, se dit-il en se frottant les yeux et les écarquillant ? Sont-ce des hommes ou des spectres ? Et il allongea la main pour juger par lui-même si c'était une réalité ou une illusion. Il eut peur, et il retourna à la cabine. La porte était fermée.

— On n'entre pas, lui dit une voix sourde et gutturale.

Il se retourna vers un matelot et lui demanda ce que tout cela signifiait.

— Silence, répondit la sentinelle, on ne parle pas ici.

— Allons, se dit-il à lui-même, décidément je ne comprends plus rien. Il paraît que je joue le rôle de Télémaque, descendant sur la rive de l'Achéron, et ne rencontrant sur ses pas que les ombres des guerriers muets. Si on ne parle pas, on marche du moins ; et encore une fois il se dirigea vers le gaillard d'avant.

A peine fut-il arrivé vis-à-vis le mat d'artimon qu'un cliquetis, comme celui de fusils que l'on arme, se fit entendre sur toute la longueur des passe-avants. Le premier mouvement du comte fut de se sauver à la cabine, mais il se souvint que la porte en était fermée et gardée, et il s'élança dans les haubans du mât d'artimon. Il ne put parvenir sur la hune, craignant de se hasarder dans les haubans de revers ; il se blottit du mieux qu'il put, n'osant ni descendre ni monter.

En ce moment les pirates arrivaient, nageant sans bruit et lentement ; ils firent le tour du vaisseau et passèrent à la proue. Tout était dans le plus profond silence et la plus grande obscurité, seul le fanal du beaupré jetait une faible lueur sur le gaillard d'avant. Bientôt on vit une tête s'élever au-dessus du coltis et regarder avec précaution, puis un homme se hissa sur le beaupré et fit un signe. En un instant vingt pirates grimperent par les amarres, tenant leurs sabres entre les dents. De leurs deux mains ils ont saisi le beaupré ; déjà leurs pieds touchent les bastingages, la lame de leurs sabres brille au reflet de la lumière du fanal, ils se baissent pour sauter sur le pont, quand tout à coup on entend une voix qui crie :

“ — Feu !

Et la détonation d'une trentaine de mousquets retentit dans le silence de la nuit ; les balles sifflent et cinq à six pirates culbutent à la mer, frappés à mort ; d'autres tombent blessés sur le pont.

“ — Bien, mes enfants, cria le capitaine, en avant maintenant !

Les marins du *Zéphyr* s'élancent sur le gaillard ; le capitaine ordonne de mettre le feu au chaudron, et une immense flamme s'élançe et répand au loin sa lumière sur les eaux. Ce fut alors une horrible mêlée. Les pirates montent par les amarres, se hissent les uns sur les autres ; ils lancent leurs grappins dans les cordages et grimpent dans toutes les directions. Une voix retentit qui les encourage. C'est Cabrera, Antonio Cabrera leur chef. Il est sur le gaillard d'avant avec une dizaine des siens, repoussant l'attaque et favorisant l'abordage des pirates. Le tumulte est à son comble. Tout est confusion. Pirates et *Zéphyr* sont confondus. C'est une lutte acharnée, d'homme à homme ; tout se culbute et se relève pour rouler et se culbuter encore. Les fusils ne servent plus ; les pistolets sont déchargés. Le sang ruisselle et rend le pont glissant. Tous les pirates sont maintenant montés. Le gaillard d'avant est trop petit pour les contenir. Les Zéphyr semblent céder sous les efforts prodigieux de Cabrera et de ses gens. La flamme bleuâtre de l'alcool et des combustibles, qui brûlent dans le chaudron, répand une lueur blafarde sur leurs figures, couvertes de poudre et de sang. Ils sont serrés en masse compacte et pressent devant eux les Zéphyr qui reculent pied à pied, mais en ordre.

Le capitaine Pierre n'est pas avec eux, il est à l'arrière, debout sur son banc de quart, son porte-voix à la main ; il suit avec sang-froid la lutte qui rugit à l'avant du navire. Il voit ses Zéphyr qui cèdent peu à peu ; il ne craint rien, car il sait que

c'est une manœuvre qu'ils exécutent afin d'amener les pirates sous la portée de ses deux canons. Arrivés près du mât d'artimon, les Zéphyr déchargent leurs derniers coups de pistolet ; les pirates hésitent, s'arrêtent et se pressent en masse serrée.

“ — Ventre à terre ! cria le capitaine à travers son porte-voix.

— Feu ” !

Et les deux canons partent ensemble, enflant le pont de bout en bout, à la hauteur de poitrine d'homme ; la mitraille balaye et fauche à travers les rangs des pirates qui sont restés debout. Ceux qui ne sont pas tombés, se retirent précipitamment vers le beaupré pour sauter dans les chaloupes. Mais Cabrera est là, il les arrête de sa voix : “ — Je tue le premier qui recule, crie-t-il, en avant ! suivez-moi ” ! Et il s'élançe encore une fois à la tête des siens. Mais cette fois, Pierre est aux premiers rangs de ses braves Zéphyr. La mort suit leurs sabres qui tranchent et fauchent dans les rangs des pirates. Cabrera a reconnu Pierre, et c'est sur lui que se concentrent toute sa rage et toute sa fureur. Il fait des efforts inouïs pour le rejoindre. En vain son sabre promène la mort devant lui, la mêlée est trop affreuse, des masses d'hommes le séparent de celui qu'il voudrait tenir sous sa main.

Déjà des pirates cèdent au nombre ; ils hésitent, ils reculent ; Cabrera en vain les exhorte à le suivre, quand tout à coup un cri perçant retentit dans les airs ; une masse tombe du mât d'artimon dans le baril de goudron, le baril roule sur le pont sous le poids qui l'entraîne, cette masse se redresse et retombe dans le chaudron de combustible pour s'en relever tout en feu ! C'est un homme ! Les combattants s'arrêtent et s'étonnent à ce phénomène inattendu ; les flammes l'enveloppent de langues de feu, la douleur lui arrache des cris qui ne sont pas humains.

Il ne voit plus, il se précipite partout, se darde à travers les rangs des pirates ; ses pistolets à six coups ont pris feu et partent d'eux-mêmes, tuant et blessant à droite et à gauche ceux qui l'entourent.

Le capitaine, qui a compris et reconnu l'infortuné comte d'Alcantara, profite de la confusion et pousse les pirates le sabre dans les reins. Le pont est jonché de cadavres ; tous ceux qui échappent à la mort sautent à la mer. Cabrera, qui voit que tout est perdu, s'élançe pour sauter par-dessus le bord, mais une main de fer le saisit par le collet de son habit, et lui crie dans les oreilles :

“ — Ah ! ah ! c'est vous qui avez voulu me froter à Matancé, nous allons voir ; c'est à mon tour maintenant ”.

Mais à peine Tom a-t-il le temps de lui porter une couple de coups de poing, que trois à quatre Zéphyr se jettent sur Cabrera et le font prisonnier. Avec Cabrera finit le combat, qui avait duré près d'une demi-heure avec un épouvantable acharnement.

On est parvenu non sans peine, à s'emparer du comte d'Alcantara et à éteindre le feu qui le dévorait. Il est grièvement brûlé. On le transporte dans la cabine où les soins les plus empressés lui sont donnés

par Sir Gosford. Heureusement qu'il ne s'est fait aucun mal dans sa chute. Après avoir lavé ses blessures, on lui applique du coton en ouate pour soutirer le feu de ses plaies, qui le font souffrir cruellement, quoiqu'elles n'aient rien de dangereux.

Pendant ce temps-là, Pierre est sur le pont. Cinq pirates sont prisonniers et étroitement liés. Les matelots du *Zéphyr* sont rangés sur le pont et répondent à l'appel. Le résultat de l'appel fait voir qu'il y a eu trente-deux blessés et cinq morts. Les pirates ont laissé treize morts sur le pont, sans compter ceux qui tombèrent à la mer sous le feu de la première décharge, et dix prisonniers y compris Cabrera. Les autres avaient sauté par-dessus bord dans l'espoir de regagner leur navire.

Quand le capitaine eut assisté au pansement de ses blessés, et qu'il eut vu que tout avait été remis en ordre sur le pont, il descendit à la cabine pour changer ses vêtements couverts de sang et en lambeaux. En le voyant entrer dans la cabine, Clarisse fondit en larmes ; elle voulut parler, mais son émotion était trop forte. Son amie, assise sur le sofa, n'avait pas la force de se lever et ne trouvait pas une parole pour exprimer au capitaine tout ce qu'elle ressentait de reconnaissance. Sir Gosford vint tendre la main à Pierre et lui dit : " — Vous êtes mon ami !

— J'accepte ; maintenant permettez que j'aie changer de toilette, dit le capitaine, en montrant sa chemise tachée de sang et son gilet en lambeaux et si vous le voulez bien, nous prendrons un réveil-lon ensemble " .

Trois quarts d'heure après, un splendide réveillon fut servi par le maître d'hôtel. Le champagne et toutes les richesses de monsieur Lafond, le maître d'hôtel, furent mis en réquisition, et contribuèrent puissamment à bannir les sombres reflets, qui restaient encore, des scènes dont le *Zéphyr* avait été si récemment le théâtre. La conversation roula tout naturellement sur les événements qui venaient de se passer et plus particulièrement sur ce qui était arrivé au malheureux comte d'Alcantara.

" — Il paraît, capitaine, que le chef de ces brigands est en ce moment prisonnier et en vos mains, demanda Sir Gosford.

— Oui, monsieur, et c'est un terrible homme. C'est dommage qu'il se soit laissé entraîner à ce genre de vie, il aurait pu jouer un rôle dans la société.

— Et que pensez-vous qu'on en fera ?

— Oh ! ils seront pendus lui et les autres prisonniers, c'est le sort qui les attend.

— Je serais bien curieux de le voir.

— Eh bien ! si vous le voulez, suivez-moi. Ils sont en ce moment sur le pont, liés et garrottés auprès du cabestan " .

Clarisse et Sara se pressèrent contre Sir Gosford et suivirent le capitaine.

Quand ils arrivèrent auprès du cabestan, Cabrera retourna fièrement la tête vers les nouveaux arrivants. Sara pressa convulsivement la main de Clarisse, lâcha un cri déchirant et tomba sans con-

naissance dans les bras de Sir Gosford, en murmurant le nom d' " Antonio " .

En ce moment, la lune se levait, et la brise commençait à se faire sentir.

## CHAPITRE HUITIEME

### LA REVUE DES TROUPES

Depuis deux à trois mois, un jeune homme avait fait l'acquisition d'une des plus belles plantations des environs de la ville de Matance. C'était un étranger. Personne ne le connaissait, mais il était si beau, si bien fait, si noble dans ses manières, riche, qu'il devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les jeunes filles de la cité. Tous les jours il venait à la ville monté sur un magnifique cheval barbe, qu'il maniait avec grâce ; il descendait d'ordinaire au Café de la Régence où, après avoir jeté la bride de son cheval au garçon de l'écurie, il entra prendre une tasse de chocolat et fumer un cigaritto. Il lisait les journaux, écoutait les nouvelles et allait ensuite faire un tour sur les quais, d'où il revenait au café reprendre son cheval, après s'être promené quelque temps dans les rues de Matance regardant les nouveautés et lorgnant les jolies signorittas.

En général, les jeunes et les jolies filles n'aiment pas qu'on les lorgne, mais quand c'est un grand et beau jeune homme, à la taille si souple, aux yeux noirs si vifs, au teint brun si mâle, à la moustache si fine, comme notre nouveau planteur ; oh ! alors c'est bien différent. Elles pardonnent volontiers même un peu de hardiesse, pourvu qu'elles puissent paraître ne pas s'en apercevoir. Or, ce n'était pas par la timidité que péchait notre beau cavalier, tant s'en faut.

Tous les après-midi, vers six heures, quand le soleil brûlant des tropiques commençait à disparaître derrière les palmiers et les cocotiers, et que la brise du soir venait rafraîchir l'atmosphère si lourde, oh ! alors, comme les splendides promenades de Matance devenaient animées ! Toute la ville semblait se réveiller de sa longue sieste, pour venir respirer la vie avec le parfum des fleurs. Les vives et folâtres jeunes filles de l'île de Cuba, aux yeux noirs, aux longs cheveux soyeux, au teint chaud, au tempérament ardent, venaient boire à longs traits, à la coupe des plaisirs dans cette délicieuse atmosphère de la reine des Antilles. Les volantes, ces nonchalantes voitures de Cuba, aux somptueux attelages argentés, traînées par des mules sur lesquelles étaient montés les caléséros, avec leurs fantastiques chaussures ; les chevaux pur sang, avec leurs cavaliers aux larges sombreros ; les piétons avec leurs badines et leurs cigarettes ; tout se trouvait à la promenade, car c'est une fête de tous les jours aux Antilles que l'heure où le soleil se couche. C'est le rendez-vous de toute la ville : des gens d'affaires pour leurs transactions, des amants pour leurs amours. Or vous sentez bien que notre riche et élégant planteur ne manquait pas de s'y rendre tous les soirs, sur son beau et fringant cheval barbe. Comme les jeunes

filles admiraient la fermeté avec laquelle il se tenait en selle, la vigueur et l'élégance avec laquelle il faisait bondir et caracoler son destrier, dont les naseaux brûlants semblaient jeter des flammes ! Quelquefois, par un bizarre caprice, il le lançait au galop, à travers la campagne, et au moment où il semblait emporté dans sa course impétueuse, il l'arrêtait tout court en le jetant sur ses hanches, et le faisait se dresser tout droit sur ses jarrets.

— Quel élégant, cavalier ! disait une belle jeune fille, au teint un peu pâle et aux longs cheveux blonds bouclés, à sa vieille gouvernante, qui était assise près d'elle dans une magnifique volante. Il y a plusieurs jours que je le rencontre, et je ne le vois jamais parler à personne ; j'aimerais beaucoup à savoir qui il est.

Cette jeune fille n'était pas née à l'île de Cuba, son teint et ses blonds cheveux trahissaient une origine étrangère. Cependant sa longue résidence aux Antilles, où elle avait été amenée toute jeune encore, lui avait donné cet air de nonchalante et paresseuse mollesse, cette espèce de limpide morbidezza si particulière aux créoles des Iles.

— Je ne le connais pas ; je pense cependant que ce doit être ce riche étranger qui est venu dernièrement sur la superbe habitation de la Campagna, qu'il a achetée, dit-on, à un prix extravagant, du vieux Don Garcia del Ricon.

— J'aimerais beaucoup à faire sa connaissance. Il faut, ma chère Carlotta, que tu trouves le moyen de me le présenter. Tu me feras bien ce petit plaisir, n'est-ce pas, ma bonne Carlotta ?

Et la jeune fille jeta à sa duègne un coup d'œil si caressant, que la vieille Carlotta, qui était une vraie espagnole et se rappelait encore ses amours du jeune âge, ne put s'empêcher de sourire.

— Allons, je vois que je ne puis rien vous refuser, nous verrons, nous verrons ; mais surtout de la discrétion.

— Carlotta, prends garde ; le voilà qui vient, il nous regarde, oh ! mon Dieu, s'il allait s'apercevoir.

Et elle détourna la tête, un vif incarnat colorant ses joues d'une teinte purpurine ; mais pas assez vite cependant pour empêcher l'élégant cavalier, qui arrivait au léger galop de son cheval, de remarquer les vives carnations qui avaient trahi l'émotion de la jeune fille.

— C'est une bien belle personne ! se dit-il à lui-même, quand il fut passé, et j'ai cru remarquer... mais non, c'est peut-être une erreur. Il se retourna cependant sur sa selle pour examiner la volante ; puis il arrêta son cheval ; puis il tourna la bride dans la direction que suivait la voiture et se mit à penser ; puis, tout en pensant, il lança son cheval au galop sur les traces de la volante, qu'entraînaient deux mules blanches richement caparaçonnées. Au bout de la promenade, la volante retourna ; et les yeux du jeune homme et de la jeune fille se rencontrèrent.

— Elle est bien belle, pensa le jeune homme.

— Il est bien beau, pensa la jeune fille.

D'étranges impressions se réveillèrent soudainement dans son cœur ; elle le sentit battre d'un mouvement jusqu'alors inconnu. Elle baissa la vue, et demeura longtemps silencieuse, la tête penchée.

Peu à peu les volantes quittèrent la promenade, et à mesure que les ombres de la nuit se répandaient sur la ville, les rues devenaient de plus en plus désertes. La volante aux mules blanches était partie depuis quelque temps et s'arrêtait à la porte d'une magnifique maison.

— Carlotta, vous ne chercherez pas à me procurer d'entrevue avec l'étranger ; je ne veux pas le voir... je ne puis pas... .

Et la jeune fille s'était élancée de la voiture ; elle monta rapidement à sa chambre, où elle s'enferma.

Un homme à cheval, avait, de loin, suivi la volante et remarqué la maison où elle s'était arrêtée.

La blonde jeune fille, ce soir-là, ne descendit pas au souper. La nuit, elle ne put reposer ; son sommeil était agité.

Le lendemain et les trois jours suivants, elle ne voulut pas sortir à l'heure de la promenade. Le soir du quatrième jour cependant, quand le soleil fut descendu sous l'horizon, elle sortit pour prendre l'air sur le balcon, et un instant après elle vit passer, à cheval, le brillant inconnu, qui jeta un coup d'œil vers elle et partit au galop.

Le dimanche suivant, elle assista à la grand'messe de la Cathédrale, et elle aperçut le même jeune homme, appuyé contre l'un des piliers de la nef, les yeux fixés sur elle. Après la messe, au moment où elle allait mouiller son doigt dans le bénitier, une main recouverte d'un gant blanc lui offrit l'eau bénite qu'elle n'osa refuser. Elle leva les yeux, c'était lui ! Elle se sentit prête à défaillir. Il était si beau, il avait l'air si noble, il était si poli ! Hélas ! pauvre jeune fille, si ç'eût été un autre, peut-être n'eût-elle pas pensé que c'était de la politesse, mais bien une impardonnable effronterie ! et si elle eut su...

Le mardi suivant, il y avait grande revue des troupes nouvellement arrivées. Toute la ville devait y être, et la jeune fille y alla dans sa volante aux blanches mules. Il y était aussi, et elle l'eut bientôt distingué des autres, au milieu des cavaliers parmi lesquels il se trouvait. Le coup d'œil était splendide, la tenue des troupes magnifique, et les différentes évolutions qu'elles exécutèrent au son d'une musique guerrière, causèrent un enthousiasme général. Bientôt commencèrent les manœuvres de l'artillerie légère, dont les pièces, traînées par de vigoureux chevaux, semblaient emportées dans des tourbillons de poussière au bout de la plaine, tournaient comme sur un pivot et revenaient au grand galop des chevaux après avoir lâché leurs décharges.

Au bruit étourdissant du canon, deux mules s'étaient effrayées ; elles se cabrèrent, jettent à terre leur postillon et s'élancent dans leur épouvante à travers la campagne. Elles courent, elles bondissent par dessus les pierres, à travers les fossés. Une jeune fille est dans la volante qui, à chaque bond, menace de culbuter ou de se briser en éclats. Personne, de

toute cette roue, n'ose porter secours à l'infortunée, qu'un rien peut jeter sous les roues de la volante ou sous les pieds des mules épouvantées. Un homme a reconnu les deux mules blanches, qui fuient à travers la plaine ; il plonge ses éperons dans les flancs de son cheval qui bondit comme un tigre blessé, secoue sa crinière, et part comme un ouragan sur les traces des mules. De sa cravache il lui sangle les épaules, de ses éperons il lui laboure le ventre. Cinquante cavaliers s'élancent après lui au galop, honteux de leur inaction et entraînés par l'exemple de cet inconnu. Les manœuvres de l'artillerie sont suspendues, toute cette foule suit de l'œil et est dans l'attente de quelque horrible catastrophe. L'inconnu n'est plus qu'à quelques pas de la volante, qui n'est pas encore brisée et maintient son équilibre ; il gagne du terrain à chaque bond de son rapide coursier ; il avance, il approche. Il est temps... Un précipice est à dix pas et les mules s'y jettent tête baissée... Déjà il a saisi la bride de la mule qui se trouve la plus près de lui, et la jette sur ses hanches ; mais l'autre mule bondit dans ses harnais et entraîne et la volante et la mule qui est renversée. Le précipice n'est plus qu'à deux pas... Il ne peut maîtriser la mule, ni saisir la bride... Il court risque d'être lui-même blessé par les roues... Que faire?... Prompt comme la pensée il tire un pistolet de sa poche et à bout touchant fait feu sur la mule qui s'abat sous le coup. Il se jette à bas de son cheval, se précipite dans la volante et enlève dans ses bras la jeune fille évanouie. Une immense acclamation retentit dans les airs, et un cri d'enthousiasme universel salue une si courageuse action.

Cependant peu à peu la jeune fille reprend ses esprits. Une volante est bientôt amenée, et le jeune homme veut lui-même la déposer sur ses moelleux coussins. Elle entr'ouvre les yeux et reconnaît que c'est lui, encore lui ! Elle veut parler et ses lèvres ne s'agitent que pour prononcer des sons inarticulés. Ses amies qui étaient accourues s'empressent autour d'elle, et l'accompagnent à la demeure de son père, où elle ne tarda pas à revenir complètement à elle.

La conduite du jeune et courageux cavalier fut élevée jusqu'aux nues. On ne parla que de lui le reste de la journée. Personne ne le connaissait quoiqu'il s'appelait *Antonio*.

— Ma fille, lui dit son père, ce jeune homme t'a sauvé la vie, nous lui devons une éternelle reconnaissance, je le verrai et m'acquitterai envers lui, autant qu'il est en mon pouvoir, de ce que je lui dois.

Quant au jeune homme, il était remonté sur son cheval, qui, couvert d'écume, était revenu en hennissant au-devant de son maître. Il repartit au galop afin de se soustraire aux félicitations dont on l'accablait pour un acte qui, dans son idée à lui, ne méritait pas la peine d'être mentionné.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans que le brillant cavalier revint à la ville. Le père de la jeune fille fit d'inutiles recherches pour le rencontrer et lui exprimer sa reconnaissance. Il se rendit à la Campagna. L'économe de l'habitation

lui répondit que le propriétaire en était parti, depuis deux jours, pour la Havane, où des affaires pressantes l'avaient appelé subitement.

Déjà deux semaines s'étaient écoulées, et la blonde jeune fille n'avait pas revu celui qui lui avait sauvé la vie le jour de la grande revue. Elle n'osait questionner les personnes de la maison. Tous les soirs, à l'heure de la promenade, elle s'y rendait, et s'en revenait triste et rêveuse, sans avoir pu rencontrer celui que son cœur cherchait.

Un jour, le soleil était demeuré caché sous de sombres nuages couleur d'encre ; un vent tiède soufflait sur la ville de Matance. Il y avait apparence d'un orage lointain, et aux signes du firmament et du baromètre, plusieurs heures devaient se passer avant que la tempête put commencer à se faire sentir. La jeune fille, ne pouvant résister à l'impatience fiévreuse qui l'agitait, appela son esclave Sambo et lui ordonna de lui seller son cheval. Quelques minutes après elle s'élança au galop, montée sur une blanche cavale, qui avait été nourrie dans les grasses prairies de l'Andalousie. Elle ne suivait aucune route choisie, elle n'avait aucun but dans sa course à cheval, elle ne voulait que de l'excitation, de l'air, le grand air pour respirer à l'aise et secouer la mélancolie qui l'accablait. Déjà elle a quitté loin derrière elle la ville et ses faubourgs ; sa blanche cavale bondit à travers les champs. Soit hasard, soit instinct, la cavale court dans la direction de la Campagna, l'habitation de l'étranger. Serait-ce que la campagne est plus belle dans cette direction ? Serait-ce que le parfum des orangers en fleurs est plus odorant de ces côtés ! Nous ne le savons pas. Peut-être que la jeune fille ne le pensait pas non plus. Toujours est-il que déjà, sur un coteau dans la distance, commençait à apparaître la blanche toiture des cases des nègres de la plantation ; plus loin on aperçoit la maison de l'économe ; plus loin encore on distingue, à travers un massif de palmiers et d'orangers, la splendide demeure du propriétaire de la Campagna, avec ses petites tourelles à l'antique et sa façade de marbre blanc. Déjà la longue avenue, qui conduit de la grande route à la Campagna, se déroule à ses yeux comme un immense éventail dont les fanons vont en se rapprochant, jusqu'à ce qu'ils se réunissent aux deux pignons de la maison qui lui sert de base.

Elle regarde, et s'étonne de se voir rendue si loin de la ville et si près de cette demeure. Elle n'avait pas remarqué la route que sa cavale avait suivie, et dans la confusion de ses pensées, loin d'avoir cherché à réprimer la course vagabonde de sa monture, elle l'avait excitée de sa fine et souple cravache, à la tête d'argent, figurant deux colombes aux ailes renflées et s'entrebecquetant. Elle tira sur les rênes pour réprimer l'impétuosité de son cheval et retourner sur ses pas ; mais elle réfléchit que si elle retournait, quelqu'un peut-être pourrait croire qu'elle était venue tout exprès jusque-là ; et elle lança encore une fois son cheval et poursuivit la grande route.

A quelque distance au delà de la Campagna, la route bifurquait. L'une des branches était le grand chemin, et l'autre, moins large, s'enfonçait dans une forêt d'orangers et de bananiers et allait aboutir, en se rétrécissant, au pied d'une montagne aux flancs escarpés. Cette montagne était la ceinture extérieure dont nous avons parlé, et au delà de laquelle se trouvait l'esterre enfermée dans une seconde chaîne de rochers.

La jeune fille, toute absorbée dans ses pensées, ne remarqua pas que sa blanche haquenée, toute ruisselante de sueur, avait instinctivement pris le sentier plus frais et plus ombragé de la forêt. Combien de temps marcha-t-elle dans le sentier, combien de chemin fit-elle dans la forêt, elle n'en savait rien ; elle ne revint de sa rêverie que lorsque son cheval, qui depuis quelque temps marchait au pas, donnant ça et là un coup de dent à l'herbe tendre et fleurie, s'arrêta tout court, et se mit à hennir en dressant les oreilles. Les aboiements d'un chien se faisaient entendre à quelque distance ; un lapin s'échappa à quelques pas en avant et disparut au delà d'un détour que faisait le sentier dans la forêt, poursuivi par un chasseur, qu'elle reconnut pour l'étranger qui l'avait sauvée le jour de la revue. Au même instant un coup de fusil se fit entendre, et avant que la jeune fille put se raffermir sur sa selle et saisir la bride, son cheval se dressa sur ses pieds de derrière, pirouetta et parti épouvanté. Ce ne fut qu'à la sortie du bois qu'elle réussit à le maîtriser.

En arrivant à la maison, elle s'empressa de raconter à sa mère la rencontre qu'elle avait faite de l'inconnu. Le lendemain ni les jours suivants, Sara ne put savoir de nouvelles de celui-ci. Son père, qui avait fait plusieurs visites à la Campagna pour le rencontrer, n'avait pu le voir. Sa conduite mystérieuse commençait à donner des soupçons. Plusieurs fois on avait vu des personnes mal famées de la ville se rendant le soir à sa demeure, et n'en sortant qu'au milieu de la nuit. Enfin l'apparition de quelques bandits à la Havane, et les déprédations nocturnes auxquelles se mêlait le nom de l'inconnu, avaient donné l'éveil aux autorités de cette ville qui envoyèrent des agents secrets pour surveiller les mouvements des propriétaires de la Campagna. Toutes ces rumeurs étaient parvenues aux oreilles de Sara ; son cœur franc et noble se révoltait de ces soupçons et de ces imputations injurieuses contre celui qui lui avait sauvé la vie, et pour laquelle elle éprouvait un sentiment plus vif que celui de la reconnaissance. Elle pleurait en secret ; elle devint triste ; sa santé s'altéra sensiblement.

Son père, qui la surprit plusieurs fois versant des larmes et laissant échapper de profonds soupirs crut qu'un voyage sur mer pourrait ramener ses esprits et rétablir sa santé. Le départ de son ami Sir Arthur Gosford, qui retournait en Angleterre, en passant par les États-Unis, était une trop bonne occasion pour qu'il la laissât échapper. Ainsi, il fut donc résolu que Sara accompagnerait son amie, la jeune Clarisse Gosford, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où elle devait rester jusqu'à ce que son père put aller

la chercher. En vain Sara objecta l'état de sa santé ; son père fut inflexible, et Sara dut faire ses préparatifs de voyage.

En quittant Matance, elle dit adieu à toutes ses joies, à toutes ses espérances, car elle croyait qu'elle ne reverrait plus celui pour lequel son cœur soupirait. Pauvre enfant, elle était bien loin de s'attendre à le rencontrer si tôt, dans la personne du fameux pirate Antonio Cabrera, actuellement prisonnier à bord du *Zéphyr*.

## CHAPITRE NEUVIÈME

### L'HABITATION DES CHAMPS

A deux petits milles en dehors du faubourg Marigny, s'élevait une vieille maison à deux étages, à moitié en ruines. De forts contrevents tenaient constamment les croisées de l'étage inférieur fermées. Cette maison, entourée d'un vaste jardin sans culture et sans aucun voisinage, dans un rayon d'un mille, appartenait à une revendeuse de légumes, connue sous le nom de la mère Coco-Letard. La mère Coco-Letard, outre son petit négoce, possédait encore une foule de petits moyens clandestins de faire de l'argent ; mais son grand commerce, comme elle disait, c'était les légumes. Aussi avait-elle une des stalles les plus vastes et les mieux approvisionnées du marché de la Nouvelle-Orléans. Il est vrai qu'elle-même ne s'y tenait pas toujours ; sa fille Clémence, petite brune à la physionomie douce et malade, à peine âgée de treize ans, vendait à la stalle, où elle était installée dès le matin avant le jour, ne la quittant qu'à la nuit close, souvent sans avoir pris une seule bouchée de toute la journée. Et quand elle revenait le soir à moitié mourante de faim, quelquefois tremblante de froid l'hiver, avec ses petits pieds nus tout rouges, sa mère lui jetait un morceau de pain sec et une bouteille d'eau froide. C'était là son souper, puis une sale paille, jetée dans un coin du grenier, lui servait de lit. Bien contente encore si la mère Coco-Letard ne la battait pas, ou si ses fainéants de frères ne lui donnaient pas quelques coups de pieds. La mère Coco-Letard ne l'aimait pas et ses frères ne pouvaient la souffrir, à cause de ses douces dispositions et des reproches qu'elle leur faisait chaque fois qu'ils revenaient ivres à la maison, ou qu'ils discutaient en sa présence quelque vilaine entreprise.

La mère Coco, comme on l'appelait au marché, avait sa demeure sur la levée, dans la première municipalité ; son habitation des champs, dont elle portait toujours la clef dans sa poche quand ses garçons n'y allaient pas, ne lui servait que de magasin où elle recelait les divers articles ou paquets de marchandises qui lui parvenaient par des voies secrètes, et dont elle ne se souciait pas, pour le moment, de faire usage ou qu'elle ne voulait pas exposer aux recherches de la police. Aussi, Clémence n'était-elle jamais conduite à l'habitation des champs quoiqu'elle la connut fort bien, et qu'elle sut que c'était là que ses frères passaient une partie des nuits, lorsqu'ils avaient fait ou se proposaient de faire quelque mauvais coup.

Si le lecteur veut prendre la peine de nous suivre à travers les rues sales et bourbeuses du faubourg Marigny, nous visiterons ensemble cette habitation des champs.

C'était le quatrième jour après l'attaque que les pirates avaient si malencontreusement faite sur le *Zéphyr*, dans le golfe du Mexique ; et au moment où le *Zéphyr* commençait à apparaître à la vue des pilotes, stationnés dans leurs cutters à l'embouchure du Mississipi, voici ce qui se passait à l'habitation des champs. La porte d'entrée est close et fermée aux verroux, et la salle est sombre, quoiqu'il fasse encore jour ; quelques rayons de lumière qui passent à travers les fentes des contrevents, répandent une espèce de demi-jour dans l'appartement, laissant voir une méchante couchette dans un coin, recouverte d'un couvrepied rapiécé, une vieille table, quelques chaises, des ustensiles de cuisine suspendus au-dessus de la cheminée dans le fond de laquelle brûlent quelques charbons. Il y a un escalier, dont les marches vermoulues tremblent sous les pieds, qui conduit à l'étage supérieur, où la première pièce est une chambre longue, occupant toute la partie nord-est de la maison. Cette chambre est éclairée par deux fenêtres, l'une au sud et l'autre dans le pignon, mais ces deux fenêtres ne laissent pas entrer la lumière ; des couvertes épaisses sont suspendues pour l'intercepter complètement. Au fond il y a un grabat sur lequel une paille et un oreiller ont été jetés, et que recouvre une méchante courteline. Tout auprès de ce grabat, dans le plancher, une trappe qui s'ouvre à bascule, sert de descente à une espèce de cachot, enfermé entre quatre murs, et dans lequel la lumière ne pénètre que par un petit soupirail. Cette trappe est construite de manière qu'en l'arrêtant avec un petit ressort, elle puisse se soutenir par elle-même, mais trop faiblement pour supporter un poids additionnel. Du plancher du cachot au plafond, la hauteur est de douze pieds.

Dans le fond du cachot il y a un lit solide fait de rudes madriers, recouvert d'une peau de bœuf ; des sangles et des courroies pendent au pied du lit. On aperçoit sur le plancher, ainsi que sur l'un des pieds du lit, quelques taches de sang que l'on a grattées avec un couteau. Un billot, une planche qui sert de tablette et sur laquelle il y a une vieille lampe, une écuelle de ferblanc et une assiette de faïence cassée, une cruche à l'eau et un baquet, composent l'ameublement de ce cachot dans lequel on descend par le moyen d'une échelle qui s'enlève à volonté.

De la pièce supérieure où se trouve la trappe, on passe dans une salle spacieuse, où des paquets de marchandises, soieries, montres, bijoux se trouvent rangés sur des tablettes ou enfermés dans des coffres fermés à doubles serrures dans le fond de la salle. En avant, il y a un canapé et un bon lit, un tapis sur le plancher, un bon fauteuil, une berceuse, un sofa, une table ronde, des chaises, un buffet rempli de vaisselle, des carafes et plusieurs bouteilles. La salle est bien éclairée.

Autour de la table sont assises trois personnes. Ce sont les trois Coco-Letard, Léon, François et Jacob.

Tous les trois sont occupés à boire, et jouent aux cartes, à un jeu appelé "poker".

Léon, l'aîné, est un homme d'une trentaine d'années ; d'épais sourcils couvrent ses yeux, d'énormes favoris se rejoignent sous le menton et donnent à sa physionomie quelque chose de féroce. François est un grand maigre, élingué. Une cicatrice lui traverse la figure. Ses grandes mains et ses doigts osseux, son visage étiré, sans barbe, ses bras qui lui pendent aux genoux, ses larges pieds au bout de ses longues jambes, lui donnent l'air d'un squelette. Jacob n'a que dix-sept ans, le plus jeune en âge, mais aussi vieux dans le crime, il est le digne complément de ce noble trio. Sa figure pâle et blême, ses yeux caves et cernés accusent la débauche et une dépravation prématurée ; ses cheveux d'un blond cendré tombent sur ses épaules en mèches fines.

De temps en temps, Jacob se lève pour aller regarder à la fenêtre, et revient s'asseoir au jeu ; à chaque fois il prend une énorme rasade de rhum.

— Savez-vous, vous autres, que ça commence à m'embêter moi, dit Jacob en jetant ses cartes sur la table ; voilà tout à l'heure deux nuits et deux jours que nous attendons ici, et il ne nous vient rien. Ce n'est pas drôle du tout de rester les bras croisés, à ce maudit poker qui me ruine, et à boire de ce méchant rhum ! Encore s'il en restait du rhum, mais il n'y a plus que deux bouteilles. Moi qui devais aller ce soir faire ma partie de quino chez la Fanchon. Je vous jure sur ma conscience, que s'il ne survient rien d'ici à deux heures, je fiche le camp.

— Allons, Jacob, ne te fâche pas, le petit, répondit Léon ; tiens, prends ta revanche. Encore un poker, en attendant. Tu sais qu'à quatre heures maman Coco doit nous apporter des nouvelles. Elle a vu M. Pluchon ce matin qui lui a dit d'ouvrir l'œil pour ce soir. Ainsi, attention et vogue la galère. Mais dites donc, à propos, connaissez-vous ce monsieur qui veut se nourrir d'abstinence et prendre le grand air dans notre *requiescat in pace*, de crainte d'attraper la pituite ?

— Nous ne le connaissons pas, répondirent les deux autres, et toi ?

— Moi non plus ; il paraît tout d'même qu'il vient de la mer, du moins à ce que j'ai pu comprendre, car Phaneuf doit le guetter à la balise et nous l'annoncer ; et vous savez que Phaneuf est parti pour le golfe depuis avant-hier soir.

— Je pense, dit Jacob, que ce monsieur Pluchon n'est pas tout seul là-dedans. Il y a quelque chose dessous tout ça. On ne prend pas un homme, qui arrive de l'autre monde, sans savoir s'il a de l'argent, à propos de bottes.

— Allez donc, vous autres ; il faut le faire vivre tant de temps, tout juste, et après, s'il meurt, tant pis pour le monsieur ! Il y a de l'intrigue, je vous le dis, qu'en pensez-vous ?

— Oh ! mais, sans doute, qu'il y a de l'intrigue, reprit Léon, mais qu'est-ce que ça nous fait ? nous sommes payés, c'est notre métier, et c'est assez ; le

reste, le pour et le pourquoi ne m'occupent guère, ainsi attention et vogue la galère.

Léon et François continuèrent à jouer au poker ; Jacob alluma une pipe, se versa un verre de rhum et se jeta sur le canapé. Quand il eut fini sa pipe il s'endormit. Au bout d'une heure à peu près, Jacob se réveilla.

— Comment ! vous jouez encore, vous autres.

— Et que veux-tu qu'on fasse ?

— Ah ! pardieu, c'est bien vrai. Savez-vous que je viens d'avoir un rêve affreux. Croyez-vous aux rêves ?

— Ah ! bah ! contes de grand'mère, répondirent ses frères.

— Eh bien, moi, j'y crois ; que voulez-vous, c'est un faible. Si vous voulez, je vais vous le raconter.

— Tiens, je t'en prie, répliqua François, ne viens pas nous ennuyer avec tes rêves ; rêve tant que tu voudras, mais ne nous en casse pas la tête.

— Pourquoi ne l'écouterions-nous pas, dit Léon, un rêve n'est qu'un rêve, c'est vrai ; mais encore, ça nous amusera. Conte, Jacob, mon vieux, conte.

— Je rêvais donc que nous avons fait faire le saut de la carpe à ce quelqu'un qui va venir, et que nous étions dans l'acte de jeter sa carcasse au fleuve durant la nuit, quand tout à coup six hommes de police, conduits par un gros nègre et une petite fille, nous surprennent et nous font prisonniers.

— Diable !

— Je reconnus la petite fille ; savez-vous qui elle était ?

— Non.

— C'était Clémence.

— Clémence !

— Allons, en voilà un beau rêve, dit François ; je gage aussi que tu as rêvé que tu étais perdu.

— Non, pas moi ; j'ai rêvé que je m'étais échappé, mais que vous deux aviez été pendus.

— A la bonne heure, au moins tu as eu l'esprit de te sauver dans ton rêve ; c'est toujours ça. Allons dors encore et cette fois rêve aux moyens de nous sauver à notre tour ; en attendant, nous allons faire encore un poker.

— Ne badinez pas de choses sérieuses ; savez-vous qu'en effet, j'y pense maintenant, Clémence se doute de quelque chose ; elle m'a dit hier matin, quand je suis allé au marché un instant, qu'elle savait bien que nous avions passé tous trois la nuit à l'habitation des champs, et que nous médions quelque mauvais coup. Je l'étranglerais cette chienne de vaurienne qu'elle est. Je sens que tôt ou tard elle nous fera pendre.

— Allons donc, vas-tu t'effrayer de ton rêve ? Nous dirons à maman Coco de veiller Clémence, jusqu'à ce que tout soit fait. Elle l'enfermera dans la cave, et tout sera dit.

Jacob regarda en ce moment par la fenêtre, et vit la mère Coco qui venait à travers les champs, avec un petit panier sous le bras. "Voilà maman", cria-t-il.

Léon et François allèrent à la fenêtre : "C'est maman Coco", répétèrent-ils. Jacob descendit pour ôter les verroux. Quelques instants après la

mère Coco entra ; elle monta et déposa son panier sur la table autour de laquelle ses fils s'assirent avec elle.

— Je vous apporte des provisions pour la nuit, mes enfants. Je viens de voir M. Pluchon qui arrive, en squif, de la balise ; tout est bien. Le vaisseau était en vue ; Phaneuf courait après, et tout est arrangé pour que, demain matin entre neuf et dix heures, notre monsieur vienne nous faire sa visite. Voici ce que nous allons faire : toi, Jacob, tu te mettras au lit, dans la chambre au tribuchet ; tu t'es rompu la cuisse en tombant, tu entends.

— Oui, maman.

— Tu es bien malade. La lumière te fatigue beaucoup ; les fenêtres sont bouchées, avec des couvertes ; une petite lampe est derrière un coffre ; la trappe est parée, il y a le tapis par dessus.

— Je comprends, maman.

— Et vous autres, vous êtes dans le cachot avec un fanal sourd ; l'échelle est ôtée, afin que ce pauvre monsieur ne se heurte pas dessus, s'il a le malheur tomber, le pauvre cher homme !

— Compris, dit François.

— Très bien, attention et vogue la galère, ajouta Léon.

— Maintenant je m'en vais, continua la mère Coco ; il faut que je veille Clémence. La petite gueuse ! pour un rien je la tuerais. Adieu, mes enfants vous pourrez dormir cette nuit, vous en avez besoin. A demain à neuf heures !

— Soyez tranquille".

(A suivre.)

## McCall, Shehyn & Son, LIMITED

Importateurs de

NOUVEAUTÉS ET MERCERIES

En Gros seulement

No 52, RUE ST-PIERRE - QUEBEC

CHIRURGIEN

Tél: 2-7777.

## Dr PAUL-V. MARCEAU

Ex-élève des Hôpitaux de Paris.

Spécialités: Maladies de l'Estomac et des Intestins, Examen Complet des Malades aux "Rayons X."

218, ST-FRANÇOIS, QUÉBEC.